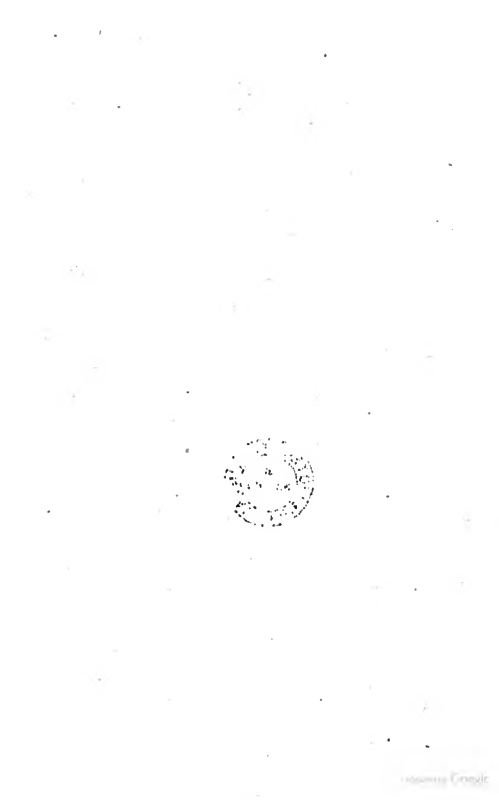




ESSAIS

DE

BIOGRAPHIE ET DE CRITIQUE



Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, impasse du Parc.



ESSAIS

DE

BIOGRAPHIE ET DE CRITIQUE

PAR

W. H. PRESCOTT

TOME SECOND

PARIS
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
RUE JACOB, 56

BRUXELLES ET LEIPZIG
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
RUE ROYALE 3, IMPASSE DU PARC

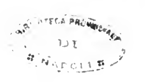
1864



SOUVENIRS

SUR

CHARLES BROCKDEN BROWN



SOUVENIRS

SUR

CHARLES BROCKDEN BROWN[1]

La profession d'hommes de lettres, en dehors des rédacteurs de journaux périodiques, ne compte certainement pas beaucoup de membres, même aujourd'hui dans notre pays; mais avant la fin du siècle dernier, il était presque impossible de rencontrer une personne qui considérât la littérature comme son seul ou même son principal moyen d'existence. Le fait est assez remarquable, si l'on considère le développement extraordinaire des facultés intellectuelles, visible dans toutes les parties du pays, et qui s'étendait à toutes les branches de la culture morale et sociale, — formant un contraste singulier avec plus d'une nation de l'Europe, où la profession d'hommes de lettres continuait toujours à être suivie comme une carrière distincte, au milieu de toutes les difficultés suscitées par des gouvernements arbitraires et par l'inintelligence et l'ignorance des populations.

Cette lacune pouvait parfaitement s'expliquer par les oc-

[1] Extrait de l'*American biography* de Spark. 1834.

cupations offertes aux talents de toute nature, non seulement dans l'exercice des fonctions politiques, mais par le brillant avenir ouvert aux entreprises diverses sur notre libre et riche territoire. Nous étions à l'aurore de la vie, et tout nous appelait à l'action; l'esprit était animé par l'espérance et la confiance de la jeunesse; nous sentions que nous avions notre carrière à fournir, — différents en cela des nations qui ont atteint l'apogée de leur gloire ou commencé à décliner et sont naturellement portées à vivre dans les souvenirs éclatants du passé, se reposant, après une existence orageuse, dans les calmes jouissances de l'étude et de la contemplation. « Ce fut au milieu des ruines du Capitole, dit Gibbon, que je conçus pour la première fois l'idée d'écrire l'*Histoire de l'empire romain.* » Ce travail s'harmonisait parfaitement avec l'esprit de la situation; mais il se serait difficilement accordé avec l'énergie d'une existence animée et les mille nouveautés qui stimulaient perpétuellement le goût des aventures dans notre hémisphère nouveau et inexploré. En résumé, notre situation particulière nous disposait à la vie active, comme celle des contrées de l'Europe les poussait au recueillement.

Le sujet dont nous allons nous occuper fournit un exemple presque isolé d'un savant, dans la véritable acception du mot, cultivant les lettres comme une profession distincte et exclusive, trouvant ses moyens d'existence, comme sa réputation, dans ses succès, et qui mérite, en outre, d'être cité comme romancier, pour avoir quitté les chemins battus de l'ancien continent et emprunté ses sujets aux déserts alors inconnus du nôtre. Les détails de cette vie modeste ont été réunis par son ami, M. William Dunlap, auquel notre littérature nationale doit beaucoup pour l'étendue et la fidélité de ses recher-

ches. Nous choisissons quelques-uns des faits remarquables au milieu d'une masse de fragments mélangés et de *rebuts* littéraires, dont son ouvrage est quelque peu encombré. Il serait à désirer qu'au lieu de certains de ces morceaux, on eût fait des emprunts considérables à son *Journal* et à sa correspondance, lesquels, pour lui comme pour les autres auteurs, eussent sans doute fourni les matériaux biographiques les plus intéressants comme les plus authentiques.

Charles Brockden Brown naquit à Philadelphie, le 17 janvier 1771. Il descendait d'une famille hautement respectable dont les ancêtres appartenaient à cette estimable secte qui vint, avec William Penn, chercher un asile où elle pût, sans être persécutée, adorer son créateur dans la douceur et l'humilité de sa foi. Dès sa plus tendre enfance, Brown donna des preuves de ses propensions à l'étude ; son père le trouvait souvent, au retour de l'école, les yeux attachés sur quelque lourd volume, dont les mots formidables ne l'effrayaient pas, ou, grimpé sur une table, en train de parcourir une carte accrochée au mur du parloir. Cette prédilection enfantine pour les études géographiques devint une passion dans la suite. Une autre anecdote qui le concerne montre, sous un jour plus puissant encore, la considération qu'il avait, bien avant l'âge, pour la valeur scientifique : une personne en visite chez son père l'avait rudoyé à tort, parait-il, à l'occasion d'une observation qu'il avait faite et lui avait donné l'épithète méprisante « d'enfant. » Quand elle fut sortie, le jeune philosophe demanda : « Que veut-il dire en m'appelant enfant? Ne sait-il donc pas que ce n'est ni la taille ni l'âge qui font l'homme, mais les connaissances. Je lui ferais cent questions, et il ne me répondrait pas à une seule. »

A onze ans, il fut confié à M. Robert Proud, bien connu comme auteur de l'*Histoire de la Pennsylvanie*. Sous cette direction, il parcourut beaucoup d'auteurs anglais, acquit les éléments du grec et du latin, montrant une grande application dans ses études. Sa santé était naturellement délicate et l'éloignait des exercices gymnastiques et fatigants de l'enfance; mais il se ressentit bientôt de ses habitudes tranquilles, au point que son maître conseilla de l'enlever à ses livres et de lui rendre ses forces par des excursions à pied dans la province. Ce genre de voyages convenait aux goûts de l'élève, et la longueur de ses absences inspira souvent des inquiétudes à sa famille. Il semble qu'il ait peint d'après lui-même ce portrait d'un de ses héros : « Je préférais rôder dans les forêts et errer sur les collines, pour changer continuellement de scènes, sonder la variété infinie des objets; comparer une feuille, un caillou avec d'autres; me livrer à l'enchaînement des pensées que leurs ressemblances et leurs différences me suggéraient, rechercher ce qui leur assignait cette place, cette structure, cette forme, était pour moi de plus agréables occupations que de labourer et de battre en grange. » « Mon organisation était délicate et faible; les vents humides et le soleil vertical me rendaient infailliblement malade. » Ce goût des excursions solitaires dura toute sa vie, et l'intimité dans laquelle elles le mirent avec les grandes et belles scènes de la nature contribua, sans doute, à entretenir ses habitudes de rêverie et d'abstraction, à développer la sensibilité romanesque dont résultèrent ensuite pour lui tant de chagrins et de si grandes jouissances.

Il quitta l'école de M. Proud avant l'âge de seize ans. Il s'était déjà quelque peu essayé dans la poésie, et, bientôt après, il traça le plan de trois poëmes épiques sur la décou-

verte de l'Amérique, la conquête du Pérou et du Mexique; pendant quelque temps, ces travaux l'absorbèrent complétement. Il n'en reste rien aujourd'hui, ou du moins rien n'en a été publié qui puisse nous faire juger du degré de leur valeur. La publication de ces productions juvéniles et prématurées peuvent satisfaire la curiosité en lui fournissant un point de comparaison avec la perfection atteinte plus tard; mais elles sont rarement dignes par elles-mêmes d'être livrées au public, et, malgré l'exception particulière de Pope et de Pascal, on peut leur appliquer la recommandation de l'oncle Toby : « Les tenir secrètes et en parler aussi peu que possible. »

Parmi les articles qu'il fut plus tard dans l'habitude de donner à différents journaux, il s'en trouve un dont le sort fut trop singulier pour être passé sous silence. Brown avait écrit une ode en vers sur Franklin. « Le maladroit imprimeur, dit-il dans son journal, par zèle ou par ignorance, peut-être pour ces deux raisons à la fois, substitua le nom de Washington. Washington fut donc présenté sous les couleurs les plus fausses; la philosophie souriait en contemplant son fils préféré; elle se détournait avec dégoût de ceux qui avaient gagné leurs lauriers sur un champ de bataille, et contemplait son élève favori, qui jamais n'avait partagé cette gloire sanglante et dont la renommée provenait uniquement de la philosophie. L'imprimeur, par sa bévue, avait rendu la pièce ridicule; chaque mot de ce malencontreux éloge était une attaque directe contre Washington et fut considéré comme telle à cette époque. » — On ne pourrait s'imaginer une recette plus expéditive et plus efficace pour changer l'éloge en satire.

Le jeune Brown avait atteint la période de la vie où il

devient nécessaire de songer à une profession; après mûre délibération, il se décida à entrer au barreau; ce choix reçut l'approbation cordiale de sa famille, qui voyait dans son application habituelle et les dispositions de son esprit, à la fois intelligent et logique, tous les éléments essentiels du succès; il fit ses études de droit avec son ardeur ordinaire; la force et l'abondance de ses arguments sur plusieurs questions soumises à la discussion d'une société juridique, dont il était président, établirent d'une façon complète son habileté et ses capacités. Mais la profession d'avocat, parfaitement en rapport avec ses dispositions, ne convenait nullement à ses goûts. Il se fit recevoir dans un club littéraire, où il fit plusieurs essais de ses talents comme écrivain et comme orateur. Il acheta « un volumineux journal » et, par des exercices fréquents, s'efforça d'acquérir un style agréable et gracieux; il consacrait à ses études préférées des lettres les heures dérobées à ses travaux professionnels. Dans un article adressé à un journal, un peu avant cette époque, il parle « du ravissement avec lequel il vivait dans ses pensées au milieu de la tristesse des bois qui l'environnaient; son imagination animait toute chose d'une existence idéale, la barrière entre le monde des esprits et lui semblait être renversée par la puissance de la méditation. Il se trouvait dans cette solitude, entouré d'une société charmante, et quand il en était arraché et forcé de prêter l'oreille aux bavardages de ses semblables, il souffrait tous les ennuis de la solitude. » Il déclara, plus tard, que son commerce et sa conversation avec le monde avaient subi un changement salutaire; qu'il pouvait se mêler aux intérêts de la vie, remplir les devoirs de son état et conserver ce genre de relations plus élevées pour la solitude et le silence de ses études;

mais il se trompait grandement en se supposant pareil empire sur ses rêveries romanesques.

Au moment où approchait l'heure de se livrer à la pratique de sa profession, il éprouva une répugnance croissante pour elle; il chercha à l'expliquer d'abord par les pauvres sophismes que son imagination lui fournit. Il lui trouva quelque chose d'immoral. Il ne pouvait, disait-il, faire concorder avec ses notions de justice l'habitude de se présenter indifféremment comme le champion du vrai et du faux; il considérait l'avocat payé d'une partie coupable comme devenant son complice. Il ne prenait pas la peine de réfléchir qu'aucune institution n'a été mieux conçue et ne peut offrir aux plus humbles citoyens une aussi grande ressource dans la défense de leurs droits que l'aide d'un conseil honnête et éclairé, rompu aux formes et à la science des lois si remplies de difficultés pour ceux qui leur sont étrangers; loin d'être forcé d'embrasser une cause manifestement injuste, un avocat probe peut toujours la refuser; mais pareille occurrence est rare, parce qu'il y a peu de procès où chacun des adversaires ne fournisse à l'appui de ses prétentions des raisons plausibles dont une discussion approfondie peut seule faire décider; d'une autre part, il ne manque pas non plus d'occasions dans lesquelles les plus hauts déploiements d'éloquence et de science peuvent se produire pour démasquer et confondre la fraude, faire triompher l'innocence calomniée et développer les grands principes légaux sur lesquels sont basées la sécurité personnelle et la propriété. Enfin, les plus illustres noms du pays de Brown et d'autres contrées civilisées sont sortis des rangs d'une profession dont la discipline habituelle forme si bien ses membres à l'action législative et à l'exercice des plus hautes fonctions politiques.

Brown, on doit le supposer, ne fut pas insensible à l'évidence de ces raisons, et, d'après une lettre écrite dans la seconde partie de sa vie, il reconnut nettement la valeur de la vocation qu'il avait abandonnée; mais son but était d'abord de se justifier, autant que possible, de son manque de persévérance à ses propres yeux et à ceux de sa famille. Ce ne fut pas, du reste, le premier homme de talent qui se soit senti incapable de quitter le monde romanesque de la fiction et les rêves sans frein de l'imagination pour les lourdes et prosaïques réalités du droit. Peu d'hommes ont pu, comme Mansfield, contraindre leur jeune et bouillante inspiration de façon à mériter le bel éloge du poète anglais; le plus grand nombre, en comparaison, depuis Juvénal, et heureusement pour le monde, ont bien voulu sacrifier l'affection jurée à Thémis sur l'autel de la Muse.

La résolution de Brown causa de vifs regrets à ses parents, et ils ne purent les dissimuler en le voyant abandonner la route d'une honorable réputation, au moment même où il était à même de la parcourir. Son avenir, plus tard si brillant, semblait être pour le moment enveloppé dans une obscurité profonde. Les embarras de sa situation eurent aussi un effet très défavorable sur son esprit. Au lieu de cette discipline pleine de sollicitude à laquelle il avait d'abord été soumis, il lui fut permis d'errer à sa fantaisie et de se perdre dans ses rêveries romanesques et les spéculations auxquelles il était naturellement trop enclin. La Révolution française était dans tout son feu et les terribles bouleversements survenus à une contrée malheureuse semblaient retomber sur tous les points du globe; les peuples s'habituaient aux plus étranges paradoxes et l'esprit d'innovation menaçait les principes les plus anciens et les mieux affermis

de la morale et des gouvernemeuts. L'esprit chercheur et raisonneur de Brown partagea le scepticisme dominant; plusieurs de ses compositions, et spécialement son livre intitulé : *Les Droits des femmes*, publié en 1797, montrent à quelles extravagances peut être poussé un esprit droit en s'attachant trop exclusivement à découvrir les défauts des institutions existantes et en se berçant dans les rêves de la perfectibilité infinie.

Il n'y a pas de période dans la vie où l'homme soit plus exposé à la faiblesse que quand il est sur le point de quitter le village calme et sûr dans lequel il a couru sans dangers depuis sa jeunesse, et de se lancer sur l'océan obscur et inconnu où tant d'élégants bâtiments ont fait naufrage avaut lui. Combien cette iuquiétude doit augmenter quand il s'agit d'un jeune homme comme Brown qui a jeté loin de lui les cartes et les compas qui devaient le guider à travers les périls nombreux du voyage! Divers extraits de sa correspondance particulière prouvent que le découragement pesa lourdement sur lui. « Quant à moi, dit-il dans une lettre, j'ai découvert depuis longtemps que la nature ne m'a pas destiné à jouer un rôle actif sur la scène du monde; mon éducation n'a fait qu'ajouter à cette lacune, et j'ai expérimenté tous les écarts de la route qui résultent de nos leçons empruntées à des livres et commentées seulement par l'esprit de l'écolier. Une heureuse destinée, à la vérité, m'a fait connaitre deux ou trois esprits que la nature avait jetés dans le même moule que le mien; mais ils ont passé. Rends-moi capable, ô mon Dieu, d'attendre le moment où ce sera ta volonté que je les suive. » — Dans une autre lettre : « Je n'ai pas négligé cette branche nécessaire des connaissances, l'étude de moi-même; je ne veux pas en expliquer les résultats, car

n'ai-je pas assez travaillé à rendre mes amis malheureux par des confidences qui pouvaient facilement devenir pénibles, sans être jamais d'aucun avantage possible? Je regrette réellement, mon cher W..., le moment où votre pitié fut excitée pour la première fois à mon égard. Je déplore sincèrement de vous avoir jamais donné raison de supposer que je ne fusse pas aussi heureux que j'aurais pu l'être, par une joyeuse indifférence pour le présent, un oubli obstiné du passé et des excursions riantes dans l'avenir. Quel résultat, quelle utilité ont eus mes aveux? Ils n'ont pas diminué le nombre des malheureux, mais l'ont augmenté, en faisant partager mes peines à ceux qui m'aimaient : cette association, loin d'aboutir à les diminuer, les augmente en réalité, en ajoutant leurs regrets, dont j'étais l'auteur, à mes maux personnels. » Il est pénible d'assister aux efforts d'un esprit généreux essayant d'étouffer le cri d'angoisse qui lui est involontairement échappé dans la chaleur d'une conversation amicale. Ce fait est plus frappant encore par le contraste qui résulte de l'enjouement apparent de beaucoup de ses lettres à cette époque et du ton uniformément triste de son journal particulier, — véritable expression de ses sentiments.

Heureusement, son bon goût développé par la culture de son intelligence, l'élévation et la pureté sans tache de ses principes moraux, le mirent au dessus des tentations des plaisirs grossiers dans lesquels un esprit de moins bonne trempe eût cherché un allégement momentané. Son âme était armée contre les plus fortes séductions des sens; le seul côté par lequel ses principes eussent pu être attaqués, c'était celui de l'intelligence; il semblerait, d'après quelques allusions peu claires de ses correspondances à cette époque,

que l'idée violente de se débarrasser du poids de ses chagrins terrestres par une action désespérée aurait plus d'une fois traversé son esprit. Il est touchant de remarquer la belle modestie et la simplicité de caractère avec lesquelles il attribue son abstinence des plaisirs dangereux à ses infirmités, sur lesquelles il rejetait l'éloignement qu'il éprouvait pour eux alors qu'en réalité on pouvait les attribuer à l'excellence de son cœur et de son intelligence. Dans une de ses lettres, il fait remarquer « que la bienveillance de la nature le rendait en quelque sorte un exilé relativement à certaines séductions qui désolent l'esprit de la jeunesse ardente. Quelque eussent pu être ses désirs, ajoutait-il, son heureuse destinée l'avait empêché de se jeter dans les frivolités de l'adolescence. » Il attribuait à cette cause son amour pour les lettres et sa passion prédominante d'exceller dans toute question de nature à soulever une émulation glorieuse. « S'il eût été pourvu des nerfs et des muscles de ses camarades, il est très possible qu'il eût abandonné ses plaisirs intellectuels. La nature l'avait complaisamment rendu incapable de passer par des épreuves aussi périlleuses. »

Ses principales ressources pour chasser la mélancolie qui pesait sur lui étaient son amour insatiable des lettres et la société de quelques amis auxquels une certaine conformité de goûts et de caractère l'avait uni depuis ses premières années. Il avait, en outre, la passion des voyages à pied dont quelques-uns durèrent pendant plusieurs semaines. Ces excursions élargissaient progressivement le cercle de ses relations et de ses amis; il se lia intimement à New-York avec plusieurs personnages de son âge et d'une nature sympathique à la sienne. Parmi eux, son premier camarade fut le docteur E.-H. Smith, jeune médecin de grand avenir; Brown

l'avait connu à Philadelphie où il était étudiant, et il fut présenté par lui à M. Dunlap, dernier survivant des trois, qui a rappelé les vertus de notre auteur dans une biographie déjà mentionnée, et à M. Johnson, l'auteur accompli du *New-Yorck Law Reports*. Brown trouva tant de charmes dans leur société, qu'elle le détermina à répéter ses visites à New-York jusqu'à ce que, au commencement de 1798, il y établit, on peut le dire, sa résidence permanente, passant la plus grande partie de ses journées dans la même maison qu'eux. Ses manières aimables et ses qualités morales le recommandèrent bientôt à l'attention d'autres personnages éminents. Il devint membre de la société littéraire appelée le *Friendly Club*, où étaient inscrits des noms qui ont depuis jeté un éclat distingué sur les différentes branches de la littérature et des sciences.

Les facultés de Brown semblèrent grandir dans cette atmosphère nouvelle; ses sentiments trouvèrent un aliment agréable dans le commerce de l'amitié et il exerça son intelligence dans des discussions fréquentes avec d'autres membres d'une même valeur que lui. Sa mémoire se meubla de connaissances variées par des lectures toujours faites au hasard, à la vérité, et sans autre but qu'un amusement passager où la satisfaction d'une curiosité insatiable. Il concentra dès lors son attention sur un but unique, et se proposa d'ouvrir une vaste carrière à ses talents et à son érudition, en se livrant à la profession littéraire, alors encore peu parcourue dans notre pays.

La première publication a été déjà mentionnée, « c'était *Alcuin*, dialogue sur *les droits des femmes.* » Ce livre est rempli des spéculations indigestes et fantastiques d'une théorie qui, dans les rêves de son optimisme met, exclusive-

ment sur le compte des institutions sociales les imperfections provenant uniquement de la nature de l'homme; malgré sa nouveauté, ce livre fit peu d'impression sur le public; il trouva peu d'acheteurs et, sans doute, encore moins de prosélytes.

Brown commença aussitôt après un roman qu'il ne termina jamais; il est écrit dans la forme épistolaire, et, sans révéler la puissance et la passion de ses ouvrages postérieurs, il se recommande par un récit de forme gracieuse et coulante plus attrayante que le style plus travaillé et plus maniéré de ses derniers ouvrages analogues.

Cette tentative inachevée fut suivie, en 1798, de la publication de *Wieland*, la première de cette remarquable série de fictions qui tombèrent si rapidement de sa plume pendant cette année et les suivantes. Dans ce roman l'auteur, s'écartant de ses thèmes ordinaires empruntés à la vie domestique ou à l'histoire, s'était proposé de décrire les puissantes œuvres de la passion, développée dans un esprit naturellement excitable par l'effet d'une action terrible et mystérieuse. La scène est en Pennsylvanie; le drame se passe dans la famille des Wieland dont le personnage principal est un homme naturellement mélancolique et d'un esprit superstitieux, que ses lectures et des contemplations continuelles, plongèrent en un fanatisme calme et incurable. Ces dispositions sont entretenues par certaines apparitions d'une nature effrayante. Des voix étranges sont entendues par les membres de la famille; parfois lui annonçant des dangers et parfois des événements qui sont en apparence au dessus des prévisions humaines. Les heures calmes et solennelles de la nuit sont troublées par des appels qui n'ont rien de terrestres. Les autres acteurs du drame sont jetés dans

d'étranges perplexités, et l'enchaînement des événements est curieusement compliqué par des manifestations et des bruits incompréhensibles.

L'imagination surexcitée de Wieland leur fait croire à une action surnaturelle; une destinée terrible semble planer sur cette maison et entraîner ses habitants vers une catastrophe épouvantable. Enfin l'heure arrive; une voix solennelle et mystérieuse annonce à Wieland qu'il est appelé à prouver sa soumission à la volonté divine par le sacrifice de ses affections terrestres, — en lui livrant la compagne aimée de son cœur, sur laquelle il avait fondé toutes ses espérances et le bonheur de sa vie. Il obéit à l'ordre du ciel. La lutte orageuse des passions dans laquelle son âme est précipitée au moment où le cruel sacrifice approche et qui réveille tous les tendres souvenirs de l'amour et de la fidélité conjugales, est peinte avec la plus effrayante puissance de coloris. Bien qu'elle présente comme ensemble le meilleur exemple que nous puissions trouver dans les écrits de Brown, de la force particulière et de la vivacité de ses conceptions, la scène entière est trop longue pour l'insérer ici. Nous lui empruntons seulement une courte citation, propre à faire connaître sa manière d'une façon plus satisfaisante que par une analyse quelconque. Wieland, après avoir reçu l'ordre fatal, se trouve seul dans une pièce avec sa femme. Son courage ou plutôt son desespoir l'abandonne, et il la renvoie sous un prétexte; un intervalle suit pendant lequel ses passions insensées ont le temps de reprendre le dessus.

« Elle revint avec une lumière; je la conduisis à la chambre; elle regarda autour d'elle, leva le couvre-pieds du lit, et ne vit rien. A la fin elle arrêta sur moi son regard interrogateur. La lumière lui permettait de découvrir sur mon

visage ce que l'ombre avait complétement caché. Son inquiétude se reporta immédiatement de ma sœur sur moi, et elle me dit d'une voix tremblante : Wieland! vous n'êtes pas bien; de quoi souffrez-vous? Ne puis-je rien pour vous! Cet accent et ces regards si touchants devaient désarmer mon courage, il fallait m'y attendre. Mes idées retombèrent de nouveau dans la confusion; j'étendis ma main sur mes yeux pour ne plus la voir, et je ne répondis que par des sanglots. Elle prit alors mon autre main entre les siennes et, la pressant contre son cœur, elle parla avec cette voix qui avait toujours commandé à ma volonté et dissipé mes chagrins. « Mon ami, le bien-aimé de mon âme, dis-moi ce qui t'a peiné; est-ce que je ne suis pas digne de partager tes soucis?... Ne suis-je pas ta femme?... »

« C'en était trop! je m'arrachai de ses bras et me retirai dans un coin de la pièce; là le courage me revint; je résolus d'accomplir ma mission; elle me suivit et renouvela ses instances passionnées pour connaître la cause de mon chagrin. Je levai la tête et la regardai d'un œil ferme; je murmurai quelque chose sur la mort et les ordres donnés; à ces mots elle fit un bond en arrière et m'examina avec une nouvelle expression d'angoisses. Après une pause, elle joignit les mains et s'écria :

« O Wieland, Wieland! Dieu veuille que je me sois trompée; mais, certes, quelque chose va mal; je le vois, c'est trop clair; ton artifice est inutile — perdu pour moi et pour toi-même, » et elle fixait ses yeux sur mes traits avec une anxiété croissante dans l'espérance qu'un symptôme différent s'y manifesterait. Je répondis avec véhémence : « Inutile? Non, mon devoir est dicté et je remercie Dieu de ce que ma lâcheté soit maintenant vaincue et que j'aie la force

de l'accomplir. Catherine! j'ai pitié de la faiblesse de la nature; j'ai pitié de toi, mais je ne puis t'épargner; mes mains doivent livrer ta vie, tu dois mourir! »

« L'effroi s'ajoutant maintenant à ses soupçons : « Que voulez-vous dire? Pourquoi parlez-vous de mort? Remettez-vous, Wieland! remettez-vous et ce transport passera. Oh! pourquoi suis-je montée ici? Pourquoi m'avez-vous entraînée ici?

« Je t'ai entraînée ici pour exécuter un ordre divin! Il m'a été ordonné de te détruire, et il faut que je te détruise. » Parlant ainsi je lui saisis le poignet; elle poussa de grands cris, tenta de s'arracher à mon étreinte, son effort fut vain. « Non, non, Wieland, ce n'est pas là ce que tu veux dire! Ne suis-je pas ta femme, et voudrais-tu me tuer? Tu ne le veux pas; et pourtant... je vois... tu n'es plus Wieland; une furie irrésistible et horrible te possède; épargne-moi — épargne... au secours! au secours! » Jusqu'à ce que le souffle lui manqua, elle cria « au secours! et grâce! » Quand il lui fut impossible de parler, ses gestes, ses regards faisaient encore appel à ma compassion. Ma main maudite était irrésolue et tremblante. Je voulais que sa mort fût prompte et la lutte courte. Hélas! mon cœur défaillait et ma résolution hésitait. Trois fois je relâchai mon étreinte et la vie ressaisit ses droits au milieu de ses angoisses. Ses prunelles sortaient de leurs orbites. Un aspect hideux et des contorsions remplacèrent tout ce qui d'ordinaire me jetait dans des transports et me soumettait au respect.

« J'avais l'ordre de te tuer, mais non de te tourmenter par l'image de la mort, non de multiplier tes craintes et de prolonger ton agonie. Les yeux hagards, pâle et sans vie, enfin tu cessas de lutter contre ta destinée!

« Ce fut un moment de triomphe. J'avais ainsi dompté l'obstination des passions humaines; la victime demandée était livrée; l'œuvre était consommée sans retour!

« Je soulevai le corps dans mes bras et le déposai sur le lit; je le regardai avec délice. Tel était l'orgueil de mes pensées que j'éclatai de rire; je frappai mes mains et je m'écriai : « C'est fait! Mon devoir sacré est accompli, je lui ai sacrifié, ô mon Dieu! mon dernier et meilleur trésor, ma femme! »

« Pour un moment, je m'élevai ainsi au dessus de la faiblesse! Je croyais m'être placé pour toujours en dehors de l'atteinte de l'égoïsme; mais mes espérances étaient fausses. Cet enthousiasme tomba bientôt, je regardai de nouveau ma femme; mon bouillonnement de joie disparut et je me demandai ce que je voyais là. Il me sembla que ce ne pouvait être Catherine. Ce ne pouvait être la créature que j'avais portée tant d'années dans mon cœur; qui avait dormi la nuit sur ma poitrine, qui avait porté dans ses entrailles, nourri de son lait, les êtres qui m'appelaient leur père; ceux que j'avais veillés avec tant de soin et chéris d'un amour toujours neuf et toujours croissant. Ce ne pouvait être la même!

« Où était sa beauté? Ces orbes cadavériques et injectés de sang ne ressemblaient guère à l'azur et à la tendresse extatique de ses yeux. Ce torrent transparent qui circulait jusqu'au cœur, cette ardeur aimante qui d'ordinaire animait ses joues sont bien différentes de ces taches livides et de cette difformité hideuse! Hélas! ce sont les traces d'une agonie; le poignet d'un assassin à passé là.

« Je ne veux pas insister sur le chagrin désespéré et outrageant dans lequel, j'étais tombé; la voix du ciel, qui m'avait soutenu s'était évanouie, et je n'étais plus qu'un *homme*. Je

bondis sur le parquet, je frappai ma tête contre le mur, je poussai des cris d'horreur, j'invoquai des tourments, des supplices; le feu éternel et les tortures de l'enfer, comparés à ce que je souffrais, eussent été de la musique et un lit de roses.

« Je remercie Dieu de ce que cet abattement ait été passager et qu'il m'ait une fois de plus rendu le courage. Je pensai à ce que j'avais fait comme à un sacrifice au devoir, et je *fus calme;* ma femme était morte, mais je réfléchissais que bien que cette source de consolations fût tarie, d'autres restaient encore ouvertes. Si les transports d'un époux devaient finir, les sentiments d'un père avaient encore une large carrière; quand le souvenir de leur mère exciterait en moi des angoisses trop poignantes, je les regarderais et je *reprendrais courage.*

« Pendant que je nourrissais ces idées, une chaleur nouvelle coulait dans mes veines; j'avais tort. Ces pensées étaient un développement de l'égoïsme; je ne m'en doutais pas, et pour chasser l'obscurité qui enveloppait mes perceptions, un nouvel éclat et un nouvel ordre étaient nécessaires.

« Je fus rappelé de ces pensées par un rayon de lumière qui tomba dans la chambre; une voix parla, semblable à celle que j'avais entendue auparavant : « Tu as bien agi; mais tout n'est pas fait — le sacrifice est incomplet — les enfants doivent être offerts — ils doivent périr avec leur mère! »

Cette œuvre est exécutée par le même bras qui frappe toujours sans remords; l'auteur s'est judicieusement dispensé de prolonger, par le récit des détails, les notes passionnées qu'il a fait vibrer d'une main si puissante. Le misérable fanatique est jugé comme meurtrier, mais acquitté pour sa folie; l'hallucination qui l'a transporté disparaît de

son esprit pour faire place à la vérité tout entière; il ne peut en soutenir le choc, et la tragique histoire finit par le suicide de cette victime de la superstition et de l'imposture. La clef de la mystérieuse intrigue qui dirige toutes les péripéties du roman est un ventriloque! Ce démon humain agit avec réflexion, non par des motifs de vengeance ou de haine, mais par une malice diabolique ou, comme il voudrait nous le faire croire, et l'auteur se montre disposé à admettre cette absurde version, — par simple plaisanterie. Le lecteur, après avoir parcouru tout ce tissu d'horreurs, est tenté de jeter le livre avec dégoût, en se voyant la dupe d'une jonglerie aussi mesquine; elle ne suffit pas même, quelque sens qu'on donne au mot : « ventriloque, » à expliquer les visions et les bruits dont l'histoire abonde; nous pouvons comprendre la force des imprécations de Dryden, quand il maudit les inventeurs de ces « cinquièmes actes » dont l'objet est de démêler l'ensemble d'impossibilités que le cerveau de l'auteur s'est donné tant de peine à compliquer dans les quatre précédents.

L'explication de l'intrigue de *Wieland* soulève naturellement la question de savoir jusqu'à quel point un auteur est tenu d'expliquer les choses surnaturelles de ses fictions, et s'il ne serait pas mieux, après tout, de se confier à la superstition et à la crédulité bénévole du lecteur (même dans ce siècle de lumière il en existe peut-être une assez forte dose dans chaque esprit, quand il s'agit de poésie), que de rechercher une solution dans des principes physiques ou mécaniques. Les anciens ne voyaient aucun mal à employer les *machines* dans leurs poèmes épiques, et une liberté pareille a été accordée aux vieux dramaturges anglais, dont les fantômes et les sorcières étaient placés dans la position plus périlleuse

d'être soumis à l'examen de spectateurs moins faciles à égarer que l'imagination sensible et exaltée du lecteur dans sa chambre solitaire. Il faut admettre pourtant que le public de ce temps

« Esprit sans soupçon,
Croyant aux merveilles que l'on chantait, »

était éminemment préparé à recevoir l'action de la superstition sous toutes ses formes et composait un auditoire très enviable pour les écrivains dramatiques et les romanciers. Mais tout cela est changé. Il n'y a plus de sorcières chevauchant dans les nuages, et les fées ne dansent « plus leurs rondes aux rayons pâle de la lune, » ce que le digne évêque Corbet regrettait du reste, il y a un siècle et demi.

Il est toujours permis, croyons-nous, quand la scène se passe dans un temps ou un pays éloignés, d'emprunter les superstitions anciennes ou locales, de les faire revivre dans les événements, ou tout au moins, d'en colorer ceux-ci sans heurter les idées arrêtées du lecteur moderne. Walter Scott a obtenu de bons résultats par ce procédé dans plusieurs de ses œuvres, comme chacun sera bientôt à même de se le rappeler. Un bel exemple se présente dans l'apparition de la « glace des présages » (*Waverley*). Le grand écrivain, loin de chercher à l'expliquer par un principe philosophique quelconque, ou même à établir son existence par une démonstration, l'a donnée telle qu'il l'avait trouvée, espérant que l'imagination du lecteur s'initierait d'elle-même aux superstitions des contrées dont il fait la description. Cette réserve, déterminée par une inspiration poétique vraie, qui comptait sur un sentiment correspondant chez le lecteur, a cependant porté certains hommes *positifs* à l'accuser de

n'avoir pas été lui-même à l'abri des superstitions nationales; et pourtant combien l'ouvrage n'eût-il pas perdu de sa puissance, si l'auteur eût essayé d'expliquer l'apparition par une illusion d'optique, fréquente dans les montagnes brumeuses des *highlands*, ou quelque autre des ingénieuses inventions qui sont à la disposition des romanciers habiles?

Il faut cependant reconnaître que cette manière de résoudre les énigmes d'un roman ne serait guère admissible dans une histoire empruntée aux scènes du foyer et aux situations de la vie moderne, particulièrement dans notre pays. Les lumières de l'instruction ont apparu trop brillantes et trop nombreuses sur la terre, pour laisser une retraite quelconque aux ombres des temps obscurs. Tant pis pour le poète et le romancier! Leur domaine ne dépasse plus aujourd'hui les bornes de la pauvre nature humaine, sans mélange des « gorgones et des affreuses chimères » qui peuplaient le cerveau mal affermi de nos ancêtres, — tout au moins de l'autre côté de l'Océan. Quand, sous notre soleil éclatant, l'écrivain imagine quelque *diablerie*, il est tenu de l'expliquer par les mille ressorts des chausse-trappes, des portes secrètes, des figures de cire et autres expédients de la maison mistress Radecliffe et Compagnie.

Brown, à la vérité, a recouru à un moyen un peu plus élevé en expliquant son « mystère » par un phénomène remarquable de notre nature; mais le défaut de toutes ces tentatives pour éclairer le merveilleux d'un récit par des causes naturelles ou mécaniques, c'est qu'elles sont rarement satisfaisantes ou suffisamment complètes. C'est ce qui se voit particulièrement dans l'intervention du ventriloque de *Wieland*. Lors même que l'explication serait entière, il est douteux que le lecteur qui a laissé ravir son imagination

crédule par les charmes du magicien, soit enchanté, enfin de compte, d'apprendre par quel procédé vulgaire il a été dupé. Quoi qu'il en soit, il est certain que son esprit est frappé d'une façon défavorable quand il découvre le ressort caché par lequel tout le mécanisme est mis en mouvement, et spécialement quand une intervention supérieure comme le ventriloque de *Wieland*, est la maîtresse clef qui ouvre et ferme le secret de toute l'intrigue. Une fois cette explication donnée, il est extrêmement difficile de se laisser aller à ces craintes vagues et à ces appréhensions, d'où dépendent en grande partie les effets grandioses et imposants du récit ; au lieu de ces sentiments — les seuls qui puissent nous porter à rendre pleinement justice aux conceptions de l'auteur — on pourrait souvent, pendant que nous parcourons des passages d'une valeur réelle, surprendre un sourire errant qu'amène sur nos lèvres le contraste, inévitablement présent à l'esprit, de l'impuissance de l'idée-mère et du caractère élevé des résultats. Si dès lors le critique, en possession de la clef des mystères de l'histoire, veut rendre justice au mérite de l'auteur, il doit faire abstraction de ce qu'il a d'abord appris et reporter uniquement son attention sur les effets produits, à l'exclusion des moyens insignifiants par lesquels ils sont obtenus. Il ne trouvera pas toujours ce travail bien facile.

Terminons cette digression. — L'année suivante (1799), Brown publia son second roman intitulé *Ormond*. On y trouve peu de scènes profondément émouvantes, et les élans puissants de passion remarquables dans le premier y font défaut.

L'auteur s'était proposé de présenter le modèle de la perfection chez une femme qui se montre supérieure à tous les coups de l'adversité, aux plus périlleuses manœuvres de la

séduction, et qui éclaire toute la scène du rayonnement de sa vertu céleste à mesure que l'ombre devient plus épaisse. Le lecteur se reporte à la « patiente Griselda » si finement dépeinte par la plume de Boccace et de Chaucer. Il faut reconnaître que l'étude abstraite d'un pareil caractère est plus imposante que les détails minutieux par lesquels nous arrivons à l'apprécier. Rien, nous affirme-t-on, n'est plus agréable aux dieux qu'un esprit courageux, luttant contre les orages de l'adversité ; mais quand il se présente sous le costume de la pauvreté et traînant après lui les ennuis d'un intérieur sombre. Le roman, s'il est de longue haleine, produit trop souvent un sentiment de fatigue dont la compensation se trouve à peine dans la grandeur morale du spectacle.

L'apparition de ces deux ouvrages constitue une époque dans la littérature légère de l'Amérique. Ce sont les premiers essais heureux dans le domaine de l'invention romantique. Ils sont encore plus remarquables par la lumière qu'ils jettent sur l'état et le caractère de ce côté de l'Atlantique, au lieu d'avoir emprunté leur idée aux sources épuisées de l'invention européenne. Ces circonstances jointes au talent peu commun qu'ils démontraient dans leur conception et leur exécution, les recommandèrent à l'attention du monde littéraire, bien que leur méthode philosophique de disséquer les passions et d'analyser les motifs des actions humaines, les plaçât quelque peu en dehors d'une popularité vulgaire. Brown fut sensible à cette impression favorable, et il en parle dans une de ses lettres à son frère avec sa modestie ordinaire et sans affectation. « J'ajoute quelque peu et moins pourtant que je ne le ferais si j'y étais porté au nombre de mes amis. J'ai trouvé que le titre d'auteur de

Wieland et d'*Ormond* était une recommandation plus grande que je ne l'eusse jamais imaginé. »

Pendant la même année, sa calme existence fut troublée par l'arrivée d'un fléau épouvantable, la fièvre jaune qui avait apparu plusieurs années de suite à New-York et qui, en 1798, y sévit avec une violence pareille à celle qui désola Philadelphie en 1793. Brown avait eu le soin, dès les premiers symptômes, de se retirer de cette dernière ville où il habitait. Il prolongea, au contraire, son séjour à New-York, confiant dans la salubrité du quartier où il logeait et la sobriété habituelle de son régime. Son camarade Smith était nécessairement retenu par les devoirs de sa profession, et Brown, malgré les instances multipliées de ses parents, refusa de quitter la cité infectée; ses services personnels, alléguait-il, pouvaient être réclamés par ses amis, dévouement qui lui mérita à juste titre l'attachement gravé dans le cœur de ses compagnons.

Brown, malheureusement, avait raison dans ses pronostics; ses services furent bientôt indispensables au docteur Smith, qui succomba à son dévouement; la fatale maladie lui avait été communiquée par un gentleman italien, étranger à la cité, atteint déjà par l'épidémie quand il le reçut chez lui et le logea dans son propre appartement. Brown eut la triste satisfaction de rendre les derniers et lugubres devoirs de l'affection à son ami mourant; lui-même, peu après, se sentit frappé du même mal, et ce ne fut qu'après une grave maladie qu'il put transférer sa résidence à Perth-Amboy, dans la demeure de M. Dimbode, où l'air pur et sain, les soins empressés de son hôte, le rétablirent graduellement et lui rendirent suffisamment la santé et la force d'esprit pour continuer ses travaux littéraires.

Le spectacle auquel il avait assisté fit sur lui une impression trop violente pour s'effacer promptement; il résolut de transporter ses souvenirs dans les pages d'un roman, ou, comme il eût pu l'appeler mieux, d'une histoire, — dans le dessein, annoncé par lui dans sa préface, de faire partager aux autres les fruits de la douloureuse leçon qu'il avait reçue. Telle fut l'origine du roman nouveau : *Arthur Mervyn ou les Mémoires de l'année* 1793, époque fatale de la fièvre jaune à Philadelphie. L'action de l'ouvrage est presque exclusivement limitée à cette dernière ville; elle présente peu d'invention. Le plan n'a rien de régulier et de systématique, mais consiste dans une succession d'événements mal attachés entre eux et n'ayant de rapport unique qu'avec le héros; on y trouve cependant des situations d'un grand intérêt et une effrayante fidélité de coloris. La peste, désolant une cité riche et populeuse, a fourni un sujet de travail à plus d'un grand maître; on se souvient des terreurs inspirées aux écoliers par les pages de Thucidides; elle est assise au sombre frontispice des fictions légères de Boccace, elle a inspiré le romancier de Foë, le seul des trois écrivains qui ait décrit ses horreurs sans les avoir vues, mais dont les fictions portent un aspect de réalité à laquelle l'histoire peut à peine atteindre.

Brown réussit à donner la même lucidité terrible à ses impressions, au moyen de portraits individuels; il ne s'est pourtant pas arrêté à ce procédé, et, par la variété de ses tableaux, il a découvert à nos regards l'intérieur complet de la cité désolée par le fléau. Au lieu de s'étendre sur les symptômes hideux et les ravages physiques de la maladie, il a choisi les circonstances les plus frappantes qu'elle produit; il insiste sur la sensation décourageante qui serre si

violemment le cœur au milieu des rues de cette ville, jadis animée et populeuse, aujourd'hui déserte et silencieuse, sauf pourtant aux endroits où les roues du char funèbre retentissent sur le pavé. Notre auteur, très souvent, réussit à toucher plus le cœur par le choix intelligent d'un simple épisode, qu'il ne l'eût fait par une multitude de petits détails. C'est l'art des grands maîtres de la poésie et de la peinture.

La même année dans laquelle Brown fit paraître la première partie d'*Arthur Mervyn*, il entreprit la publication d'un journal périodique, intitulé : *The Monthly Magazine and American Review*, ouvrage qui, pendant sa courte existence, — terminée l'année suivante, — donna de grandes preuves du talent varié de l'auteur et de ses nombreuses connaissances littéraires. Il était pleinement engagé déjà dans la profession d'homme de lettres; il la considérait comme son occupation permanente, et la diligence infatigable avec laquelle il s'y voua peut au moins servir à prouver qu'il ne s'en laissa pas détourner par aucun travail ou entreprise industriels.

La publication d'*Arthur Mervyn* fut suivie, peu de temps après, par celle d'*Edgard Huntly ou les Aventures d'un somnambule*. Ce roman présente une grande variété d'aventures sauvages et pittoresques, des traits plus nombreux d'une mise en scène naturelle que dans ses autres romans, et des événements revêtus, sans aucun doute, d'un attrait supérieur, pour la masse des lecteurs, à celui de ses autres ouvrages. L'auteur a parfaitement réussi à piquer la curiosité par une succession de faits étranges, de périls, d'évasions incroyables, semés avec une abondance que n'atteignit jamais l'imagination d'un auteur. Ce n'est pas un mince triomphe de

l'art que de pouvoir soutenir la curiosité du lecteur pendant une succession d'événements qui ne s'appuient pas sur un sentiment prédominant, et ne forment point les parties d'un ensemble, mais tirent chacun leur intérêt de leur mérite particulier.

L'histoire se passe dans la partie occidentale de la Pennsylvanie; l'auteur a su varier la description d'un état social simple et presque primitif par des esquisses admirablement animées de la vie champêtre. Il est à remarquer combien la tournure sombre de l'imagination de Brown, qui déteint si fortement sur ses peintures morales, jette de tristesse sur toutes celles qu'il trace de la nature matérielle, élevant ses paysages à la sublimité sauvage d'un Salvator Rosa. Le somnambulisme dans ce roman, comme le personnage du ventriloque dans *Wieland*, est l'agent moteur de toute l'intrigue; il a cependant sur le dernier l'avantage de ne pas refroidir l'intérêt en rappelant perpétuellement la solution du mystère, détruisant ainsi l'illusion sur l'existence de l'homme dont l'effet de toute l'histoire dépend principalement. Les faits établis sur ce moyen nouveau ne sont cependant guère des plus probables; mais ce point écarté, — nous serons largement compensés de cette concession, — il n'y a plus d'autres difficultés.

Le passage cité plus haut, et emprunté au premier roman de l'auteur, a fourni un exemple de sa puissance dans le développement de la passion luttant sous une excitation élevée et morale; nous allons offrir maintenant un autre passage du livre qui est sous nos yeux, pour mieux faire comprendre son talent dans la description des objets extérieurs.

Edgard Huntly, le héros, se trouve sur une montagne sauvage et immense de Norwalk, district de la partie occidentale

de la Pennsylvanie. Il est sur le bord d'un ravin dont la seule issue est le tronc d'un arbre jeté à travers un abîme, au fond des noires profondeurs duquel on entend gronder les eaux d'un torrent.

« J'étais plongé dans ces réflexions, et mes yeux en même temps étaient fixés sur l'autre rive. La cime des arbres se balançait avec des secousses les plus sauvages et leurs troncs parfois se courbant sous le vent — qui dans ces pays élevés souffle avec une violence inconnue dans les régions inférieures — présentaient un effrayant spectacle : mon attention fut enfin attirée par l'arbre qui traversait le gouffre et dont je m'étais servi comme d'un pont. J'aperçus qu'il avait déjà dévié de sa première position ; chaque coup de vent brisait ou déchirait quelques-unes des fibres par lesquelles ses racines étaient attachées au bord opposé ; si la tempête ne tombait promptement, il était en danger d'être arraché du roc et précipité dans l'abime. Ma retraite serait ainsi coupée et je souffrirais à mon tour les maux auxquels j'avais voulu arracher un autre homme.

« Je compris que ma destinée dépendait de la façon dont je pourrais retraverser le torrent ; les moments employés à ces réflexions étaient critiques, et je frémis en pensant que le tronc n'était plus attaché que par une ou deux racines déjà déchirées et prêtes à se rompre.

« Traverser sur l'arbre rendu glissant par l'humidité et ébranlé par le vent était éminemment dangereux ; et pour maintenir mon équilibre au milieu des bourrasques, il me fallait le plus énergique déploiement de forces. Il fallut d'abord me débarrasser de mon manteau et de tout ce que je portais dans la poche de ma redingote.

« Au moment où je m'étais allégé de ce poids encom-

brant et que déjà j'étais debout, mon attention fut de nouveau appelée de l'autre côté par l'objet le plus malencontreux qui pût se présenter en ce moment; je l'apercevais se remuant au milieu des buissons et des rochers, et d'abord j'avais espéré que ce n'était rien de plus qu'un *racoon*, où un *opossum*, mais je reconnaissais maintenant une panthère; sa fourrure grise, ses longues griffes, ses yeux enflammés, le cri qu'elle avait poussé un instant auparavant et dont la ressemblance avec la voix humaine est particulièrement effrayante, annonçait le plus cruel et le plus indomptable de ces animaux.

Le courage de nos chasseurs a presque détruit les bêtes féroces dans ces parages; les hauteurs de Norwalk cependant ne peuvent manquer de donner un refuge à quelques-unes. Dans les derniers temps, j'en avais si peu rencontré que mes craintes étaient rarement excitées, et je parcourais sans précaution les lieux les plus sauvages et les plus isolés; à la vérité je m'étais rarement aventuré dans une excursion sans aucun moyen de défense.

« Le petit nombre d'occasions dans lesquelles j'avais depuis quelque temps rencontré ce genre d'ennemis et mon surcroit de provisions m'avaient fait négliger, cette fois, de me munir de mes armes. Le monstre que j'avais devant moi, quand il est excité par la faim a l'habitude d'assaillir tout ce qui peut lui fournir un festin sanglant; il s'élance sur l'homme et le cerf avec une voracité égale et irrésistible; sa sagacité est pareille à sa force et il semble reconnaitre si son adversaire est ou n'est pas armé.

« Mon expérience du pays me mettait à même d'apprécier toute l'étendue du danger. La panthère vint se poser sur le bord de l'escarpement, mesurant le pont du regard et

délibérant apparemment si elle le traverserait ou non. Il est probable qu'elle avait flairé mes pas jusque-là, et si elle tentait le passage, sa vigilance ne pouvait guère manquer de découvrir mon asile.

« Si même elle restait dans sa situation actuelle, le péril ne diminuait pas. Passer devant la gueule de cette bête affamée, c'était tout simplement courir à ma fin. La chute du tronc si anxieusement redoutée, il y a un moment, était maintenant désirée avec une grande sollicitude. Chaque coup de vent — je l'espérais — déchirerait complétement ses derniers liens et, coupant toute communication avec le bord opposé, me mettrait en sûreté; mes espérances devaient être déçues. Les fibres de l'arbre renversé s'obstinaient à ne pas lâcher prise, et déjà l'animal abandonnait le rocher et commençait la traversée.

« De tous les genres de trépas, celui qui me menaçait en ce moment était pour moi le plus horrible; mourir d'une maladie ou par la main d'un homme me semblait heureux et doux à côté de la perspective d'être mis en pièces par les griffes d'un monstre sauvage. Périr dans cette retraite obscure et d'une manière que pouvait si peu deviner la curiosité anxieuse de mes amis, perdre ma part de soleil par une destinée aussi déplorable et aussi ignoble, était une idée insupportable. Je déplorais amèrement la témérité qui m'avait amené là sans précaution contre une telle rencontre.

« Le mal de ma position était surtout dans l'attente; ma mort était inévitable, mais mon imagination avait le loisir de se tourmenter par anticipation. La bête posait avec précaution ses pattes, l'une après l'autre; elle enfonçait si profondément ses griffes dans l'écorce de l'arbre quelles en sortaient avec difficulté; elle sauta enfin sur le sol ferme,

nous n'étions plus séparés que par une distance de huit pieds tout au plus. Abandonner l'endroit où j'étais couché était impossible; derrière et sur les côtés le rocher s'élevait perpendiculairement, et devant moi était l'apparition farouche et terrible. Je m'applatis plus fortement sur le sol et je fermai les yeux...

« Je fus tiré de cette horrible situation par l'effroi que me causa un second élan de l'animal. Il sauta dans la caverne où je regrettais si amèrement de n'avoir pas cherché un refuge et disparut. Mon salut avait été si soudain et tellement éloigné de ma pensée et de mes espérances, que je doutai un instant si mes sens ne me trompaient pas. Je ne négligeai pas cette opportunité de m'échapper. Je quittai ma place et courus le long du tronc de l'arbre, avec une précipitation qui aurait pu m'être fatale; les arbres gémissaient et s'entrechoquaient par dessus ma tête; le vent soufflait avec une violence sans exemple, et j'avais à peine atteint la rive opposée que les racines furent arrachées du rocher et le tont tomba avec un bruit de tonnerre dans le fond du gouffre.

« Mes terreurs ne furent pas rapidement calmées; je songeais avec étonnement à ma miraculeuse évasion et au singulier concours d'événements qui m'avaient placé dans une sécurité absolue en un espace aussi court. Si le tronc d'arbre avait été détaché plutôt, j'eusse été emprisonné sur le rocher où précipité avec lui; si sa chute avait été suspendue pendant un autre instant, j'eusse été poursuivi; car la panthère, sortie maintenant de sa retraite, témoignait de sa surprise et de son désappointement par des manifestations dont la vue me glaçait le cœur.

« Elle me vit et se précipita sur le bord du précipice; elle

s'arc-bouta sur ses pattes de derrière comme se préparant à sauter. Cette attitude me replongea dans ma consternation ; il semblait, à première vue, que la distance fût trop longue pour être franchie par une puissance quelconque de muscles ; mais je connaissais l'agilité sans pareille de l'animal, et son expérience la rendait meilleure juge que moi de la possibilité de cet exploit.

« Une espérance me restait qu'elle abandonnerait son dessein comme impraticable ; bientôt elle fut encore déçue ; elle sauta et ses pattes de devant atteignirent le rocher sur lequel je me tenais. Cependant en dépit de ses efforts, la surface était trop polie et trop dure pour lui permettre de s'y cramponner ; elle lâcha prise et un cri perçant poussé dans l'intérieur de l'abîme annonça que rien n'avait entravé sa chute jusqu'au fond. »

La suite du récit nous présente le héros engagé dans une foule d'aventures romanesques et spécialement chez les sauvages, avec lesquels il a différentes rencontres critiques dont il se sauve au milieu des plus grands dangers. Les événements se poursuivent dans les forêts solitaires, plus tard si fréquemment traversées par notre fertile et ingénieux compatriote Cooper. La manière dont l'Indien de l'Amérique du Nord a été présenté par les deux écrivains se ressemble passablement. Les peintures de Brown sont peu nombreuses et peu hardies. Il se place surtout aux points de vue les plus conformes aux conceptions populaires, mettant en relief les traits rudes et bizarres de l'Indien, sa ruse, sa cruauté, et sa férocité impitoyable, en taisant la générosité de sa nature. Cooper, au contraire, écarte tous les mauvais éléments de la vie du sauvage, conservant seulement ses traits pittoresques et propres au roman ; élevant l'âme de

ses guerriers par les sentiments de courtoisie, de haute bravoure et de tendresse passionnée qui appartiennent aux périodes les plus avancées de la civilisation. Ainsi idéalisé, le portrait, s'il n'est pas celui de l'enfant féroce et indompté des forêts, est au moins assez vrai pour la poésie. Cooper est en réalité un poète; ses descriptions de la nature morte, comme de l'homme sauvage, sont animées par l'inspiration de la muse: témoin ses peintures infiniment variées de l'océan, ou plutôt du magnifique esprit qui traverse ses flots; le navire coquet qui, sous sa plume, devient un être animé qu'inspire une âme vivante et nous rappelle la riante superstition des naturels primitifs, voyant dans le vaisseau de Colomb un visiteur céleste descendant des nues sur ses grandes ailes.

Brown est beaucoup moins coloriste; il s'occupe peu de la nature extérieure, mais sonde les profondeurs de l'âme.

Il est plutôt écrivain philosophique que poète, bien qu'il ait cette chaleur de sentiment qui constitue l'un des attributs particuliers du dernier. Nous le trouvons, même au milieu de ses plus chaleureux élans de passion, s'arrêter pour analyser et discuter froidement les causes qui les ont provoqués. Cette intervention de la *raison* froide dans les scènes du plus grand intérêt et pleines d'émotion produit quelquefois l'effet regrettable de les refroidir complétement.

En 1800, Brown publia la seconde partie de son *Arthur Mervyn;* un grand déploiement d'énergie et de chaleur n'y compense point le manque de liaison et les invraisemblances générales de la narration. Notre auteur tomba dans ces défauts par l'impardonnable précipitation de son travail. Trois de ses romans parurent en une seule année; il écrivait, on peut le dire, avec le démon de l'imprimerie derrière

son fauteuil ; un livre était commencé avant la fin de l'autre, et tous avant qu'un plan régulier et bien étudié eût été tracé.

Les conséquences de cette curieuse manière de procéder furent telles qu'on pouvait les prévoir; les événements sont réunis avec aussi peu de cohésion que les rimes dans « La maison que Jacques bâtit; » l'ensemble nous rappelle un édifice bizarre et de vieille date, étalant une douzaine de styles d'architecture suivant le caprice et les convenances de ses propriétaires.

Le lecteur manque complétement d'un fil conducteur au milieu du labyrinthe de ces faits singuliers et excentriques. Il semble que le but de l'auteur ait été de le tenir en suspens, d'après le principe de cet auteur de *Rehearsal;* « au théâtre, le mieux est de tenir le spectateur dans l'attente; car s'il devine immédiatement le dénoûment ou le sens de la pièce, il est fatigué à la fin du premier acte. Maintenant chaque ligne vous surprend et vous fait connaître du nouveau! » Peut-être cependant tout cela provient-il moins du calcul que de l'embarras où se trouve l'auteur de donner une solution à son propre *imbroglio;* il est ainsi entraîné à rebuter le lecteur en multipliant les incidents, jusqu'à ce qu'enfin, perdu dans la confusion de son intrigue, il soit obligé de couper le nœud qu'il ne peut délier. Il n'y a pas d'autre explication des dénoûments forcés et violents qui terminent tant de romans de Brown. Voltaire fait remarquer dans un passage de son *Commentaire sur Corneille* « qu'un auteur peut écrire avec la rapidité du génie, mais qu'il doit corriger avec une scrupuleuse attention. » Notre auteur paraît avoir cru qu'il suffit de se conformer à la première partie de cette maxime.

En 1801, Brown publia son roman *Clara Howard*, et en 1804 il termina ses travaux par *Jane Talbot*, d'abord imprimé en Angleterre. Ces ouvrages sont écrits dans un ton plus soigné ; l'auteur a écarté les événements effrayants et surnaturels dont il avait fait un si grand usage. Dans la préface de *Wieland*, son premier roman, il faisait observer, en parlant du mystère dont toute l'intrigue dépend, que « l'écrivain est suffisamment justifié si l'histoire fournit un seul fait vraisemblable ; » mais le critique français qui nous dit : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, » a condamné avec plus de raison l'emploi vicieux des faits extravagants et improbables. La vérité ne peut pas toujours justifier un romancier, pas plus qu'un pamphlétaire. Brown semble avoir partagé cette opinion par la suite : dans une lettre adressée à son frère James, après la publication d'*Edgard Huntly*, il dit : « Vos remarques sur les obscurités et faits surnaturels de *Huntly*, si elles ne sont pas justes dans leur ensemble, sont, sans aucun doute, de la nature de celles que feront les lecteurs : elles suffisent dès lors pour me déterminer à abandonner le ton lugubre et prendre celui de l'enjouement ou, tout au moins, pour substituer des causes morales et des faits usuels au prodigieux et à l'excentrique. Je ne retomberai plus par la suite dans cette manière. » Les deux derniers romans de notre auteur sont exempts des défauts les plus frappants de ceux qui les avaient précédés; mais ils parurent si inférieurs sous le rapport de l'originalité et de leur puissance de conception, qu'ils ne s'élevèrent jamais au même niveau dans la faveur publique.

Dans l'année 1801, Brown retourna à Philadelphie, sa ville natale, et séjourna dans la famille de son frère; il y

continua avec persévérance ses travaux littéraires et, en 1803, il prit la direction d'un journal périodique, intitulé : *The literary magazine and American Register*. Ses opinions avaient graduellement changé sur plus d'une grande question en rapport avec la vie humaine et ses jouissances; en réalité sa manière générale de penser s'était modifiée depuis qu'il avait abandonné sa carrière professionnelle. Une perspective plus heureuse lui inspira sans doute des sentiments plus riants; de simple rêveur, habitant le monde de la fantaisie, il était devenu homme pratique; une plus grande expérience et une méditation plus approfondie lui avaient montré le vide des théories chimériques et bien que ses sentiments fussent aussi ardents et aussi prompts à s'éveiller que jamais, pour la cause de l'humanité, ses plans d'amélioration étaient construits sur les institutions sociales existantes et non contre elles. Le programme des principes d'après lesquels devait être dirigé le journal nouveau fait tellement honneur, de toute façon, à son cœur et à son intelligence, que nous ne pouvons nous dispenser d'en citer quelques lignes.

« Dans un âge comme celui-ci, où les bases de la religion et de la morale ont été si fortement attaquées, il semble nécessaire, en annonçant une publication de ce genre, d'être particulièrement explicite relativement à la route que son directeur entend suivre. Il se déclare donc, sans équivoque ni réserve, l'ardent ami et le champion dévoué de la religion chrétienne. Il révère la foi du chrétien comme la plus haute perfection de la créature humaine, et la plus grande récompense qu'il puisse demander pour ses travaux est la conscience d'avoir, à un degré peu élevé il est vrai, contribué à recommander la pratique des devoirs religieux. Comme dans la direction de cette Revue, l'auteur observa toujours

un respect profond envers les intérêts de la religion et de la morale, et se mit soigneusement en garde contre tout ce qui pouvait s'attaquer ou porter atteinte à ce principe. Tout ce qui paraît indélicat ou licencieux est soigneusement rejeté : ses poésies peuvent être faibles, mais elles sont tout au moins exemptes de volupté et de sensualité; sa prose, secondée ou non par le talent et les connaissances, se propose scrupuleusement pour but le développement de la vertu publique et privée. »

Pendant son séjour à New-York, notre auteur s'était épris d'une jeune personne aimable et accomplie, miss Élisabeth Linn, fille de l'excellent et éminent docteur William Linn, ministre presbytérien, habitant cette cité. Leur mutuel attachement, dans lequel les liens du cœur étaient secondés par l'intelligence, fut suivi de leur mariage en novembre 1804. Depuis ce temps Brown ne quitta plus Philadelphie.

Au milieu des occupations de sa nouvelle position, il poursuivit ses travaux littéraires avec une diligence croissante. Il conçut l'idée d'un *Annual Register*, — le premier ouvrage de ce genre imprimé dans ce pays, et, en 1806, il en publia le premier volume. Cette publication fut entreprise aux risques d'un libraire très intelligent de Philadelphie, M. Conrad, qui déjà avait édité le premier *Magazine* en 1803. Quand on songe que les deux Revues étaient sous la direction d'un seul homme, et qu'il leur donnait une si infatigable attention, que non seulement elles étaient organisées par lui, mais rédigées en grande partie de sa main, on conçoit une haute opinion de l'étendue et de la variété de ses connaissances et de sa facilité à les mettre au jour. Les deux ouvrages sont remplis des preuves du bon goût et de l'érudition de

leur directeur; ils embrassaient une grande variété d'articles divers, essais, critiques littéraires et recherches scientifiques. La partie historique du *Register*, en particulier, comprenait, outre les annales politiques des principaux États de l'Europe et de notre pays, une recherche approfondie de l'origine et de l'organisation de nos institutions intérieures et montrait un discernement dans le choix des faits et une bonne foi dans leur discussion qui lui donne une grande autorité comme relation des événements de cette époque. On publia huit volumes du premier de ces recueils périodiques et le second fut continué sous la direction de Brown jusqu'à la fin du cinquième volume (1809).

Outre ces travaux réguliers, que l'on peut nommer professionnels, il consacra sa plume fertile à divers ouvrages politiques et littéraires; beaucoup d'entre eux parurent dans les pages du *Portofolio*. Parmi divers morceaux, nous signalerons une remarquable biographie du père de sa femme, le docteur J. B. Linn, pasteur de l'église presbytérienne de Philadelphie, dont la mort regrettable eut lieu dans l'année qui suivit le mariage de Brown; nous ne devons pas non plus passer sous silence trois brochures bien travaillées et étendues, publiées entre 1803 et 1809, sur dès questions politiques du plus haut intérêt alors pour le pays. La première, sur la cession de la Louisiane à la France, eut promptement deux éditions. Elles produisirent toutes la plus grande sensation, au moment de leur publication, par la nouveauté de leurs arguments, la variété et l'abondance de leurs recherches, le libéralisme de leurs vues, leur indépendance, si rare en ce temps de préjugés étrangers, leur exemption encore plus rare d'amertume de l'esprit de parti et enfin par le ton loyal de chaud patriotisme, — patriotisme sans

affectation, — avec lequel l'auteur s'étend sur le développement futur de la gloire et de la prospérité de ce pays. Il est glorieux pour nous que ses prophéties soient aujourd'hui devenues notre histoire.

La situation de Brown semblait lui donner toutes les conditions du bonheur possible en ce monde; ses travaux lui garantissaient une honorable indépendance et la haute réputation qui, pour les esprits voués aux études professionnelles ou intellectuelles, est d'ordinaire d'un plus grand prix que leurs bénéfices. Assis à son foyer domestique, il pouvait donner une ample carrière à ses sentiments affectueux, et les tranquilles jouissances de la vie de famille étaient le meilleur délassement de son esprit fatigué par les plus rudes travaux. Son cœur reconnaissant était profondément sensible à l'étendue de son bonheur. Dans plusieurs de ses lettres, il se livre à des réflexions qui prouvent que sa seule crainte avait pour objet son instabilité; sa santé ne donnait que trop matière à ces appréhensions.

Nous avons déjà dit qu'il était né avec une faible constitution ; ses habitudes sédentaires et son application n'avaient pas, on le conçoit, contribué à réparer l'œuvre de la nature; depuis quelque temps, les symptômes d'une maladie de poitrine s'étaient manifestés en lui; il avait à plusieurs reprises craché le sang, et en vain il essayait de se persuader qu'il ne provenait pas des poumons. Comme le caractère réel de la maladie se développait de façon à ne plus laisser aucun doute, sa famille inquiète voulut le déterminer à traverser l'Océan, espérant qu'un changement de climat rétablirait sa santé. Mais Brown ne put se faire à l'idée de se séparer si longtemps de sa famille bien aimée; il compta sur le bon effet d'une suspension de ses travaux et d'une de

ces excursions en province par lesquelles il avait si souvent rétabli ses forces physiques et morales.

Pendant l'été de 1809, il fit un voyage à New-Yersey et à New-York, Une lettre adressée, des bords de l'Hudson, à l'une de ses parentes, montre, sous de tristes couleurs, combien son existence fut assombrie par la maladie, qui maintenant, à la vérité, était devenue trop violente pour qu'il pût y trouver d'autre allégement que celui des consolations de sa famille.

« Ma bien chère Marie,

« Au lieu de me promener et d'aller considérer de plus près un pays qui offre de beaux paysages, je suis ici, laissant errer mon esprit sur l'image de ma femme, de mes enfants, et de mes sœurs. J'ai besoin de vous écrire et d'écrire chez moi; et bien que dans l'impossibilité de trouver un papier convenable, je ne puis m'empêcher de vous adresser quelques mots sur ce chiffon.

« Je suis mortifié de voir quel caractère malheureux et faible m'est échu en partage. J'ai quitté ma maison avec répugnance, et si je n'en avais emmené avec moi la partie aimée, je ne l'eusse probablement pas quittée du tout. Loin de ma maison, mes jouissances et mes affections sont auprès de vous; si je me laissais aller à mes inclinations, je n'eusse pas abandonné votre compagnie un quart d'heure depuis mon départ jusqu'à mon retour; mais j'ai quelque compassion de vous et de Suzanne et une ferme certitude de mon impuissance à distraire vos heures libres par des amusements ou à les utiliser par l'instruction; si j'étais même bien portant et si mon âme ne succombait pas continuellement sous

l'abattement, ma conversation ne pourrait que vous faire bâiller; dans l'état actuel des choses, ma société n'est bonne qu'à donner de l'ennui.

« Quand ai-je connu cette aisance et cette vivacité d'esprit que, même dans le malheur, le souffle divin de la santé donne à certains hommes et qu'il m'eût donnée sans doute aussi — tout au moins quand je n'étais pas traversé par la mauvaise fortune? Jamais, presque jamais; pas plus qu'une demi-heure depuis que je suis devenu un homme, et pas un moment depuis que je vous ai quittée. »

Voyant que ses courtes excursions ne produisaient aucun changement dans sa santé, il céda enfin aux instances de sa famille et se décida à essayer d'un voyage en Europe, au printemps suivant; ce printemps, il était condamné à ne le voir jamais. Vers le milieu de novembre, il fut pris d'une douleur violente au côté gauche; une saignée fut jugée nécessaire; dès ce moment il dut garder la chambre. Sa maladie ne lui donnait pas ces intermittences d'amélioration par lesquelles la nature semble parfois compenser chez un patient la longueur de ses maux. Ses souffrances étaient incessantes et aiguës, et il les supportait non seulement sans murmurer, mais avec une apparence de gaieté qui brisait le cœur de ses parents. Il vit les approches de la mort avec la véritable fermeté d'un philosophe chrétien; nul regret ne troubla un instant sa tranquillité, sauf celui de se séparer de ceux qui lui étaient les plus chers sur la terre. La force de son esprit dans ces derniers moments sera mieux appréciée par ces quelques lignes de la compagne fidèle qui, plus que tout autre, contribua à lui donner du courage : « Il songeait plus aux autres qu'à lui-même; la douleur que l'on ne pouvait pas

toujours déguiser autour de lui semblait l'affecter plus que ses propres tourments. Quand il parlait d'un dénoûment fatal à sa maladie, c'était d'une façon couverte et indirecte; il disait, par exemple : « Vous ferez *telle chose* quand je serai absent » ou « quand je dormirai. » Aucune des facultés de son âme ne le quitta avant son dernier soupir. Il vit la mort venir pas à pas et il la considéra comme un messager qui n'inspire aucune terreur; souvent il exprima sa résignation; elle n'était produite ni par l'apathie, ni par la douleur. Car pendant qu'il s'inclinait avec soumission devant la volonté divine, il songeait avec la plus vive sensibilité à ceux qui ne lui avaient rendu que trop cher le séjour de ce monde. Vers la fin, il parlait de la mort sans déguisement, et il semblait désirer de préparer lui-même sa famille à cet événement dont il sentait l'approche. Quelques jours avant le moment fatal, assis sur son lit, il resta les yeux fixés vers le ciel et exprima le désir qu'on ne lui parlât point jusqu'à ce qu'il eût parlé le premier; il resta dans cette attitude, la figure sereine, pendant quelques minutes, puis il dit à sa femme : « Quand j'ai demandé le silence, j'éprouvais les sentiments les plus élevés et les plus sublimes que j'aie jamais connus. Je voulais en jouir et savoir combien de temps ils dureraient. » Il la pria ensuite de se rappeler de cette circonstance.

Un changement visible s'opéra en lui dans la matinée du 19 février 1810; il assembla aussitôt sa famille autour de son lit et prit congé de chacun de la façon la plus tendre et la plus touchante. Il vécut pourtant encore quelques jours, restant en pleine possession de ses facultés jusqu'au 22 du même mois où il expira sans agonie. Il avait atteint sa trente-neuvième année dans le mois qui précéda sa mort. Il laissa quatre enfants à sa femme.

Brown n'avait rien de particulièrement remarquable dans son extérieur; sa manière cependant se distinguait par une gentillesse et une simplicité naturelle qui le rendaient fort agréable. Il avait un talent de conversation qui n'est pas toujours commun aux écrivains pratiques et capables. Ses connaissances profondes et variées composaient un fond inépuisable d'instruction pour ceux qui l'écoutaient; elles ne le poussèrent jamais à prendre un ton de supériorité ou de s'imposer, particulièrement dans les cercles nombreux et mélangés où il était plutôt porté au silence, réservant le déploiement de sa science pour le commerce libre de l'intimité. Étranger non seulement aux passions basses et méchantes, mais encore aux mesquines jalousies qui aigrissent souvent les relations des gens de lettres, il était, au contraire, toujours empressé à rendre justice au mérite des autres; son cœur était animé des sentiments d'une bienveillance générale. Dans sa jeunesse, ses vues romanesques et personnelles l'avaient exposé à des erreurs et conséquemment à des mécomptes dont le sauva plus tard son intelligence; jointe à son élévation d'esprit, elle le mit à même de régler d'après des principes plus solides et la direction de ses opinions et la conduite de sa vie. Il lisait sans soin et avec trop de précipitation, mais avec un entraînement avide; les connaissances diverses qu'il acquit ainsi avaient toutes pour objet d'alimenter l'activité de son esprit, qui sous mille formes répandait ses charmes et son instruction. Son application infatigable est établie par la grande quantité de ses travaux, considérables même aujourd'hui, où l'esprit semble s'être réglé sur le mouvement accéléré généralement donné aux productions mécaniques. L'ensemble des ouvrages imprimés de Brown, comprenant les écrits périodiques énormément

multipliés sous sa plume et ses travaux de longue haleine, est de vingt-quatre volumes d'impression, sans compter diverses brochures, des articles anonymes envoyés aux journaux, et une masse de recherches laborieuses laissées inachevées à sa mort.

De tous ces livres, publiés dans le court espace de dix ans à peine, la partie par laquelle sa réputation d'auteur vivra éternellement consiste dans ses romans. Nous sommes entrés plus haut dans des détails trop approfondis sur leur mérite, pour avoir besoin d'ajouter rien de plus, sinon quelques observations générales. Ils peuvent être considérés comme ayant ouvert avec succès la voie à la culture des œuvres romanesques dans ce pays. On douta grandement et longtemps de notre aptitude à réussir dans ce genre de littérature; nous n'avons aucune des allures bruyantes et agitées des temps de la fiction, rien des pompes de la chevalerie, de l'histoire féodale du moyen âge ou des aventures de Robin Hood; rien de ces superstitions obscures et sombres, des légendes traditionnelles qui se sont attachées, comme la mousse, à chaque pierre, à chaque coteau, à chaque vallée des contrées anciennes; tout ici présente un aspect original et nouveau, sous le rayon pur et brillant du soleil de la vie de famille. Nous n'avons point la variété pittoresque des rangs et des costumes, tout est soumis au même niveau prosaïque et peu élevé; en somme, nous ne possédons aucun des éléments essentiels de la poésie; l'œil vulgaire, tout au moins, en juge ainsi. Il fallait le regard du talent pour découvrir les richesses d'imagination et de poésie qui se trouvent au fond de notre société. Brown connaissait les ressources de notre pays, et il penchait à attribuer la pauvreté des résultats, moins au champ qu'à sa culture : ceci

semble résulter du moins de quelques remarques consignées dans sa correspondance de 1794, peu d'années avant que lui-même n'entrât en campagne. « C'est pour moi une maxime favorite que le génie d'un poète doit être consacré à la gloire de son pays. Comment cette règle pourrait-elle être mise en pratique par un écrivain américain? Jusqu'à quel degré serait-il prudent pour lui de l'observer et quel succès a couronné les efforts de ceux qui, dans leurs écrits, ont prouvé leur désir de s'y conformer? — C'est là peut-être une question digne d'être étudiée.

« Ne vous semble-t-il pas que, pour donner à la poésie une vaste circulation et un renom universel, il faut dans les mœurs et l'état de notre civilisation un caractère distinct? Je l'ai souvent pensé, mais c'est peut-être une erreur; le manque de poésies populaires prouve simplement le manque d'écrivains dans le passé ou des défauts dans leurs livres qui les empêchent d'être goûtés et compris. »

Le succès des ouvrages de notre auteur, qui tous avaient pour objet des sujets américains, démontra complétement la sagesse de sa manière de voir; elle a été ensuite largement confirmée par les plumes fertiles d'Irving, de Cooper, de Sedgwick et d'autres écrivains accomplis qui, dans leurs descriptions variées des mœurs et des sites de notre pays, ont démontré combien il se prête aux fantaisies de la fiction. Brown ne s'applique pas, comme eux, à la peinture de la vie et des habitudes sociales; il prend peu d'intérêt aux formes extérieures; c'est le fond du cœur qu'il étudie, recherchant moins les actions de l'homme que leurs mobiles. On dit qu'il s'est formé d'après Godwin; il a réellement avoué son admiration pour ce grand écrivain et, sous quelques rapports, il a certainement adopté sa manière de procé-

der, étudiant l'être humain avec l'œil du philosophe, plutôt qu'avec celui du poète; mais ceci ne constitue nullement l'imitation servile. Il a emprunté le même flambeau pour lire les pages de la nature, mais ce qu'il en a recueilli diffère complétement. Son grand objet est de présenter l'âme dans des scènes d'un talent transcendant; dès lors, il invente des situations frappantes et périlleuses, animées par une violente excitation morale, une conscience troublée, par les lueurs de la monomanie ou le fantôme de quelque démon imaginaire qui hante l'âme et la jette dans les tourments de la terreur. Au milieu de l'horrible lutte, nous sommes froidement invités à étudier les causes et les phénomènes de ce que nous voyons: conjectures, probabilités, et même possibilités, quelque éloignées qu'elles paraissent, tout est discuté et longuement comparé. L'enthousiasme du lecteur disparaît pendant cette dissection faite de sang-froid et dans laquelle l'auteur semble être le rival du héros de Blutter, qui :

« Était si adroit dans l'analyse,
Qu'il pouvait distinguer et diviser
Un cheveu entre le côté sud et le côté sud-ouest. »

Nous sommes continuellement frappés par l'étrange contraste des passions exagérées et des raisonnements à perte de vue. Peut-être que ces défauts ne pourraient être enlevés des ouvrages de Brown sans endommager leur supériorité particulière : *si non errâsset, fecerat ille minùs.* » S'il en est ainsi, on excusera les uns en faveur de l'autre.

Nous ne pouvons terminer sans parler du style de l'auteur; il consacra de longues études à sa formation; mais, dans notre opinion, ce fut sans grand succès, tout au moins quant à ses romans; il y revêt un air compassé et factice,

contrastant singulièrement avec la simplicité générale de son goût et la rapidité peu soignée de sa composition. Nous savons, à la vérité, que les ouvrages d'imagination peuvent supporter un éclatant coloris, — un vernis poétique en un mot, — inadmissible dans un genre plus grave et plus étudié. Aucun écrivain n'a été aussi habile à saisir le point exact du bon goût sous ce rapport que Walter Scott; sur le terrain de la prose, on peut le dire, il sut faire respirer à ses lecteurs les parfums de la poésie. Plus d'un auteur, comme Florian en France, et lady Morgan en Angleterre, dans leur tentative pour se tenir dans un moyen terme, voltigent éternellement sur l'aile du sentiment, également éloignés de la bonne prose et de la bonne poésie.

Brown, en voulant éviter cet extrême, est tombé dans l'opposé, dounant à son style une vigueur et un laconisme forcés; des épithètes inusitées et pédantesques, des tournures de phrases elliptiques, une violation continuelle de la langue sont produites aux dépens de la simplicité et du naturel. Il semble complétement opposé aux choses simples dites simplement. On ne peut cependant nier que bien que ces taches soient assez communes pour jeter leur ombre sur l'œuvre entière, ses ouvrages présentent néanmoins des passages d'éloquence réelle et d'une beauté correcte. Il faut se rappeler, en outre, que ses romans furent ses premières productions, lancées avec profusion et sans soin, contenant un grand nombre des défauts d'un esprit trop peu mûri, qu'une expérience plus longue et la pratique devaient corriger; à la vérité ses derniers écrits se recommandent par un style plus correct et plus naturel; mais on conçoit que les grandes questions qu'ils traitaient, si elles n'autorisaient pas, tout au moins rendaient moins apparentes les phrases étudiées et les recherches du langage.

Ces fautes de style, jointes aux fautes déjà signalées dans le développement de ses intrigues, — toutes plutôt relatives à la forme qu'au fond, — ont enlevé à notre auteur une partie de la popularité à laquelle lui donnait droit son grand mérite, plus frappant pour une classe élevée de juges que pour les lecteurs ordinaires. Comme les livres de Coleridge ou de Wordsworth, les siens ont pour objet des sentiments plus profonds que n'en possèdent la plupart des hommes et demandent au raisonnement des efforts peu agréables à ceux qui recherchent une simple récréation dans la lecture des romans. Le nombre de ses admirateurs est donc nécessairement plus restreint que celui d'écrivains d'un talent inférieur qui ont montré plus d'habileté, en se pliant aux sentiments et aux sujets populaires.

Mais nous ne voulons jeter aucune dépréciation sur l'aimable auteur auquel notre littérature naissante est redevable de si grands et si nombreux services; qui le premier jeta les yeux sur les champs sans limites de la fiction parcourus ensuite avec succès par d'autres voyageurs; qui a tout fait pour notre instruction, à plusieurs points de vue, historiques et critiques, et rendu ses services plus efficaces encore en allumant dans le cœur de la jeunesse le même ardent amour des lettres qui brûlait dans le sien; qui dans ses écrits, enfin, prêche constamment la morale pure et élevée dont sa vie fut un exemple. La seule chose regrettable, c'est qu'une existence si utile ait été si courte, si l'on peut considérer comme courte une carrière noblement employée à atteindre les grandes destinées de l'homme.

LES CHANTS DE L'ÉCOSSE

LES CHANTS DE L'ÉCOSSE [1]

Juillet 1826

Il est remarquable que la forme poétique, considérée comme beaucoup plus difficile que la prose par les peuples civilisés, ait été universellement adopté eau début des sociétés comme une manifestation plus aisée de la pensée. Peut-être l'enfance des nations comme celle des individus est-elle plus occupée par l'imagination ou le sentiment que par le raisonnement et est-elle ainsi conduite à rechercher dans la versification une forme qui s'adapte mieux par sa douceur et son harmonie à l'expression d'une pensée passionnée. Peut-être aussi le perfectionnement de l'esthétique moderne a plutôt multiplié qu'amoindri les difficultés de l'art. Les anciens poètes jetaient leurs *carmina incondita* sans autre ambition que de moduler la musique intérieure de leur âme, sans soins des règles pointilleuses que le goût scrupuleux d'un âge policé demande si impérieusement.

[1] « The Songs of Scotland, Ancient and Modern, with an Introduction and Notes Historical and Critical, and the Characters of the Lyric Poets. By Allan Cunningham. » In four volumes. London. 1825. 12mo.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, d'après l'histoire de chaque nation, la poésie est plus ancienne que la prose et qu'on la trouve dans les premiers temps presque toujours alliée à la musique. Ainsi les rapsodies d'Homère furent chantées au son de la lyre par les bardes errants de l'Ionie, ainsi les joueurs de cithare de l'ancienne langue romane, les harpistes du pays de Galles, les gleeman saxons, les scaldes scandinaves et les ménestrels normands réjouissaient l'appétit sensuel d'un âge illettré, par les charmes les plus élevés de la poésie et de la musique. Cette précocité de l'esprit poétique semble avoir été plus largement répandu chez les nations modernes de l'Europe que dans les anciennes. La perfection étonnante de l'épopée d'Homère rend probable, il est vrai, une culture antérieure de cet art divin chez ses compatriotes [1].

L'introduction des bardes Phémius et Demodocus dans l'Odyssée montre aussi que leur profession était depuis longtemps exercée chez les compatriotes d'Homère. Ceci pourtant n'est qu'une conjecture, car aucun document authentique de ces temps primitifs n'est arrivé jusqu'à nous. Les Romains, on le sait, ne furent pas, jusqu'à une époque avancée, animés de *l'impetus sacer;* un ou deux chants religieux et quelques satires éhontées sont tout ce qui constitue les vieux monuments de leur prosaïque littérature.

Il en fut tout autrement des nations de l'Europe moderne; les institutions romantiques de cet âge où l'influence sensible encore de la littérature classique, éveillèrent-elles cet enthousiasme général? — Nous l'ignorons. Mais à peine

[1] « Nec dubitari debet quin fuerint ante Homerum poetæ. » *Cic., Brut.*, 18.

les épaisses ténèbres qui pendant des siècles avaient pesé sur les nations commencèrent à se dissiper, que l'on entendit les chansons dans toutes les parties de l'Europe où la civilisation païenne ne s'était jamais aventurée, — des îles glacées de la Bretagne et de la Scandinavie jusqu'aux côtes fertiles de l'Italie et de la Provence. Nous n'entendons pas dire que le goût du chant se fût tout à fait perdu pendant la période d'obscurité. On peut clairement le retrouver aux fêtes barbares d'Attila, qui fut le sujet de plus d'un vénérable roman allemand et, dans une époque postérieure, à la cour comparativement raffinée d'Alfred et de Charlemagne.

Ce ne fut qu'au onzième et douzième siècles que la perfection du goût se développa grandement parmi les nations de l'Europe; malgré les obstacles d'un dialecte dur et mal défini, les bases et les formes de la littérature poétique furent établies telles que nous les retrouvons aujourd'hui, sauf de légères modifications; les ballades peuvent être considérées comme procédant plus directement des masses populaires; elles n'entrèrent nulle part aussi avant dans les mœurs qu'en Espagne et en Écosse; cultivées plus ou moins par les nations septentrionales de l'Europe, elles ne réussirent jamais, par leurs beautés intrinsèques et leur influence sur le caractère du peuple, à constituer une partie aussi importante de la littérature nationale. Les causes de ce phénomène se trouvent dans la situation politique des deux pays. L'Espagne, partagée en un grand nombre de petites principautés, luttant entre elles pour la domination, avait à soutenir une lutte désespérée pour son existence et sa religion contre les Sarrasins, ses envahisseurs. Ceux-ci, après avoir poussé leur marche triomphante depuis les déserts de l'Arabie jusqu'au pied des Pyrénées, avaient fondé un puis-

sant empire dans les plus belles parties de la Péninsule. Pendant sept siècles, les anciens Espagnols regagnèrent pied à pied leur territoire conquis; ce fut une croisade perpétuelle; les champs fertiles de l'Andalousie et du royaume de Grenade devinrent le théâtre d'exploits semblables à ceux exécutés par l'enthousiasme militaire de l'Europe, sur une plus grande échelle à la vérité, dans les plaines de la Palestine. L'effet de ces combats fut d'inspirer à la nation une sorte d'héroïsme religieux que l'on chercherait en vain ailleurs. L'existence du Cid, au onzième siècle, fut un événement heureux pour la poésie espagnole; les actions authentiques de ce chef sont si intimement liées au merveilleux, que, comme Charlemagne, il est devenu le *nœud* des nombreuses *fictions* dans lesquelles les poètes l'ont successivement fait intervenir. Les ballades sur ce vaillant héros ont été recueillies dans une espèce d'épopée morcelée, assez semblable à ces anciens poèmes considérés par plusieurs critiques modernes comme un ensemble de rapsodies écrites par différents auteurs.

Les ballades espagnoles les plus intéressantes sont celles qui se rapportent aux Maures. Ce peuple, aujourd'hui si dégénéré sous le rapport intellectuel et moral, fut au neuvième siècle, on le sait, le dépositaire principal des sciences utiles et des arts élégants; ceci est particulièrement vrai du califat espagnol, et l'on cite plus d'un prélat chrétien qui dans les âges de superstitions accomplit un pèlerinage littéraire aux écoles de Cordoue, allant puiser la sagesse à ces sources profanes. L'originalité de leur costume oriental, leurs solennels exercices militaires, leurs dangereuses fêtes des taureaux et des combats au bâton, leurs défis chevaleresques et les rencontres avec les chevaliers chrétiens dans

la plaine, en présence des villes assemblées, leurs pompes bruyantes, leurs amours romanesques, leurs sérénades de minuit, étaient autant de belles inspirations pour la muse; et par dessus tout cela, la prise et la désolation de Grenade, « cette cité sans égale, » la proie du paganisme où le bon goût et les trésors des califes de l'Occident ont été prodigués pendant sept cents ans, sont rapportées avec les accents d'une grandeur mélancolique qui semblent la voix d'une nation expirante [1] arrivant jusqu'à nous.

Ces poèmes sont remarquables par une qualité fort honorable pour le caractère espagnol et dont il a tristement manqué dans les derniers temps — la tolérance religieuse. On n'y trouve pas cette bigoterie amère qui arma le bras de fer de l'inquisition, condamna froidement à l'exil ou au bûcher une grande quantité de citoyens pour une consciencieuse divergence d'opinions religieuses et désola par le feu et l'épée les plus florissantes provinces de la chrétienté.

Les anciens espagnols, au contraire, sous l'influence d'une politique plus éclairée et par une humanité plus grande, se lièrent intimement et contractèrent des alliances de famille avec leurs rivaux mahométans; les nobles les plus altiers ne dédaignèrent pas de combattre sous la bannière des infi-

[1] Un ancien écrivain arabe termine un éloge fleuri de l'architecture et des beautés de Grenade au quatorzième siècle en la comparant, d'après l'habitude orientale à « un vase d'argent richement travaillé, rempli de jacinthes et d'émeraudes. » — *Historia de los Arabes de Espana*, t. III, p. 147. Parmi les ballades qui ont trait à la guerre contre les Maures, deux des plus belles sont « *Les lamentations sur Alhama*, » passablement bien traduite par Byron et celle commençant par « *En la ciudad de Grenada*, » rendue par Lockart avec sa verve et sa vivacité ordinaire. — *Hita*, I. 464, and *Depping*, 240.



dèles. Ce serait un curieux sujet d'étude que les causes et le développement du pitoyable revirement qui suivit.

Les Espagnols ont grandement raison d'aimer leurs anciennes ballades, car jamais la grandeur du caractère castillan ne fut déployé avec autant d'éclat; à la vérité il est hautain, très sensible à l'insulte et ignorant des belles lettres qui jetèrent leur lustre sur la cour policée de Charles et de Philippe. Mais aussi il ne connaissait ni l'avarice ni l'insatiable cruauté, ni la superstition lugubre qui plus tard terminèrent les pages brillantes de sa renommée militaire [1]. Le Cid lui-même dont l'histoire authentique dépasse l'hyperbole du roman, fut *le beau idéal* de la chevalerie [2].

Le caractère particulier de la poésie ancienne de l'Écosse peut être aussi attribué, en grande partie, à la situation politique de la nation qui, pendant plusieurs siècles, fut troublée par toutes les dissensions haineuses communes aux

[1] Une preuve suffisante s'en trouve dans les ouvrages d'imagination aussi bien que dans les histoires du temps. Les drames de Lope de Vega, par exemple, sont remplis d'actes de perfidie et d'assassinats qui sont présentés comme des choses ordinaires et n'entraînant aucun remord. Ercilla, dans son épopée historique « *La Araucana* » a reproduit de la même manière les excès barbares commis par ses compatriotes dans l'Amérique du Sud. Le triste prétexte de la religion, au nom de laquelle ces atrocités sont commises, ne peuvent jeter un voile sur leur énormité, sauf peut-être aux yeux du coupable.

[2] La véracité de l'histoire traditionnelle du Cid dont l'existence a été discutée et niée par Masdeu dans son *Historia Critica de Espana*, fut démontrée par le savant Müller; les conclusions de ce dernier écrivain ont été récemment confirmées par la publication posthume de la traduction faite par Condé, de manuscrits Arabes, d'une grande antiquité; le Cid y est mentionné à diverses reprises comme un chef connu sous le nom du « guerrier » (*el Campeador*); on le nomme encore « Le Cid maudit par Allah » « Cid le tyran » « Le Cid coupable » etc. Voir *Historia de los Arabes de Espana*, II, 92.

gouvernements sans pondération du système féodal. Les régences longues et nombreuses multiplièrent les motifs de jalousie et donnèrent une nouvelle puissance aux factions aristocratiques. En l'absence d'une autorité légitime, chaque baron cherchait à se fortifier par le nombre croissant de ses vassaux qui, de leur côté, s'attachaient volontiers à la fortune d'un chef pour obtenir sa protection contre le pillage; de là l'organisation d'un régime d'association plus parfait et plus durable qu'en d'autres pays et qui n'a pas entièrement disparu aujourd'hui. Des priviléges militaires plus grands étaient nécessairement accordés aux nobles qui habitaient les frontières pour la défense de l'État; les noms de Home, de Douglas et de Buccleuch font dans l'histoire une plus grande figure que ceux des souverains régnants. Les querelles privées s'enflammèrent et furent soutenues par les antipathies nationales; jamais le prétexte du patriotisme ne fit défaut à la justification d'hostilités perpétuelles. De là les sujets des vieilles ballades furent surtout empruntées aux scènes des frontières; de là aussi la supériorité des ménestrels des « comtés du nord » sur leurs confrères.

L'odieuse passion de la vengeance qui semble avoir été donnée par la nature aux tempéraments du Midi, mais qui même dans cet endroit fut adoucie par l'esprit du christianisme, brûlait avec une chaleur ardente dans le cœur de ces sauvages du Nord; l'offense commise envers le plus pauvre était relevée par le clan entier; elle était lavée non seulement dans le sang du coupable, mais dans celui de toute sa tribu. Le sac d'un château paisible, le massacre de ses habitants endormis, étaient des exploits aussi familiers aux héros des frontières que l'enlèvement d'un troupeau de bestiaux, et ils commettaient ces crimes avec aussi peu de remords.

L'invocation pieuse qui suit, récitée à la veille des pillages, peut montrer quelle était l'étendue de leur sensibilité morale :

« Que celui qui nous ordonne de naître
Nous envoie plus de viande pour demain !
Quelle vienne de bonne où de mauvaise façon,
Christ ! ne nous laisse pas jeûner trop longtemps
Mais gaiement dépenser ce qui nous vient gaiement.
Marche, Rowland, le pot ventru est là »

Quand la superstition usurpe la place de la religion, il y a peu de moralité parmi le peuple ; la seule loi que connaissaient ces barbares était le commandement de leurs chefs, ils ne respectaient que le sabre. — « Par quel droit, dit un prince écossais à Douglas qui pillait ses terres, tenez-vous ce pays ? » — « Par celui de mon épée, » répondit-il.

Comme conséquence de cette situation, les premières poésies de l'Écosse furent profondément empreintes d'une froide cruauté ; il est vrai qu'elles sont souvent embellies, comme dans les vieilles ballades de *Chevy Chase* et de *Auld Mailland*, par des actes de galanterie grossière et héroïque, qui, d'après le mot de Sydney, « agitent l'âme comme le son de la trompette. Mais en somme, bien que les scènes des plus vieilles ballades soient empruntées au quatorzième siècle, les mœurs qu'elles accusent ne sont pas supérieures à celles de nos sauvages de l'Amérique du Nord [1].

Un esprit cultivé recule avec horreur et dégoût devant ces caprices ou cette cruauté vindicative, surtout quand ils s'at-

[1] Comme preuve de cette assertion, voir « *Minstrelsy of the Scottish Border* » et en particulier la ballade de « *Jellon Grame, Young Benjie, Lord William, Durl of Wharton and Stuart, Death of Featherstonehaugh, Douglas Tragedy,* » etc.

taquent au faible et à l'innocent, mais il fut longtemps avant que l'âme sombre de nos aïeux cédât aux douces impulsions de la piété et de la bienfaisance. Les règnes de la dynastie normande sont écrits en caractères de sang et de feu; même à la fin du quatorzième siècle, nous voyons le Prince Noir, « la fleur de la chevalerie, » comme l'appelle Froissard, présidant au massacre de trois mille prisonniers sans défense, — hommes, femmes et enfants qui implorent en vain sa pitié. L'usage général de livrer comme otages les femmes ou les enfants dont on mutilait les membres, ou dont on sacrifiait la vie à la moindre infraction aux engagements convenus, est une preuve plus solide encore de la barbarie universelle de cet âge tant loué de la chevalerie.

Un autre caractère de la vieille poésie écossaise, d'une nature tout opposée à celle que nous avons indiquée, est la sensibilité dont elle fait preuve parfois; les traits d'un enthousiasme vrai sont semés sur les passions froides et effrayantes du temps, comme on dit que les fleurs en Suisse éclosent à côté des avalanches; aucun État social, quelque barbare qu'il soit, ne peut éteindre la flamme des affections naturelles; la tendresse, pour ceux de notre sang, n'est qu'un égoïsme plus étendu, parfaitement compatible avec la dernière férocité envers les étrangers; on trouve dans ces poèmes des scènes d'attachement paternel et filial qu'on ne peut lire sans émotion. L'amour semble avoir été l'objet de l'étude favorite des anciens écrivains anglais, et aucun, dans les langues que nous connaissons, ne l'a traité avec autant d'art et de sentiments que les dramaturges du temps d'Élisabeth. Les ménestrels écossais, avec moins d'art, ont possédé une part égale de tendresse. Dans la ballade espagnole, l'amour brille de tout l'ardent éclat d'un soleil tropi-

cal. L'amoureux, dans ses sérénades, célèbre les beautés de sa Zayda (ce nom, par sa généralité, semble avoir été celui de toutes les maîtresses des Espagnols), avec les hyperboles fleuries de la galanterie orientale; amant désespéré, il erre sur les bords de la Guadalète, appelant la malédiction sur la tête de son infidèle et la vengeance sur celle de son rival préféré; l'abattement calme et la mélancolie tendre des chants d'amour de l'Écosse sont beaucoup plus touchants que cette passion turbulente; la sensibilité qui, dès les temps les plus reculés, a distingué les jeunes filles de cette contrée était sans doute produite par l'aspect des sites qui les entouraient et par les sympathies continnellement éveillées pour un amant lancé dans une carrière de périls et d'aventures, par le loisir qu'elles ont de méditer sur ses infortunes dans le silence et la solitude des campagnes.

C'est également à ces causes physiques que peuvent être attribuées les superstitions si abondamment répandues dans la poésie de l'Écosse jusqu'à nos jours. La tendance des provinces sauvages et désertes, parsemées de montagnes et de forêts sombres, à soulever dans l'esprit des idées de terreur solennelle et surnaturelle, a été remarquée depuis les temps les plus anciens. « Quand il y a un bois élevé et très ombreux, dit Sénèque dans une de ses épitres, rempli d'arbres vénérables, dont les rameaux entrelacés cachent la voûte des cieux, la grandeur de la forêt, le silence du lieu, l'ombre épaisse et uniforme font pénétrer dans l'âme l'idée de la divinité. C'est ainsi que l'imagination active des anciens, toujours disposée à combler les vides apparents de la nature, peuplait chaque bocage, chaque fontaine, chaque grotte de quelque génie local et tutélaire. Ces divinités champêtres, revêtues de formes corporelles, douées de pas-

sions humaines, furent mises, pour ainsi dire, au niveau de l'humanité. Mais la révélation chrétienne qui nous annonce un monde supérieur, est « l'évidence des choses invisibles, » et quand elle dissipa les créations grossières et matérialistes de la mythologie, elle éleva nos conceptions au spirituel et à l'infini. Dans notre soif ardente de communications avec le monde des esprits, nous nous imaginons naturellement qu'elles s'opèrent par l'intermédiaire d'êtres pareils à nous, et, d'après les croyances du vulgaire, les apparitions ne viennent jamais du monde des bienheureux, mais de la tombe où nous supposons qu'ils attendent le jour d'une résurrection finale et universelle, et d'où il leur est permis « de revenir aux rayons de la lune, » par pénitence de quelque faute mystérieuse. De là le caractère triste, indéfini des apparitions modernes et plus effrayant que les personnifications sensuelles et sociales de l'antiquité.

Le spectacle d'une contrée sauvage et non cultivée contribue grandement à exciter les rêves de l'imagination. La puissance qu'ont les nuages de refléter, d'enlaidir ou d'embellir les objets est bien connue et elle explique ingénieusement et philosophiquement les apparitions des montagnes de la Germanie et des Highlands d'Écosse, dont les sommets élevés et les vallées profondes sont ensevelies dans les nuages et les brouillards. Le paysan attardé, quand les ombres du soir s'étendent autour de lui, voit avec horreur des fantômes assemblés, et regagnant précipitamment sa demeure, il raconte son aventure ornée de nombreuses amplifications. Ce que l'on croit volontiers se voit aisément et l'événement merveilleux est bientôt mis hors de doute par une multitude de témoignages. L'imagination une fois excitée, s'anime à la recherche d'autres visions et d'autres pronostics qui cir-

culent promptement par la voie des traditions champêtres jusqu'au jour où chaque vallée, chaque bruyère a ses visiteurs naturels, chaque famille son augure ou son spectre et que la superstition, érigée en système, est expliquée par les sorciers savants et les devins privilégiés.

Outre ces fantaisies communes, mais à un moindre degré, aux autres nations, les habitants du Nord ont hérité d'une mythologie plus naturelle qui a survécu aux élégantes fictions de la Grèce et de Rome, soit qu'elle ne parût pas à l'Église assez importante pour mériter ses anathèmes ou qu'elle fût trop inhérente aux croyances morales du peuple pour en être facilement extirpée. Le caractère d'une mythologie est toujours en rapport intime avec l'aspect physique et le climat du pays dans lequel elle est inventée : ainsi les nymphes et les naïades gracieuses de la Grèce, les Péri de la Perse qui vivent dans les couleurs de l'arc-en-ciel et l'odeur de la fleur; les *fairies* de l'Angleterre qui, dans leurs rondes aériennes, dansent, « les cheveux jetés aux vents qui sifflent, ont les formes frêles et fragiles, une douce mission en rapport avec les contrées qu'elles habitent, tandis que les lutins, les gnômes, les farfadets, les *kelpies* qui, d'après les anciens vers des Highlands, semblent descendre en ligne droite des *Dvergar* et des *Nisser* scandinaves, sont d'un aspect disgracieux et malicieux et n'ont acquis leur triste célébrité qu'en estropiant le bétail, tracassant le voyageur attardé et jetant des sorts sur l'âme des enfants nouveau-nés. La génération actuelle a entendu des anecdotes très authentiques de fantômes voleurs d'enfants et elles ont été admises avec avidité dans les Highlands de l'Écosse. Mais le soleil de la civilisation dissipe rapidement les brouillards épais de la superstition. L'esprit des ténèbres n'aime pas les réunions

d'hommes occupés et l'activité empressée d'une population qui progresse et travaille, laisse peu de temps aux terreurs et aux inventions de l'imagination.

Le caractère sauvage de la ballade écossaise fut adouci par la tranquillité générale qui suivit l'avénement de Jacques aux couronnes réunies de l'Angleterre et de l'Écosse, et la muse du Nord aurait pu saisir quelque chose de l'inspiration qui animait sa sœur du Midi, si les fatales partialités de son souverain pour un dialecte anglais et même pour le latin, n'avait détourné ses sujets de la culture de la langue maternelle. Quoi qu'il en soit, Drummond de Hawthornden, dont les strophes mélodieuses et mélancoliques appartiennent de droit à la poésie anglaise, est le nom le plus éminent qui orne les maigres annales de ce règne. Les troubles civils et religieux, par la violente portée qu'ils eurent sur l'intelligence des Anglais pendant tout le reste de ce siècle malheureux, semblaient avoir chassé toute étincelle de génie et ne servirent qu'à décourager la muse moins policée du Nord. L'austérité des réformateurs glaça le doux essor du chant national, et les seuls vers en vogue furent une espèce de satire barbare, souvent dirigée contre la licence du clergé romain et parfois contre l'affectation formaliste des puritains, mais qui, par la grossièreté de l'exécution et leur manque d'actualité, sont tombées, en général, dans un oubli légitime.

La révolution de 1688, et l'union postérieure des deux royaumes, créant une garantie permanente pour les libertés civiles et religieuses, en dernier lieu l'établissement des écoles paroissiales vers le même temps, répandant largement l'instruction dans les classes inférieures et les élevant au dessus de tous les campagnards de l'Europe, eurent une

influence très grande sur les progrès intellectuels et moraux de la nation. Les arts et l'agriculture reçurent une amélioration; le cercle des idées s'élargit; la pensée devint libérale, grâce aux relations libres avec les voisins du Sud, et la religion, abandonnant une partie de son austérité, donna sa sanction aux jouissances du commerce social. Les poésies populaires reflétèrent nécessairement les mœurs et les sentiments; les airs antiques de la trompette des frontières furent abandonnés pour les accords joyeux de la rêverie champêtre; le talent, jadis consacré à des sujets d'un intérêt palpitant mais pénible, vanta les plaisirs plus doux de la vie domestique; la poésie rationelle décrivit les caractères de l'amour romantique.

Le bonheur des champs, tant célébré par les compositions de Jacques I[er] et de Jacques V, « ces deux poëtes royaux de leur pays, » comme on les a très bien appelés, fut chanté à nouveau. Les anciennes chansons, débarrassées des pensées et des expressions vicieuses du début, furent ravivées, et une révolution s'accomplit progressivement dans les vers écossais qui ne subirent plus de modifications sérieuses pendant tout le reste du dix-huitième siècle. L'existence d'une musique nationale est essentielle au succès complet de la poésie lyrique; on peut dire qu'elle donne des ailes à la chanson, qui malgré ses imperfections se répand ainsi d'une extrémité de la nation à l'autre avec une rapidité refusée à un genre plus élevé.

Dans cette alliance, les vers représentent non seulement le présent, mais le passé, et quand ils invitent au repos ou à une activité honorable, ils parlent des joies envolées ou éveillent les souvenirs de la gloire ancienne.

Il est impossible de citer les auteurs d'une grande partie

des œuvres lyriques de l'Écosse; comme les fleurs sauvages de leurs pays ils semblent être nés spontanément dans les solitudes les plus isolées. Beaucoup d'entre eux, dont les œuvres sont les plus chantées par leurs concitoyens, sont mieux connus sous leur nom au Midi de la Tweed que par leurs compositions fredonnées sous le titre de *Mélodies écossaises* par toute jeune fille dont le cœur saigne; plusieurs autres comme Ramsay, Ferguson, etc. dont les écrits, formant des volumes séparés, ont perpétué le souvenir d'une grande renommée, sont plus connus par leurs noms que par leurs œuvres; très applaudies à la vérité, elles sont, nous le craignons, fort peu lues.

L'union de l'Écosse et de l'Angleterre fut déplorable pour la langue du premier pays; elle l'empêcha du moins d'atteindre à une perfection classique que beaucoup peuvent ne pas regretter. Aujourd'hui elle est, dans sa forme actuelle, plus propice à la poésie populaire qui plaît tant au génie de la nation. Sous Édouard Ier, les deux peuples parlaient la même langue, et les épopées formidables de Barbour et de Blind Karry, deux contemporains, sont citées par Warton comme des modèles supérieurs de versification anglaise. Après cinq siècles, la langue écossaise avait conservé plus d'analogie que l'anglais avec la forme primitive. Mais l'habitude universelle des Écossais, d'employer le dernier idiome dans les ouvrages de goût ou de science et d'abandonner le leur aux classes les plus humbles du peuple, l'a ravalé à la condition imméritée de dialecte provincial. Peu de personnes se soucient de dépenser beaucoup de temps à déchiffrer des livres qui ne contiennent pas d'autres trésors que ceux de l'imagination et des traditions du vulgaire.

Un génie comme Burns peut faire et sans doute a fait

beaucoup pour répandre la connaissance et le respect pour sa langue maternelle. Son talent comme poète a été trop souvent apprécié par les écrivains et les biographes pour demander nos éloges. Nous le définirons peut-être d'une façon aussi concise que possible, en disant qu'il brillait surtout par une sensibilité développée, réglée par une énergie intellectuelle peu commune; ses nombreuses peintures d'amour et de courtoisie pastorale ne tombent jamais dans un sentimentalisme fade; ses tableaux calmes de la vie domestique ne sont jamais insipides, et sa gaieté n'est pas le bouillonnement impuissant des appétits sensuels; elle est, au contraire, guidée par la philosophie d'un observateur pénétrant de la nature humaine. Ce dernier talent, moins applaudi chez lui que chez beaucoup d'autres, est, d'après nous, son plus éminent. Sans avoir la grâce de La Fontaine, ni la haute bouffonnerie de Berni, il possède la même facilité de relever les sujets les plus insignifiants, il assaisonne sa morale de traits spirituels et ironiques et surpasse ses deux rivaux par sa généreuse sensibilité, qui donne un air de vérité et de cordialité à tous ses écrits. La poésie lyrique admet moins de variétés que les autres genres, et Burns, par cette circonstance aussi bien que par la flexibilité de son talent, peut être considéré comme représentant toute la nation; à la vérité, son génie universel semble avoir concentré en lui tous les rayons épars parmi ses prédécesseurs, la tendresse simple de Crawford, la fidélité de Ramsay et l'esprit négligé de Ferguson. Le dialecte dorique de son pays était un instrument particulièrement propre à l'expression de ses sentiments courageux et purs; mais aucun auteur ne doit plus à la musique nationale que Burns; embellis par la mélodie sacrée, ses chants nous sont connus depuis notre enfance, et quand

nous les avons lus, les sons argentins auxquels ils ont été accouplés semblent se reproduire à notre oreille, grandissant et prolongeant les émotions qu'ils ont d'abord excitées.

M. Cunningham, auquel il est grand temps que nous arrivions, déplore grandement, en parlant dans sa préface de la situation de la poésie écossaise, les améliorations apportées à l'agriculture et aux arts mécaniques, la multiplication des recherches scientifiques, l'expansion plus grande des connaissances qui se sont produites dans les campagnes de l'Écosse pendant ce siècle.

« Le changement de la situation sociale, dit-il, l'appel de la machine à l'aide du travail humain, les navires qui couvrent l'Océan sous leurs voiles, vont et viennent fournissant le luxe de notre toilette et de notre table, sont des sujets de joie pour l'historien et l'homme politique, mais de regret pour le poète, que réjonit la gloire primitive d'un peuple et qui assiste avec peine aux changements de la nature qui tend à diminuer la vigueur originale des mœurs et a jeté le monde dans un raffinement tel qu'il devient insensible à la jouissance. L'homme aujourd'hui doit travailler plus durement et plus longtemps pour s'ouvrir de nouvelles routes vers la richesse et même la subsistance; il éprouve plus de chagrins au début de sa carrière, son front brûlant se couvre de sueurs plus fréquemment et plus tristement qu'aux jours de ses aïeux. Tout cela est nuisible à la création de la chanson, dans les lieux mêmes où beaucoup de nos meilleures ont été composées, et à sa popularité dans les contrées où l'on s'en est longtemps et grandement amusé, — au milieu des campagnes de l'Écosse. » (*Préface*).

Ces améliorations certes sont un sujet d'allégresse pour

l'historien et l'homme politique et nous doutons qu'elles puissent raisonnablement attrister le poète. Un âge de barbarie et d'ignorance n'est pas le plus propice au développement florissant de l'art qui se plaît tout autant dans les événements du passé que du présent, dans les souvenirs comme dans les temps actuels; ceci n'est pas seulement vrai des âges civilisés, mais des temps les plus barbares. Les bardes oubliés des *Niebelungen* et des *Heldenbuch*, des romans d'Arthur et de Charlemagne ont cherché leurs sujets à sept cents ans derrière eux, et les premiers menestrels des frontières célébraient les vieux combats du siècle précédent. D'une autre part, des études plus étendues de questions spéculatives et pratiques peuvent être considérées comme ouvrant un ordre plus grand d'idées et d'observations; on peut trouver des exemples de ce fait dans les poètes écossais de cette époque, et si les plus éminents, comme Scott, Campbell, Joanna, Baillie, ont abandonné leurs dialectes maternels et l'humble thème des intérêts populaires pour d'autres mieux appropriés aux aspirations de leur génie et pour une langue qui pût mieux répandre et perpétuer leurs ouvrages, leurs compatriotes eux-mêmes ne peuvent guère leur en faire un reproche. Mais cette observation ne s'applique pas à Scott, qui toujours s'est empressé de jeter un lumineux intérêt sur les questions les plus âpres et les plus nulles qui intéressaient son pays et qui a fait revivre dans son *Minstrelsy* non seulement les costumes, mais l'esprit de la muse nationale et de l'amour de la chevalerie.

M. Cunningham, toujours sur le même ton mélancolique, proteste contre la décadence prématurée de la superstition dans tout le pays. Mais on n'en arrache pas si facilement les germes; ses plus grossières erreurs, à la vérité, peuvent,

comme nous l'avons dit, être dissipées par les lumières croissantes de la science; mais la différence des âges barbares et civilisés, tout au moins en ce qui concerne les fictions poétiques, est que ces dernières demandent plus d'habileté et de vraisemblance dans l'exposé des faits matériels. Les sorcières de Macbeth sont peintes trop grossièrement pour en imposer au spectateur moderne, comme elles l'ont fait sans doute au temps de la reine Élisabeth; mais l'apparition dans *Job* ou le Bodach Glas dans *Waverley* sont présentés sous des formes voilées et mystérieuses qui inspirent un intérêt solennel suffisant au besoin de la poésie. Un esprit philosophique peut sourire avec dédain des fantaisies populaires, convaincu que l'expérience générale du monde dément l'existence des apparitions; que les récits où l'on en parle sont vagues et mal établis; qu'elles ne s'adressent jamais qu'à un seul sens, le plus sujet à l'erreur; qu'elles ne se présentent que dans des moments de surexcitation et à des heures de solitude et d'obscurité; qu'elles viennent sans but explicable et ne produisent aucun résultat appréciable, et qu'en conséquence elles peuvent être considérées à coup sûr comme des visions d'imaginations malades et égarées; mais si au milieu de ces réflexions solennelles, la lampe de notre philosophe s'éteignait par hasard, il n'est pas bien certain qu'il continuerait à les poursuivre avec la même sérénité stoïque. En somme, il n'y a pas d'homme qui soit aussi complétement un héros dans l'ombre qu'à la belle lumière du jour, dans la solitude comme en compagnie, dans un cimetière triste comme aux lumières d'un salon. Les circonstances et le lieu peuvent aller jusqu'à serrer le cœur le plus ferme par un sentiment mystérieux qui, s'il n'est pas la crainte, est quelque chose de très voisin. Nous lisons que des voyageurs

audacieux, malgré la profondeur de la nuit, ont bravé les périls d'une chambre hantée par des fantômes, et le grand intérêt que nous prenons à leurs exploits prouve que les idées superstitieuses ne sont pas complétement éteintes dans nos esprits; le même effet est produit sur nous par les étranges inventions de M[rs] Radcliffe et de son école fantastique, par les ouvrages spéciaux de Brown, notre auteur national. Scott lui-même, toujours désireux de peindre la partie spéculative du caractère de ses compatriotes autant que son côté pratique, a plus d'une fois fait application de ces principes. Peu de personnes évidemment, dans ce siècle éclairé, sont disposées à admettre de sang-froid l'existence de ces phénomènes, mais il y en a encore moins qui aient assez peu de superstition cachée au fond du cœur pour ne pas être intéressées par les fictions poétiques.

L'ouvrage de M. Cunningham consiste en quatre volumes de poésies lyriques, chronologiquement disposées depuis la reine Marie jusqu'aujourd'hui. Les plus anciennes, écrites d'après la manière de Burns et de Ramsay, sont relevées par un style coloré qui donne un grand lustre à leurs beautés vieillies; parfois l'auteur a complété des expressions mutilées que le temps et l'oubli ont rongées. Sa prose, consistant en une longue préface et en notes critiques, est fleurie et pédantesque. L'auteur aspire continuellement à une vicieuse emphase poétique, expliquant les sentiments les plus communs par une foule de détails et d'images qui, perpétuellement, nous rappellent ce jeu d'enfant « *que désirez-vous?* » Comme poète, sa réputation est depuis longtemps établie, et les quelques morceaux originaux qu'il a publiés dans cette collection présentent l'aisance et la vivacité naturelle remarquées dans ses premières compositons. Nous en citerons

une ou deux qui, pensons-nous, sont moins connues du lecteur :

« Une écoute fraîche et une bonne marée,
Un vent qui nous serre de près
Et remplit la voile blanche et bruyante
Et fait plier le beau mât
— Fait plier le beau mât, mes enfants,
Lorsque, pareil à l'aigle libre,
Au loin s'enfuit le beau navire qui laisse
La vieille Angleterre à l'horizon.

« J'entends pousser un grand cri
Pour un vent doux et propice!
Mais donnez-moi la brise qui enfle
Et les flots blancs qui soulèvent;
— Les flots blancs qui soulèvent, enfants;
Le beau navire solide et libre;
Le monde des eaux est à nous!
Et nous sommes des gens joyeux.

« La tempête est là-bas vers la lune cornue
Et l'éclair dans ce nuage.
Marins, écoutez la musique
Le vent s'éveille et gronde
— Le vent s'éveille et gronde, enfants
Et l'éclair brille avec splendeur
Des planches de chêne seront notre palais
Et notre héritage, la mer. » — Vol. IV. p. 208

Cette belle poésie navale, digne de Campbell, est une preuve parmi d'autres de la tendance qui se manifeste aujourd'hui dans les campagnes plus civilisées de l'Écosse à élargir le champ battu des sujets et des aspects poétiques. Le morceau suivant est une des pièces les plus gracieusement légères qu'on ait produite dans cet âge sceptique.

CHANT DU MEUNIER ELFIN.

« Très galment en tournant la meule résonne
Très galment résonnent les rouages
Très galment coule la mouture —
Viens, *Fairiés*, goûter ma farine odorante.
Comme le ciel jette sa neige à flots,
Ainsi la farine tombe en ondées.
Travaillez, vite le temps passe, —
J'ai loué le moulin, Fairies, pour une heure.

« Le meunier est un brave homme,
Il doit avoir double mouture;
Il lève l'écluse du batardeau du paysan
Et laisse couler l'eau librement.
Criez! mes fées, criez! et voyez jaillissante
La farine couler comme la rivière,
L'épi du blé sur les monts et la plaine
Est tout à nous et le sera toujours!

« Un lutin poursuit la grande aile de la chauve-souris;
Un autre, l'aile blanche du grand duc;
Un chasse le renard pour le blanc de sa queue,
Et nous ne les aurons pas jusqu'au matin.
Une fée oisive, belle des feux du ver luisant
Erre brillante dans la mousse.
Une autre vagabonde avec la lampe d'un feu follet
Pour conduire un garçon aux filles.

« Dépêche, mon lutin noir, porte mon blé
Des belles plaines de Blackwood.
Viens, gentille *Fairies*, apporte-moi du grain
Du vert domaine de Dalgonar.
Mais l'orgueil de tous est à Closeburn,
Le blé est beau et plus gras,
Goutez, Fairies, goutez la meilleure farine
Qu'on ait jamais mêlée à l'eau.

« Hilloah ! mon grenier est rempli jusqu'en haut.
Écoutez mes rouages bien suspendus
Chanter de joie : — le toit poudreux
Et résonne et gémit.
Dépêchez, lutin, tournez là-bas la montagne brûlante ; —
Apportez l'onde qui brille comme de l'argent ;
Le batardeau est enlevé, la lune baisse déjà,
Il me faut moudre tout mon blé.

« Bravement fait ! mes lutins joyeux,
Voilà le torrent écumant !
Voyez comme la poussière sort des meules
Elle obscurcit les rayons de la lune
Dépêchez, Fairies, venez d'un pas rapide
Venez fermer les sacs et balayer ;
Rejoignez-moi bientôt avant que la lune ne se couche
Dans la grande vallée, de Dalveen. » — Vol. IV, p. 327.

La dernière pièce que nous voulons citer est un doux et amoureux épanchement, dans le meilleur style de la muse romantique des *Lowlands*. Elle a déjà paru dans la collection de « *Nithsdale et Galloway*.

« Tu as juré par ta foi, ma Jeanie, par ta petite main blanche et par toutes les étoiles de l'amour au ciel, que tu voulais bien être à moi ; et j'ai juré par ma foi, ma Jeanie, par ton âme aimée, par toutes les étoiles nombreuses semées au ciel, que tu serais à moi.

« Souillées seraient les mains qui briseraient de tels liens, et déchu le cœur qui se séparerait d'un tel amour ; mais il n'y a pas de mains qui puissent briser ces nœuds, sauf le doigt de Celui qui est là-haut. Bien qu'une toute petite cabane soit mon abri et que mes vêtements soient toujours pauvres, je me trouve riche, enveloppé dans les plis de l'amour, de l'embrassement céleste de ma Jeanie.

« Ton bras blanc est mon oreiller plus doux que le duvet ; l'amour agiterait sur nous ses ailes protectrices et nous dormirions profondément. Viens auprès de moi, jeune fille que j'aime, viens ici et agenouille-toi avec moi ; l'aurore est remplie de la présence de Dieu et je ne puis prier qu'avec toi.

« Le vent est doux sur les fleurs fraîchement écloses, les petits oiseaux chantent en sûreté dans les arbres; notre maître est assis sous un magnifique rayon de soleil, et c'est un veillard très gai. Le *Beuk* doit être prêt; quand il viendra à la maison avec les saintes psalmodies, je parlerai de toi dans ma prière et il te faudra parler de moi. » — Vol. IV, p. 308.

Nos lecteurs trouveront peut-être que nous les avons entretenus trop longtemps d'un sujet modeste, comme celui des vieilles chansons et des ballades. Un sage pourtant a dit : « Indiquez-moi qui compose les ballades d'une nation et je ne m'inquiéterai pas de qui fait ses lois. » En vérité, ces chants ne seront pas dédaignés par ceux qui remarquent leur influence sur le caractère d'un peuple simple, sensible, principalement au temps de la barbarie, quand la poésie constituait les annales authentiques de l'histoire nationale. Le ménestrel errant allumait dans son auditoire illettré une émulation généreuse aux récits des exploits des aïeux, et pendant qu'il chantait les querelles sanglantes des Zegris et des Abencerrages, des Percy et des Douglas, il attisait habilement la flamme d'une hostilité expirante. Dans ces circonstances irritantes, les anciens Espagnols et les guerriers des frontières déployèrent le froid enthousiasme militaire qui les distingua parmi tous les paysans de l'Europe. Il ne disparut même pas complétement dans un âge civilisé, quand les liens étroits de la servitude féodale s'élevèrent à un large patriotisme, les principes généreux furent entretenus et développés chez le patriote par les airs simples qui dépeignaient le travail honorable, les joies domestiques, les aventures pastorales, les sites romantiques, qui lui ont rendu chère la terre de leurs aïeux. Aucune jouissance morale ne fait pénétrer plus fortement l'amour du pays dans les masses

que l'union de la musique nationale et des poésies populaires.

Mais ces productions tirent une nouvelle valeur pour les savants qui les parcourent de leur influence morale et politique, aussi bien que de leurs récits des traditions diverses et des superstitions qui ont appartenu, à travers les siècles, aux races différentes du Nord. Les recherches des modernes ont fait découvrir une surprenante affinité entre l'ancienne ballade écossaise et les romans teutoniques, scandinaves et même kalmouks; plusieurs des plus belles légendes des frontières sont presque des traductions littérales de celles qui enflammèrent l'ardeur martiale des Danois nos aïeux [1]; une parenté moins intime avait déjà été découverte entre elles et les fables du Midi et de l'Orient. Ainsi dans un siècle barbare où les provinces de l'Europe n'avaient entre elles que des relations fort rares, l'étincelle électrique de l'imagination semble avoir circulé dans les régions les plus éloignées, les animant des mêmes inspirations sauvages et originales.

Les contes d'enfants eux-mêmes remontent à la plus haute antiquité; la fameuse histoire de *Whittington et de son chat*, descend des Teutons par une filière de plus de huit siècles. *Jack*, communément appelé *le Géant meurtrier* et *Thomas Thumb*, d'après un savant écrivain, « vinrent en Angleterre sur les mêmes carènes et les mêmes navires de guerre qui amenèrent Hengist et Horsa et Ebba le Saxon. » La nourrice qui chante l'avis amical donné à la Dame oiseau ou raconte les puériles aventures du Géant carnivore, se doute

[1] Telles sont « *The Child of Elle, Catharine and Janfarie, Cospatrie, Willie's Lady*, etc. »

peu qu'elle emprunte ses inspirations aux chants teutoniques et à la mythologie scandinave [1]. Le spirituel Blanco White qui, sous le nom de Doblado, a jeté une grande lumière sur le caractère et la situation de l'Espagne moderne, a consacré un chapitre à la généalogie des jeux et des passe-temps populaires de son pays. On pourrait tenter quelque chose d'analogue pour le domaine de la littérature enfantine. L'ignorance et la jeunesse sont satisfaites, sans qu'il en coûte de grands frais d'imagination. La légende d'une génération sert sans grandes variantes à la suivante et obtient au foyer domestique cette immortalité qui a été le vain orgueil de beaucoup de poètes lyriques plus élevés; il est singulier que la mythologie d'un siècle soit léguée au *Juve-tine cabinet* des autres. Les doctrines les plus respectables pour l'homme dans l'enfance des sociétés deviennent l'amusement des enfants d'un âge de civilisation, fournissant ainsi un bel exemple des progrès de l'intelligence humaine et un espoir fondé aux rêves de perfectibilité.

[1] « Dame oiseau, dame oiseau, quittez votre maison; votre maison est en feu; vos enfants vont vagabonder » Ce fragment d'un respectable petit poème a bercé le sommeil des enfants pendant des siècles.

SIR WALTER SCOTT

SIR WALTER SCOTT [1]

Avril 1838

Il n'existe pas d'écrits ayant la vérité et l'instruction pour objet principal, qui soient aussi intéressants et aussi populaires en général que les biographies; l'histoire dans son sens le plus large, s'occupe des masses qui, par la variété éblouissante de leurs aspects, détournent l'attention de leur ensemble et sont peu de nature à toucher le cœur. Les grandes questions qu'elle traite ont peu de rapport avec la vie quotidienne à laquelle le lecteur est plus intimement initié. Une nation comme une corporation semble, manquer d'âme et ses vicissitudes diverses éveillent plutôt la curiosité par leurs leçons qu'une sympathie personnelle. Quelle différence dans les sentiments excités par les fortunes diverses d'une individualité! — un être de cette grande multitude entraîné par le courant de l'histoire sans être remarqué ni

[1] *Mémoire sur la vie de Walter Scott*, Bart., par M. J. G. Lockhart, cinq vol. in-12. Boston : Otis, Broaders et Cie, 1837.
Souvenirs de sir Walter Scott, Bart., in-16. Londres : James Fraser, 1837.

connu. Au lieu d'une pure abstraction, nous voyons alors une créature vivante comme nous, « nourrie des mêmes aliments, blessée par les mêmes souffrances, sujette aux mêmes maladies, guérie par les mêmes moyens, rechauffée ou refroidie par le même soleil et les mêmes hivers. » Nous nous plaçons dans sa situation et nous voyons les événements qui surviennent avec les mêmes yeux. Nous prenons part à tous ses petits projets; — partageons ses triomphes, — ou bien nous nous désolons avec elle de ses désappointements et de ses insuccès. Ses amis deviennent nos amis; nous nous habituons à leur porter intérêt à cause de nos relations avec lui, nous les suivons sur la scène où ils passent l'un après l'autre, et quand les nuages de l'infortune ou de la douleur s'amoncèlent sur la tête vieillie de notre héros, nous éprouvons la tristesse qu'éveille le souvenir d'heures passées et meilleures. Quant à la fin nous l'avons accompagné au tombeau, nous fermons le livre et il nous semble que nous avons feuilleté un chapitre de l'histoire de la vie.

Par les mêmes raisons sans doute nous sommes plus remués par la peinture des hommes dont les jours se sont passés dans la pratique vulgaire des devoirs de l'existence domestique et sociale que par ceux qui ont été plus intimement liés avec les grands événements publics de leur époque. Qu'est-ce à la vérité que l'histoire de ces hommes, sinon celle de leur temps? La vie de Wellington ou de Bonaparte est le récit des guerres et des révolutions de l'Europe. Mais celle de Cowper s'écoulant dans l'isolement d'une retraite champêtre réflète toutes les joies domestiques et, hélas! dans une plus grande proportion, les chagrins qui se pressent au foyer et dans le cœur de tous les hommes, C'est pourquoi la vie du personnage le plus humble, racontée avec bonne

foi, devient une lecture d'un intérêt palpitant; ne s'accroît-il pas quand il s'agit d'un homme comme Walter Scott, faisant vibrer du fond de sa demeure une voix qui égaye et réjouit des millions de ses pareils, dont la vie s'est passée dans l'horizon borné de son village et qui pourtant à évoqué plus de figures et de fantaisies dans ce cercle magique, joué un rôle plus extraordinaire et livré plus de merveilles en pâture à l'imagination, que jamais voyageur au pied agile et à la langue déliée depuis Marco Polo jusqu'à madame Trollope et ce Sinbad littéraire, le capitaine Hall.

Quelque heureux qu'ait été sir Walter Scott pendant sa vie, ce n'est pas une de ses moins bonnes fortunes d'avoir laissé le soin de la raconter à un homme aussi compétent que M. Lockhart, lequel, à la connaissance parfaite du caractère et des habitudes de son illustre héros, a joint le plus complet empressement dans ses recherches, le plus grand tact et la discrétion la plus délicate dans l'arrangement des matériaux propres à les mettre en relief. Nous avons entendu reprocher au biographe d'avoir quelque peu dépassé la limite des convenances en dévoilant parfois ce qu'une sollicitude plus grande pour la réputation de Scott aurait dû le déterminer à cacher; après réflexions, nous ne partageons pas cette manière de voir. Il est difficile de tracer les règles d'après lesquelles un biographe doit se guider en exposant le caractère et surtout les défauts de son héros; il doit évidemment être peu empressé à tirer de l'ombre les détails purement personnels et d'une nature privée, principalement quand ils n'ont point de signification sérieuse relativement à la nature du personnage; mais tout ce que ce dernier a fait, dit, ou écrit à d'autres, peut difficilement tomber sous l'application de ce principe. Un panégyrique ampoulé dans

lequel tout est embelli par le soleil sans le contraste d'une ombre est une chose en dehors de la nature et propre à jeter du discrédit sur l'ensemble des faits. Nous n'aimons pas mieux une sorte d'obscurité crépusculaire répandue sur les actions d'un homme et qui dérobe à nos regards les mobiles réels de ses actions comme il est arrivé dans les biographies de Cowper avant celle de Southey. Si jamais quelqu'un fut au dessus de pareils ménagements c'était Scott; nous croyons donc que l'aveu loyal de quelques fautes légères de sa vie déterminant le lecteur à croire à la fidélité générale du portrait et le disposant ainsi à accepter sans hésitation les faits favorables à son histoire, faits presque incroyables en apparence et certainement sans précédents, — est après tout avantageux à sa réputation. Quant à l'effet moral produit sur le public, nous invoquerons l'argument de Scott lui-même pour ne pas toujours, dans le dénoûment de ses romans, récompenser la vertu par une prospérité terrestre; — « pareille conclusion, disait-il, ne donnerait aucune leçon vraie à l'esprit puisqu'un coup-d'œil sur le grand tableau de la vie prouverait que la vertu n'est pas toujours récompensée de cette façon. »

Le sentiment public s'est prononcé depuis longtemps sur l'exécution littéraire de l'ouvrage de M. Lockhard. Un critique sévère peut y découvrir quelques-unes de ces épithètes de contrebande et de ces phrases creuses plus excusables dans les lettres du *Jeune Pierre à ses parents*, — où cependant elles sont clair-semées, — que dans les productions des grands Aristarques de la littérature anglaise; mais ceci est de peu d'importance, et les lecteurs d'un goût et d'un sens moins développés seront même tentés d'y applaudir. Il suffira de dire qu'en passant des lettres de Scott, dont l'ouvrage

est enrichi, au texte du biographe, on ne trouve aucune de ces transitions glaciales qui ne manquent pas de se manifester dans les productions maladroites. Il en a été ainsi, par exemple, dans un ouvrage tout récent dans lequel l'infortuné Hannah More est tué par son ami Robert. Chez notre écrivain, au contraire, nous ne sommes frappés que par des beautés de style d'un autre genre. La correspondance de Scott est annotée de façon à la rendre complétement intelligible à un étranger, et choisie avec un discernement propre à donner l'impression la plus claire sur le caractère de son auteur. Une masse de détails intéressants sont rapportés dans un langage richement relevé par un sentiment poétique et en même temps sans la moindre teinte de ce mysticisme dont Scott disait avec raison : « Il ne sied ni au romancier, ni à l'historien, ni au philosophe, ni au prédicateur. » Il a trouvé néanmoins plus ou moins de faveur dans chacune de ces professions de notre société contemporaine.

Le second ouvrage signalé en tête de cet article et auquel nous avons emprunté la précédente citation est une série de travaux, publiés d'abord dans le *Fraser's magazine*, et aujourd'hui réunis avec des additions considérables en un volume séparé. Son auteur, M. Robert Pierce Gillies, appartient au barreau écossais et s'est fait favorablement connaître par des traductions de l'allemand. Son livre contient une relation animée de scènes et de faits qui ont malheureusement perdu de leur intérêt depuis la publication de l'ouvrage de M. Lockhard, dans lequel ils se perdent au milieu des rayons lumineux jetés sur eux; cependant jusqu'à l'apparition du sixième et dernier volume M. Gillies peut nous fournir quelques détails particuliers sur les dernières années de la vie de Walter Scott; ils auront pour le lecteur une nou-



veauté dont nous ne pouvons cependant apprécier l'authenticité. Nous reproduirons seulement, dans la rédaction d'un travail si connu de beaucoup de personnes, quelques-unes des circonstances qui ont contribué à former le talent littéraire de notre auteur, ou qui du moins ont un rapport évident avec son développement.

Walter Scott est né à Édimbourg le 15 août 1771. Le caractère de son père, respectable membre de cette classe d'attorneys qui, en Écosse, portent le nom d'écrivains du sceau, sera parfaitement dépeint en rapportant qu'il a posé pour le portrait de M. Saunders dans *Redgauntled*. Sa mère était une femme de goût et d'imagination; elle eut une grande part dans le développement des qualités de son fils. Ses aïeux du côté paternel et maternel étaient « d'une bonne famille » placée entre les rangs élevés et inférieurs de la société, dans une situation très favorable pour communiquer avec les deux. Scott était boiteux depuis son enfance, et cette infirmité eut ceci d'heureux pour nous qu'elle l'empêcha, du moins il l'a dit lui-même, d'embrasser l'état militaire. — Comme en outre sa constitution était très délicate, sa famille crut devoir recourir pour lui à l'efficacité de l'air et de la nourriture de la campagne; il fut placé dans la maison de son grand-père paternel à Sandy-Knowe, à peu de milles de la capitale. Il passait là ses journées dans les champs, « n'ayant d'autre compagnie, dit-il, que celle des moutons et des agneaux, » et sur le giron de la nature,

« La vraie nourrice du poète enfant » ,

son jeune regard tomba sur ces sites sauvages et romanesques qu'il a consacrés dans ses vers aux yeux des voyageurs venus de tous les pays; quand il devint plus grand, son

imagination s'échauffa pendant les longues soirées aux récits des légendes traditionnelles des temps d'héroïsme et d'aventures, répétés par son vieux parent qui avait vu les dernières lueurs de la chevalerie. Sa mémoire fut une des premières facultés de son esprit qui révéla un développement extraordinaire; une des plus longues de ces vieilles ballades s'y imprima si profondément, qu'il la répéta tout entière et cela d'un ton tellement élevé qu'un ministre d'une église voisine poussa cette bizarre exclamation : « Il serait aussi commode de parler à la bouche d'un canon qu'à côté de cet enfant! »

A son retour à Édimbourg, dans sa huitième année, il fut soumis à des influences différentes. Son père était d'une grande sévérité pour toutes les pratiques de sa profession et on peut ajouter de sa religion qu'il parvint parfois à rendre pénible à son fils plus volage. Son précepteur était plus strict encore dans ses sentiments religieux, et les plus hautes distractions littéraires auxquelles ils s'adonnaient l'un et l'autre étaient celles qu'ils glanaient dans les *in-folio* jadis honorés de l'archevêque Spottiswood ou dans le digne Robert Wodrow. Dans un pareil milieu, l'esprit du jeune Scott réussit cependant à trouver des matériaux et des inspirations pour l'avenir. Grâce à ses longues discussions avec maître Mitchell, il fut bientôt très versé dans l'histoire des Covenantaires et des persécutions de l'Église d'Écosse; en même temps, les idées jacobites s'enracinaient plus profondément dans son esprit, après y avoir été implantées par les récits de ses parents de Sandy-Knowe, dont la famille avait été enveloppée dans « l'affaire des quarante-cinq. » Au milieu des chefs-d'œuvre professionnels et des controverses de la bibliothèque de son père, Scott découvrit un exemplaire de Shakspeare, et il rapporte avec quelle passion

il avait l'habitude de se glisser de son lit où on l'avait mis en sûreté pour la nuit et, à la lumière du feu, *in puris naturalibus*, de coller ses yeux sur les pages du grand magicien, étudiant les charmes élevés par lesquels il savait donner à ses fictions aériennes les formes et le corps de l'humanité. Scott se rappelait distinctement le moment et l'endroit où il ouvrit pour la première fois un volume des *Reliques de la poésie anglaise*, par Percy, ouvrage dans lequel il a pu trouver l'idée et le plan du *Border Minstrelsy*. L'expérience de chaque jour nous montre plus évidemment combien l'instruction se puise plus en dehors de l'école que sur ses bancs; l'histoire de Scott prouve aussi que le talent, malgré les obstacles semés sur sa route, trouve toujours une issue pour s'épancher, comme les jeunes arbres poussent leurs branches en plus grande abondance vers les endroits où le soleil peut tomber sur elles.

A la grande école où son père le plaça ensuite, il ne paraît pas s'être particulièrement distingué dans le cours régulier de ses études. Son appétit dévorant pour certaines lectures, comme les romans, les histoires de chevalerie et les vieilles chroniques à peine moins chevaleresques; sa prodigieuse faculté de retenir ces livres quand ils frappaient son imagination le fit regarder cependant comme un phénomène de cette science gothique qui, dans la suite, compléta pour lui l'homonymie avec le redoutable scolastique Denis Scotus. Il donna aussi des preuves de sa puissance de création autant que de ses connaissances acquises, en se signalant par ses histoires généralement voisines du merveilleux, et largement assaisonnées de traits de chevalerie errante en harmonie avec sa nature brave et exaltée. « Viens donc avec moi, Jamie, devait-il dire à l'oreille de

son camarade Ballantyne, et je te conterai une histoire. » Jamie était destiné à vivre à côté de lui pendant la plus grande partie de sa vie.

Il déploya les mêmes goûts et les mêmes aptitudes en croissant en âge. Après avoir exploré dans toute son étendue le champ des modèles romantiques et légendaires, autant que les bibliothèques anglaises dans lesquelles il eut accès lui avaient permis de le faire, — il entreprit, arrivé à l'université après avoir été retiré de la grande école, de poursuivre la même étude dans les langues du continent. Ses excursions dans les environs étaient nombreuses et spécialement à Artburs' Seat et aux rochers de Salisbury; perché sur quelque élévation inaccessible, on aurait pu le voir apprenant par cœur l'Arioste, Cervantes, quelque autre auteur de romans à côté d'un compagnon favori de ses études, ou bien encore racontant à ce dernier une de ses légendes enfantines relevées par

« De hauts exploits
Et aventures de chevalerie. »

Il paraît cependant n'avoir pas acquis une connaissance approfondie de ces langues, et il ne faisait même qu'une médiocre figure dans une conversation française. La prononciation et la prosodie d'un idiome étranger forment sans contredit une science désirable, mais dont l'utilité après tout est purement subordonnée aux grands objets pour lesquels on étudie les langues. Scott ne lâcha pas, comme il arrive souvent, la proie pour l'ombre; il considéra un idiome comme la clef qui ouvre les trésors de sagesse des peuples étrangers, perles d'un inestimable prix, n'importe où elles se trouvent et avec lesquelles il entendait décorer la littérature de son pays.

Après un court passage à l'université, il fut engagé, en 1786, comme stagiaire dans l'étude de son père. On peut à peine imaginer une situation moins en harmonie avec son esprit ardent et exalté par la fantaisie poétique, que cet asservissement à une vulgaire occupation, supérieure à peine à celle d'un copiste. Elle lui donna de bonne heure de la méthode, de la ponctualité et une assiduité laborieuse, habitudes sans doute très antipathiques aux natures enthousiastes, mais indispensables à l'accomplissement des œuvres gigantesques qu'il entreprit par la suite. Il nous a lui-même donné un témoignage de sa diligence dans sa profession nouvelle, en nous disant qu'un jour il ne transcrivit pas moins de cent vingt pages d'un seul trait.

Au milieu de ces occupations mécaniques, il ne perdait pas de vue l'objet favori de ses études et de ses méditations. Il faisait de fréquentes excursions dans les régions hautes et basses du pays, à la recherche des monuments de la tradition; il exécutait à pied la plupart de ses pèlerinages. Sa santé devenue très bonne par un régime sévère, lui faisait redouter peu la fatigue, et ses manières franches et avenantes, — éminemment favorables à ses desseins en ce qu'elles écartaient les pensées de froide réserve inspirées par la vue d'un étranger, — le rendaient le bienvenu dans les presbytères graves et bien décorés comme dans la chaumière rustique mais hospitalière du paysan. Partout il y avait des études à faire pour le romancier futur; il était à bonne école pour méditer ces modèles de personnages et de sites qu'il devait longtemps après transporter sous de si vivantes couleurs dans ses écrits. « Il se formait en ce temps, dit un de ses compagnons, mais il ne paraissait pas alors ce qu'il devint par la suite; d'abord il s'occupait de

peu de chose sinon d'étrangetés et de plaisanteries. » L'honnête « écrivain du sceau » ne semble pas avoir trouvé ces choses si plaisantes ou si profitables; car son fils revenant un jour d'une de ses « escapades, » comme il les appelait, le vieux gentleman lui demanda d'un ton bourru comment il avait vécu pendant un temps si long. « A peu près comme les jeunes corbeaux répondit Walter. » Je désirais seulement être aussi bon joueur de flûte que le pauvre George Primerose dans le *Vicaire de Wakefield;* si j'avais son talent, mon plus grand bonheur serait d'aller de ferme en ferme à travers le monde. « Je doute, répondit le brave clerc du sceau, je doute grandement, monsieur, que vous soyez un jour quelque chose de mieux qu'un *mauvais racleur de boyaux.* » La révélation même de la gloire future de son fils, si elle avait pu lui être faite alors, n'aurait peut-être que médiocrement satisfait ce brave père qui eût considéré un siége à la cour des sessions comme une destinée supérieure. Dans tous les cas, c'était passablement la pensée de Dominique Mitchell; dans sa notice sur son illustre élève. « Il regrette sincèrement que le temps précieux de Walter fût consacré au *doux* plutôt qu'à *l'utile* dans ses compositions et que son grand talent se perdît en de pareils travaux! »

Il est impossible de jeter un coup d'œil sur les premières années de Scott sans remarquer avec quelle puissance toutes les circonstances accidentelles ou amenées contribuèrent à le préparer à la position spéciale qu'il était destiné à occuper dans le monde des lettres. Jamais caractère d'enfant ne présenta mieux développés et plus distincts les traits de sa maturité; il fut dès sa jeunesse tel que dans un âge plus avancé. On lui trouve les mêmes goûts, les mêmes talents

spéciaux, le même caractère, les mêmes inclinations et dans une grande proportion les mêmes habitudes; elles sont nécessairement d'abord à l'état embryonnaire, mais très distinctes, et son biographe a fait preuve d'une grande habileté en nous mettant à même de suivre leur développement graduel et progressif depuis le moment de sa naissance jusqu'à son adolescence et sa virilité.

En 1792, Scott dont la vocation primitive d'écrivain avait été échangée contre celle d'avocat, — son père étant convaincu, semble-t-il, de sa plus grande aptitude pour cette seconde carrière, — fut reçu au barreau écossais. Il suivit assidûment les travaux du palais pendant le temps voulu, mais il se faisait mieux connaître par ses histoires dans la salle des Pas-Perdus que par ses plaidoyers devant les juges. Il peut paraître singulier qu'un homme doué comme lui du talent d'écrire et de conter n'ait pas obtenu de plus grands succès dans sa profession; le cas n'est pas rare et l'expérience montre que les meilleurs auteurs n'ont pas été les plus grands orateurs. Ceci n'est guère plus étrange qu'un romancier distingué qui n'excellerait pas comme auteur dramatique.

Un examen de la question nous mènerait peut-être à rattacher ces deux phénomènes au même principe. Dans tous les cas, Scott en fut un double exemple, et nous laissons la solution du problème à ceux qui ont plus d'habileté et de temps à perdre.

Scott employait ses loisirs à étudier les romans allemands; il eut à cette époque plus de sympathie que dans la suite pour leurs créations sauvages voisines du grotesque. En 1796, il fit sa première apparition devant le public par une traduction des ballades bien connues de Burger, exécutée

par lui en peu de temps et qui fut goûtée par le petit nombre de personnes qui les eurent entre les mains. Il s'embarqua ensuite dans le bâtiment de Monk Lewis, *Tales of Wonder*, qui bientôt fut brisé, laissant au milieu de ses débris flottants les fragments dispersés de Scott.

En 1802, il donna enfin au public ses deux premiers volumes de *Border Minstrelsy*, imprimé par son ancien compagnon de classe, Ballantyne; la beauté de l'exécution littéraire et typographique de ce livre fit époque dans l'histoire littéraire d'Écosse. Aucun ouvrage de Scott ne fut le résultat d'un travail préliminaire aussi considérable; avant l'âge de dix ans, il avait réuni plusieurs volumes de ballades et de légendes, et nous avons vu avec quelle diligence il poursuivit plus tard ses recherches. Cette publication fut considérée comme plus consciencieuse et plus habilement composée que son prototype, les *Reliques* de l'évêque Percy; ses notes contenaient, en outre, sur la vie des frontières une foule d'explications écrites dans un style d'une beauté rare, sans exemple dans les travaux de ce genre, et elles offraient un intérêt supérieur à celui d'une fiction poétique. Les *Reliques* de Percy avaient préparé une réception bienveillante *au Minstrelsy*, grâce au respect général, — quoi qu'en dise Johnson, — qu'il avait inspiré pour les simples peintures des temps pastoraux et héroïques. Burns avait depuis familiarisé les Anglais aux mélodies doriques de son pays natal; il apparaissait alors un écrivain supérieur à Burns dont les premières productions, par un hasard singulier, se présentaient dans l'année même où le chantre d'Ayrshire quittait la terre; comme si la nature avait voulu que la chaîne de l'inspiration poétique ne fût pas brisée. Les jouissances du public furent grandement augmentées à l'apparition du troi-

sième volume du *Minstrelsy;* il contenait douze imitations des vieilles ballades déployant la richesse des formes anciennes dégagées de la poussière et de la rouille sous lesquelles, — trophées souillées par les injures du temps, — elles avaient presque disparu.

La première édition du *Minstrelsy*, tirée à huit cents exemplaires, fut épuisée comme Lockhard nous l'apprend, en moins d'une année et le poète reçut de Longman pour la publication de la seconde cinq cents livres sterling (12,500 francs), prix énorme pour un tel ouvrage, mais le meilleur marché que libraire ait jamais fait, puisque la vente s'éleva par la suite à vingt mille exemplaires.

Scott ne se pressa guère de poursuivre ses succès ; il resta trois ans avant de se produire, comme auteur original, dans un poème qui le rangea au nombre des plus grands écrivains de son pays. Le *Lay of the Last Minstrel*, complet développement de la ballade ancienne sous une forme épique, parut en 1805 ; il créait un genre nouveau dans le domaine de la fantaisie. Le poète semblait avoir transporté dans son livre les touches puissantes du pinceau d'Homère, la galanterie rude mais généreuse des temps primitifs, adoucie par les inventions légères et magiques du roman italien [1] et

[1] « Mettendo lo Turpin, lo metto anch' io, »

dit avec enjouement l'Arioste quand il raconte une histoire particulièrement étrange :

« Je ne vous dirai point qu'elle est la vérité
Je raconte le fait comme il me fut conté, »

dit l'auteur du *Lay*, dans une occasion pareille. Sa ressemblance avec le poète italien ne s'arrêtait pas simplement à la forme, lui

« *L'Arioste du Nord*,
Qui chanta l'amour, la guerre, le roman et la chevalerie. »

chantée dans des tons mélodieux et naturels qu'on n'avait plus entendus depuis les accords de Burns. Le livre obtint rapidement la circulation, sans précédent, à laquelle atteignirent toutes les compositions subséquentes de Scott. D'autres écrivains s'étaient adressés à un sentiment plus particulier et plus limité, à un auditoire plus restreint et, généralement, mieux choisi : notre auteur réunit les conditions nécessaires pour intéresser toutes les classes. Il s'inspira des pensées pures qui pénètrent dans tous les cœurs. Son récit captiva l'attention de tous les lecteurs par sa variété piquante, et les délicates peintures de sentiments dont il abonde semblaient naître spontanément de toutes parts, pareilles à des fleurs naturelles dont la fraicheur et la beauté étaient si grandes, qu'on se demandait avec étonnement pourquoi d'autres avant lui ne s'étaient pas baissés pour les cueillir.

Le succès du *Lay* décida de la carrière de l'auteur. Malgré l'exécution ponctuelle des devoirs de sa profession, ses profits les plus élevés pour chacune des dix années pendant lesquelles il avait pratiqué n'avaient pas dépassé deux cent trente livres; à la fin, ils étaient sensiblement diminués; il est vrai qu'il avait trop ouvertement courtisé la muse pour établir sa réputation comme avocat. Thémis a toujours été une sombre et jalouse maitresse, avare de ses faveurs dorées envers ceux qui se montrent galants envers sa sœur plus volage.

Scott se trouva bientôt dans une situation qui lui permit de se passer de ses largesses. Les revenus de la double fonction à laquelle il avait été élevé, comme shériff de Silkirk et secrétaire de la cour des sessions, étaient assez considérables, en y ajoutant la fortune qui lui échut par des successions et

son mariage, pour lui permettre de consulter librement ses goûts; au milieu des jouissances de la poésie, il ne négligea cependant jamais les devoirs fastidieux de son emploi; il se soumit à tous ses travaux pénibles avec une constance inébranlable, alors que les productions de sa plume mettaient presque les questions d'argent au dessous de toute considération. Il ne goûta jamais l'idée de divorcer avec la vie active pour les solitaires occupations de la retraite. Sa position officielle, tout en lui enlevant une grande partie de son temps, lui offrait, on peut le dire, un certain degré de compensation par les scènes nouvelles de la vie qu'elles lui présentaient constamment, — vrais matériaux de ses romans par lesquels sa renommée et sa fortune devaient s'élever.

La situation de Scott était éminemment propice aux travaux littéraires; il était marié et passait la plus grande partie de l'année en province où les plaisirs calmes d'un cercle intime et son amour vif pour les exercices champêtres délassaient son esprit et fortifiaient sa santé. Dans sa jeunesse, paraît-il, il avait eu des peines de cœur et comme Dante et Byron, auxquels, sous ce rapport, il est souvent comparé, il a plus d'une fois dépeint dans ses vers, selon son biographe, l'objet de sa passion malheureuse. Il ne parait cependant pas l'avoir prise très au sérieux, ni montré la mélancolie maladive qui frappa Byron et le Dante dont les caractères tristes et concentrés étaient très différents du tempérament sociable de Walter Scott.

Son nouveau grand poème fut *Marmion;* il dépasse au jugement de quelques-uns toutes ses autres œuvres épiques et contient, d'après l'avis unanime, des passages d'une élévation à laquelle Scott n'atteignit plus jamais; son apparition fut accueillie par une critique du genre le plus caustique et

le plus malveillant, insérée dans l'*Edimburgh*, journal auquel il avait fréquemment collaboré et dont le rédacteur, Jeffrey, était son ami intime; le trait le plus désobligeant de ce travail était l'accusation portée contre lui de dédaigner le caractère et le sentiment écossais. « On trouve à peine un trait de vraie nationalité ou de patriotisme dans tout ce poème, et la seule expression admirative pour ce beau pays auquel appartient M. Scott est placée, si nous avons bonne mémoire, dans la bouche d'un de ses préférés du Midi. » Une telle accusatiou contre Walter Scott!

Scott, peu de temps après cette critique, trouva les principes politiques de l'*Edimburgh* si contraires aux siens (et certes ils étaient aussi éloignés de ses opinions que l'est un pôle de l'autre) qu'il s'en retira et travailla ensuite avec une ardeur sans bornes à en fonder un nouveau dont le principal objet serait de réfuter les hérésies du premier. Ce fut l'origine du *London Quaterly;* il dut sã fondation plus aux efforts de Scott qu'à ceux de toutes autres personnes et produisit des résultats hautement utiles aux intérêts de la morale et des lettres; ce n'est pas que la nouvelle *Revue* fût mieux dirigée, c'est à dire d'après un principe meilleur; une remarque de Scott, dans une lettre à Ellis, montre quel était son esprit : « J'ai fait une tentative en faveur du *The Curse of Kehama* pour le *Quaterly,* elle prête terriblement le flanc aux railleries et je suppose qu'elle sera menée rondement dans l'*Edimbourg Review;* j'eusse fait toute autre chose, à la vérité, si l'ordre du jour avait été *de déchirer.* » Mais bien que le sort des iudividus fût, dans une certaine mesure, une affaire de caprice ou plutôt d'idée préconçue, chez les critiques, la discussion, dans les deux organes, des grandes questions de morale, de politique et de littérature contribuait à les pré-

senter au public sous un jour plus complet et nécessairement plus vrai. Un autre avantage fut, — on nous saura gré tout au moins de notre franchise en le déclarant, — qu'il brisa quelque peu cette divinité renfermée dans ce despotique *nous* de la critique, aussi longtemps qu'un rival ne s'est pas levé pour lui disputer le sceptre. La prétention à l'infaillibilité, si constamment et si lâchement admise, tomba quand elle fut aussi hautement affirmée par chacune des parties adverses. Il était passablement clair que la même chose ne pouvait être tout à fait blanche et tout à fait noire à la fois; en somme, ce fut l'histoire du pape et de l'anti-pape, et le public commença à trouver qu'il restait quelque espérance pour le salut d'un auteur, bien qu'il fût damné par la suprématie littéraire. Le temps, en cassant beaucoup de ses décisions, doit à la longue établir la même chose.

Mais revenons à notre sujet. Scott montra qu'il avait été piqué au vif par deux autres actes moins prudents. Ce fut l'établissement d'un *Annual Register* et de la grande maison de publication de Ballantynes dont il fut l'associé anonyme. La dernière l'entraina dans de graves embarras et lui fit exécuter des travaux qui demandaient « une charpente de diamant et une âme de feu. » Dans le même temps, il est surchargé de compositions poétiques, bibliographiques, historiques et critiques réunies à des travaux périodiques d'une étendue effrayante. Dans cette multiplication de son esprit sous mille formes nous le trouvons toujours le même, vigoureux et pratique. « La poésie, dit-il dans une de ces lettres, est une culture épuisante, et elle ne doit pas être trop tôt renouvelée. Les travaux des *Revues* peuvent être considérés comme les récoltes vertes de navets et de pois, très fructueux pour ceux à qui les circonstances ne permettent pas

de laisser leur terre en jachère. » Il est cependant à regretter qu'il ait abaissé un talent fait pour la plus haute culture aux plus infimes productions d'un potager dont il aurait pu certainement confier le soin à des mains moins habiles.

En 1811, Scott publia son excellent poème *The Lady of the lake*. Un de ces meilleurs amis lui reprochait de remettre ainsi en question les triomphes qu'il avait obtenus; il répondit avec son esprit original et cette fois prophétique « Si j'échoue *j'écrirai en prose toute ma vie*, mais si je triomphe :

« Vite la belle toque bleue,
« La dague et la plume!

Dans son éloge de Byron, Scott fait remarquer « qu'il ne se reposa pas à l'ombre de ses lauriers et ne vécut point sur son ancienne réputation ; qu'il n'eut aucune de ces précautions vétilleuses et mesquines dont usent les petits auteurs pour ce qu'ils appelent *prendre soin de sa réputation;* Byron laissa sa réputation prendre soin d'elle-même » Scott n'aurait pu mieux peindre sa propre nature.

The Lady of the lake fut saluée avec un enthousiasme supérieur à celui qui avait accueilli les autres poésies de notre auteur; elle était comme les doux accords des fanfares de son pays passant par dessus les vallées et les montagnes et invitant à s'associer à elles les chants délicieux des solitudes champêtres, — pour contraster harmonieusement avec le bruit des batailles et les sons perçants des trompettes militaires qui agitent l'âme à chaque page de son *Marmion*. La publication du nouvel ouvrage plaça sa réputation comme poète à sa plus brillante hauteur. Le prix des chevaux de poste atteignit des prix incroyables en Écosse par l'empressement des voyageurs à aller visiter les cites décrits dans le

poème; une preuve plus lucrative furent la vente énorme de l'ouvrage et les bénéfices de l'auteur. La presse pouvait à peine se reposer en présence des demandes du public et cinq mille exemplaires ont été vendus depuis le jour de son apparition. L'heureux auteur reçut plus de deux mille guinées (52,000 francs) pour son travail. Milton reçut dix livres sterling (250 francs) pour les deux éditions de son *Paradis perdu* parues pendant sa vie. Le poète d'Ayeshire demandait « une jeune fille avec une dot; » Scott en avait trouvé une à laquelle on n'aurait guère osé prétendre, c'était sa muse.

Au moment où sa réputation avait atteint à son zénith, une nouvelle étoile se leva à l'horizon, dont la course excentrique et le rayonnement brillant déroutèrent complétement les spectateurs. En 1812, *Child-Horald* parut et l'attention sembla devoir être appelée pour la première fois, de la forme extérieure de l'homme et de la nature visible vers les profondeurs de l'âme; les retraites les plus obscures des passions humaines furent mises à découvert, et les chants de la mélancolie, modulés avec une sensibilité tendre et soutenue, étaient d'autant plus touchants dans la bouche d'un homme placé sur les hauteurs sereines de la grandeur et de la mode, où règne pour le vulgaire un soleil sans nuage. Les hommes de cette génération, qui ont entendu le même air modulé *ad nauseam* par les faibles imitateurs de Sa Seigneurie, ne peuvent se former une idée de l'effet produit quand les cordes vibrèrent pour la première fois sous les doigts du maître. Il devint impossible au public, habitué au style de pareilles compositions et de ces ravissantes harmonies, de prêter une oreille charmée à une mélodie plus pure peut-être, mais moins colorée. Pendant que *Rokeby* était sous presse, les beaux esprits du temps engagèrent des paris pour les candidats

rivaux. La vente du poème, quoique grande, annonça une baisse sensible chez son auteur et elle devint plus évidente à la publication de *The Lord of the Isles;* Scott apprit ce fait avec sa fermeté particulière et sa bonne humeur. « Bien! James, dit-il à l'imprimeur, je vous ai donné une semaine. — Que dit-on du *Lord of the Isles?* » — J'hésitais un peu à la façon de Gil-Blas, mais il coupa court à l'entretien : — « Allons donc, me dit-il, parlez, mon cher ami, qui donc vous a mis dans la tête de faire tout à coup des cérémonies avec moi? Mais je vois ce que c'est; le résultat se résume en deux mots : *une chute.* » — Mon silence confirmait sa pensée d'une manière complète. Sa figure pâlit pendant quelques secondes; à la fin il me dit avec une gaieté parfaite. — « Bien! bien! —James, c'est ainsi; mais vous savez que nous ne devons pas nous décourager, car nous ne pouvons nous laisser battre; puisqu'une ligne a été rompue, nous devons tenter *quelque chose d'autre.* » Ce quelque chose d'autre était une mine d'une richesse positive qu'il avait découverte et à laquelle Thomas le Rimeur, Michael Scott ou tout autre adepte de l'art gothique n'avait jamais songé.

Tout le monde connait l'histoire de la composition de *Waverley*, la plus intéressante des annales des lettres; comment, dix années après son commencement, il fut tiré de quelque vieux meuble d'un appartement bourgeois et complété en peu de semaines pour être imprimé en 1814. Son apparition signala une époque plus distincte dans la littérature anglaise que celle qui fut inaugurée par les poésies de Scott. Toute tentative précédente faite par l'école anglaise dans ce genre de création avait été paralysée par le manque de connaissances ou de talent chez les écrivains. Smollett avait produit ses spirituelles œuvres maritimes, et Fielding

ses chaudes peintures de la vie en province; tous les deux mêlés de tant de Billingsgate qu'il leur eût fallu une grande verve pour les rendre tolérables. Richardson avait couvert des rames de papier avec ses peintures vraies d'intérieurs; Anna Radcliffe s'était enfoncée jusqu'aux coudes dans l'horrible, tandis que le caquetage fashionable de miss Burney et les romans de mœurs, — nous ne parlons pas des poésies, — de miss Edgeworth Hogarth avaient toutes trouvé le chemin de la faveur. Mais un ouvrage paraissait enfin dans lequel l'auteur présentait, avec autant de hardiesse que de fidélité, toute la série des caractères humains relevés par de hauts faits historiques et un style variant d'après le sujet, mais dont le flot pur et classique reflétait assez des couleurs de la poésie pour convenir au roman. C'était Shakspeare en prose.

Le livre fut publié, comme on le sait, sans nom d'auteur. M. Gillies affirme pourtant que, pendant qu'il était sous presse, des fragments en furent communiqués à M. Mackenzie, au Dr Brown, à Mme Hamilton et à d'autres *savants* et *savantes* dont le jugement sur le mérite d'un ouvrage nouveau était considéré comme infaillible. Avec leur approbation, « une grande réunion d'amis fut formée et la curiosité du public prépara les voies de sa réception. » Ceci peut expliquer la rapidité avec laquelle la publication anonyme s'éleva dans la faveur publique à un degré qu'elle eût peut-être atteint aussi sûrement, mais avec moins de rapidité. L'auteur garda soigneusement *l'incognito* et, pour compléter le mystère, publia presque simultanément une grande quantité d'œuvres en prose et en vers dont plusieurs eussent demandé plusieurs mois de travail. Le public fut un moment dépisté. Il semblait qu'il y eût six Richmond en campagne; on finit

pourtant par être réduit à ce dilemme, ou bien que six plumes différentes pouvaient écrire dans un style identique, ou bien qu'une seule faisait l'ouvrage de six. Avec le temps, le voile devint plus transparent, jusqu'à ce qu'enfin, et longtemps avant l'ingénieuse argumentation de M. Adolphus, il se trouva à peine un critique assez aveugle pour ne pas discerner dans le livre la touche du grand poète.

Constable avait offert sept cents livres (17,500 francs) du nouveau roman. « C'était, dit M. Lockhart, dix fois autant que n'avait jamais obtenu miss Edgeworth pour aucune de ses histoires populaires sur l'Irlande. Scott rejeta l'offre qui eût encore été avantageuse au libraire, si elle avait consisté en plusieurs milliers de livres. Mais la nécromancie ellemême n'aurait pu deviner ce fait.

Scott, une fois entré dans cette carrière, la suivit avec une énergie sans exemple dans l'histoire de la littérature; il ne donna jamais à l'esprit public le temps de se refroidir avant d'appeler son attention sur un nouveau prodige de sa création ; la maladie même, qui eût brisé l'inspiration de beaucoup d'écrivains, comme elle anéantissait ses forces physiques, n'apportait pas d'obstacles à la marche de ses compositions. Quand il ne pouvait plus écrire, il dictait, et ce fut en se débattant dans des souffrances inouïes, qu'il composa *the Bride of Lammermoor*, la *Legend of Montrose* et une grande partie *d'Ivanhoë;* le premier de ces ouvrages est enveloppé de nuages sombres qui semblent refléter les mauvaises conditions dans lesquelles se trouvait l'auteur; mais que dire de l'imperturbable bonne humeur du brave capitaine Dugald Dalgetty, de Drumthwacket ou des brillantes rêveries d'Ivanhoë :

« Pareilles aux tableaux qu'aux regards du poète
« Dans les soirs de l'été l'onde en courant reflète »

Que dire de ces songes éveillés sur un lit de torture? Jamais auparavant l'esprit n'avait ainsi triomphé de l'épuisement des sens. « Le meilleur moyen, quand il est possible, disait Scott en causant avec Gellies, pour dompter la douleur, c'est de la défier. C'est quelque chose de pareil à la manière d'éviter la piqûre des orties en les saisissant fortement. »

Ses romans en prose s'adressaient à un plus grand nombre de personnes que ses poésies; ils ont de l'attrait pour tous les âges et toutes les classes; les bénéfices nécessairement vinrent en proportion; jamais l'arithmétique ne joua un si grand rôle que dans les calculs relatifs aux productions de Scott et aux profits qu'elles donnaient. — Dans une seule année il reçut (ou plutôt il fut crédité, car on ne sait pas ce qu'il toucha alors) quinze milles livres (375,000 francs) pour ses romans comprenant la première édition et la propriété. Cette source de richesse permit à son heureux propriétaire de satisfaire aux désirs les plus insensés et les plus chimériques. Il avait toujours ambitionné la position de propriétaire terrier, — de seigneur écossais, — dans laquelle sa passion des plantations pût trouver une carrière en créant des forêts entières, — tout avec lui se faisait sur une grande échelle, — et qui le mît à même de s'abandonner à sa nature bienveillante, en répandant des bienfaits sur une foule de tenanciers placés sous sa dépendance. Les quelques acres achetés d'abord se comptèrent bientôt par centaines et par mille, si nous sommes bien informé. Nous trouvons une seule pièce indiquée comme ayant coûté trois mille livres (75,000 francs). « Cela arrondit si richement la propriété, » écrit-il dans une de ses lettres, « il y a toujours un coin à y joindre. » L'habitation, jadis, simple campagne bien ornée, reçut les proportions aussi bien que les formes bizarres d'un

vieux castel féodal. Les meubles et les décorations étaient de la plus coûteuse somptuosité; les boiseries en chêne et en cèdre; le pavement en marbre ou en marqueterie; les plafonds étaient ciselés et sculptés d'après les beaux modèles des abbayes gothiques; les fenêtres historiées portaient les blasons et les couleurs brillantes des insignes héraldiques; les murs étaient garnis de trophées antiques, de curieux modèles d'art, ou de bibliothèques somptueusement reliées; on trouvait, en un mot, tout ce que le luxe demande et que l'imagination habile peut inventer. Un immense réservoir de gaz répandait dans toute l'habitation des jets de flammes tel que le « génie de la lampe » eût eu de la peine à trouver pour Aladin moins favorisé.

La fortune de Scott était sérieusement mise à contribution d'une autre manière, par la foule des visiteurs qu'il recevait sous son toit hospitalier; aucune personne de distinction ou même sans distinction ne visitait le pays sans venir présenter ses hommages au « Lion de l'Écosse. » Lockhart rapporte qu'un dixième de la noblesse d'Angleterre se rendit chez lui; le capitaine Hall, dans ses intéressantes *Notes*, fait remarquer qu'il n'était pas extraordinaire de voir une douzaine de voitures et plus, se diriger vers la propriété dont on leur ouvrait ou dont elles forçaient l'entrée. Telle était la lourde charge payée par sa célébrité et nous ajouterons par sa bonne nature; car si l'une eût été un peu inférieure à l'autre, il n'eût pas toléré pareil ennui.

Le coût de ses correspondances n'est pas de nature à donner une moindre idée des emprunts que l'on faisait à son temps et à sa bourse; ses frais de poste, indépendamment d'un assez grand nombre de lettres affranchies, s'élevèrent

à cent cinquante livres (3,750 francs) dans le cours d'une année; dans cette somme il faut compter deux exemplaires des infortunés *Cherokée Lovers* envoyés de notre heureux pays pour être patronés par sir Walter Scott dans la société de Londres; peut-être l'argent regretté qu'il eut à payer dans cette circonstance intéressante a-t-il eu pour résultat de donner à ses jugements sur nos compatriotes un peu plus d'aigreur qu'il n'en avait d'ordinaire. Dans tous les cas, les Yankées sont peu flattés dans les rares occasions où il s'est occupé d'eux dans ses correspondances. « Je ne suis pas du tout surpris, » dit-il dans une lettre à miss Edgeworth, « je ne suis pas du tout surpris de ce que vous dites des Américains, c'est un peuple animé d'une très grande énergie, plein d'ardeur, et lancé dans les nobles entreprises par un honorable amour de leur patrie et le respect de leurs institutions. Mais ils restent toujours grossiers dans leurs idées de commerce social et complétement ignorants, je parle d'une façon générale, de l'art du savoir vivre qui consiste principalement dans le sacrifice de nos petites vues et de nos aises à celles des autres; leurs questions et leurs observations brutales, leur manque complet de respect pour les opinions des autres peuples vous donnent la fièvre, bien qu'on serait peut-être honteux d'en avouer la raison; mais ils sortiront de là et déjà ils en sortent; quand les hommes se servent de bancs, ils s'habituent bientôt aux coussins. Ils progressent déjà dans notre littérature et ne seront plus longtemps à manquer de la *petite morale* surtout parce qu'ils ont comme nous la rage de voyager. » Plus loin Walter Scott avoue cependant avoir rencontré dans sa vie « quatre ou cinq Américains très lettrés, ardents à la recherche de la science et exempts de l'ignorance et de la présomption exagérée qui

distingent leurs compatriotes. » La mesure est bien étroite, mais peut-être de notre côté il nous serait difficile de nous rappeler parmi les nombreux visiteurs de ce pays, une plus grande quantité d'Anglais, — et d'Écossais par dessus le marché, — ayant droit à un plus haut degré de recommandation; on ne peut guère supposer que dans les deux pays les hommes réellement instruits et bien élevés se fassent une loi de rester chez eux. Nous croyons donc trouver la solution du problème dans l'existence de quelque défaut désagréable et commun au caractère des deux nations, né d'une même souche et qui, demeurant caché dans leur pays, ne s'épanouit complétement que lorsqu'ils arrivent dans un climat étranger. Mais comme ce problème se rattache à des principes philosophiques et physiologiques, et, nous le pensons, psycologiques, nous n'avons pas le courage de l'aborder et nous le recommandons à l'étude de miss Martineau, à laquelle il fournira l'excellent titre d'un chapitre nouveau dans sa prochaine édition. Cependant, pour parler plus sérieusement, les remarques que nous avons transcrites sont dignes d'être examinées; elles émanent d'un observateur profond dont les jugements, parfois empreints de préjugés politiques, se distinguent, en général, par une philosophie solide et libérale. Fût-il dix fois notre ennemi nous devrions encore dire : « *Fas est ab hoste doceri.* »

M. Lockhart termine, par sa délicieuse peinture de la résidence princière d'Abbotsford, tout ce que nous avons pu jusqu'ici emprunter dans ce pays à son excellent ouvrage. Les tristes roulements des « tambours voilés » qui se font entendre dans ses dernières phrases, nous donnent un avertissement de mauvais augure sur ce que nous devons attendre du sixième et dernier volume. A défaut de renseignements

plus authentiques, nous composerons maintenant nos descriptions avec les quelques faits empruntés à la maigre pitance, — maigre en comparaison du riche bouquet de ce véritable amphytrion — que nous offrent les *Recollections* de M. Robert Pierce Gillies.

L'immense popularité des *Waverley Novels* fit concevoir de plus extravagantes espérances encore aux éditeurs et à l'écrivain. Ils n'aperçurent pas les signes, légers encore, d'une chute dans la faveur publique; à parler vrai, le véritable état des choses ne fut jamais communiqué à Scott; le principe de Ballantyne étant que ce serait lui montrer du découragement et que la véritable conduite à tenir était « de dérouler plus de voile quand le vent tombait. » D'après ces beaux calculs, non seulement d'énormes sommes ou plutôt d'énormes quantités de billets furent donnés pour ce qui avait été écrit, mais les traites de l'auteur, s'élevant à plusieurs milliers de livres sterling, furent acceptées par Constable pour des ouvrages dont les sujets non seulement étaient informes, mais n'étaient même pas conçus et gisaient dans les brouillards de l'avenir. En retour de ce singulier accommodement, Scott dut endosser les traites de son éditeur et il se chargea ainsi de dettes auxquelles il est inconcevable que, dans sa position indépendante, il se soit assujetti, si l'on tient compte de la nature de la maison de commerce et de ses opérations. Il parait avoir eu une confiance entière dans ses chefs, confiance imméritée, d'après les détails produits par M. Gillies, dès le premier moment de ses relations avec eux. La grande réputation de cet établissement, les succès et la grandeur de ses transactions, principalement la publication des romans de Scott, lui donnaient cependant un grand crédit qui lui permettait de marcher avec une sé-

rieuse apparence de prospérité dans les temps ordinaires et cachait probablement l'état des choses aux yeux de Constable lui-même. Mais c'est là une histoire d'hier seulement; l'affaire de Constable et Cie est malheureusement trop bien connue de chacun de nous. Quand l'orage de 1825 éclata, il renversa toutes les constructions qui n'étaient pas assises sur le roc, et celle de MM. Constable, entre autres, ne fut bientôt plus qu'un *château en l'air;* — eu bon anglais : elle suspendit ses payements. L'actif était fort peu considérable en comparaison des dettes, et sir Walter Scott fut trouvé dans les livres engagé pour la somme effrayante de cent mille livres (2,500,000 francs)!

Sa conduite fut celle que l'on devait attendre d'un homme qui avait déclaré déjà dans une circonstance pareille, mais beaucoup moins critique : « Je suis toujours prêt à tous les sacrifices pour faire honneur à mes engagements, et je vendrais en détail tout ce que j'ai, plutôt que de n'être plus un honnête homme pour le monde. » Il mit sa maison de ville et tout ce qu'elle contenait aux enchères, abandonna tout ce qui était à Abbotsford, les services, ses livres et ses meubles comme garantie à ses créanciers; la propriété foncière avait été récemment transférée à son fils, à l'occasion de son mariage. Il s'engagea à acquitter lui-même annuellement une partie du passif de la maison insolvable. Dès lors, avec son énergie caractéristique, il commença ses travaux herculéens. Il se logea dans une maison de troisième ordre de Saint-David's street, reçut peu de monde, abrégea les heures consacrées à ses repas ou à sa famille, renonça à ses récréations ordinaires, en somme accepta l'existence d'un modeste salarié de Grub street.

« Pendant plusieurs années, disait-il à M. Gillies, je me



suis accoutumé à un travail assidu, parce que j'y trouvais du plaisir; aujourd'hui, — malgré le respect dû au principe de Falstaff : « rien par contrainte, » — je ne reculerai pas devant l'ouvrage, parce qu'il est devenu une nécessité. »

Un de ses premiers livres fut *la Vie de Bonaparte*, terminé en treize mois; il lui fut payé quatorze mille livres (350,000 fr.), environ onze cents livres (27,500 francs) par mois; ce ne fut pas un mauvais marché pour les éditeurs, l'expérience le prouva. Les deux premiers volumes, sur neuf qui composaient l'œuvre, furent un *rifacimento* de ce qu'il avait écrit auparavant pour *l'Annual register*. En faisant la part des négligences et des longueurs inévitables dans une si grande rapidité d'exécution, l'ouvrage, par le bon ordre de sa distribution, ses réflexions profondes et sages, le coloris franc, ferme et pittoresque de son style et, par-dessus tout, *par le temps rapide dans lequel il a été écrit*, est incontestablement un des plus remarquables monuments du talent et de l'habileté — peut-être le plus remarquable dont on se souvienne.

La célébrité de Scott donnait de la valeur à tout ce qui sortait de sa plume, même aux productions faibles — gouttes de rosée lancées par la crinière du lion. — Aucune des opérations dans lesquelles il s'embarqua, ou plutôt qu'il mit à flot, ne lui fut aussi profitable que la réédition de ses romans annotés par lui. Quand il put apprécier sa propre valeur par le succès de ses travaux, il paraît s'être relâché de ses rigueurs, avoir repris quelque peu ses anciennes habitudes et même la pratique modérée de son hospitalité d'autrefois. Mais ses fatigues étaient considérables et avaient altéré sa santé, déjà privée par l'âge de son élasticité et de sa vigueur. En 1831, il fut frappé par une de ces terribles attaques de

paralysie, une maladie héréditaire dans sa famille; des précautions plus grandes et une fortune plus heureuse l'auraient probablement retardée, sinon détournée complétement. Il avait, dans le conrt espace de cinq années, par ses privations et ses efforts, remboursé les deux tiers environ de la partie des dettes dont il avait répondu, résultat étonnant et sans exemple dans l'histoire des lettres. Il y a quelque chose de pénible dans ce vaillant combat engagé contre la mauvaise fortune par un homme de cœur luttant contre les flots avec un courage invincible et finalement renversé au moment où il touchait au rivage!

Le reste de son histoire est celle de ses humiliations et de ses chagrins; on le détermina à entreprendre un voyage sur le continent, comptant sur les effets d'un climat plus doux. Le ciel riant de l'Italie sembla pour un moment lui rendre de nouvelles forces; mais son regard tombait avec indifférence sur ces majestueux monuments qui, dans de meilleurs jours, auraient enflammé son enthousiasme. Le pauvre malade demandait sa maison d'Abbotsford. La chaleur de la saison et la fatigue d'une route rapide amenèrent une seconde attaque qui le jeta dans un état déplorable d'imbécillité. C'est dans cette condition qu'il retourna dans ses foyers, où la vue de ses vieux amis, la beauté du site, création de son imagination, semblèrent un instant ramener sur ses traits, un rayon de satisfaction mélancolique, bientôt effacé. On aurait pu appliquer à sa situation les vers qu'il avait écrits dans un autre jour de chagrin.

« Le paysage n'a plus pour mon regard les teintes brillantes qu'il apportait quand le soleil couchant dorait de ses plus vives couleurs les hauteurs des côtes d'Ettrick.

« Mes yeux inattentifs voient couler dans la plaine le courant argenté

de la tweed et tombent froidement sur le temple saint de Melrode qui se dresse sur ses ruines orgueilleuses.

« Le lac tranquille, l'air embaumé, les coteaux. le torrent, la tour, les arbres sont-ils toujours ce qu'ils étaient ou bien un triste changement s'est-il opéré en moi?

La Providence ne voulut pas que ce corps brisé survécût longtemps à l'âme glorieuse qui l'avait animé. Walter Scott mourut le 21 septembre 1832. Sa dépouille mortelle fut déposée, comme il l'avait toujours désiré, dans la vieille abbaye de Dryburgh et les pèlerins des pays les plus éloignés se rendront à cet endroit consacré, aussi longtemps que le respect du génie inspiré et digne survivra dans le cœur humain.

Notre exposé, si court que nous ayons pu le faire, de l'histoire de Walter Scott, s'est étendue au point de nous laisser fort peu d'espace pour apprécier son caractère, — travail pour lequel les six volumes de M. Lockhard fournissent d'amples matériaux; on peut dire que pris et dans son ensemble et dans ses détails, il était le plus remarquable que l'on puisse citer. Il réunissait des qualités jusque-là trouvées inconciliables. — Poète et vivant dans un monde idéal, il était l'homme d'affaire exact et méthodique; sa prodigieuse facilité d'exécution ne l'empêchait pas d'être patient et laborieux; antiquaire savant, il prenait l'intérêt le plus actif aux choses du présent et à tout ce qui se passait autour de lui; avec de grandes dispositions pour une vie agitée et les aventures militaires, il passait à sa table de travail plus d'heures qu'un moine reclus; son cœur était aussi large que son cerveau; tory et fortement imbu des idées jacobites, il était plein de sympathie et de familiarité franche pour toutes les classes, même les plus humbles; auteur applaudi, il n'était

ni affecté ni obstiné; placé à la tête de la république des lettres, il professait une moindre estime pour elles que pour les autres travaux de l'esprit. — Ce qu'un auteur ne s'était guère hasardé de dire auparavant.

La première qualité de son caractère ou plutôt celle qui en forme la base, comme il arrive à toutes les grandes individualités, fut son énergie. Nous le voyons dans sa tendre jeunesse triompher des obstacles de la nature et, malgré son infirmité, se faire remarquer dans tous les exercices de gymnastique,—grimpant à des hauteurs vertigineuses, traversant des gués dangereux et exécutant à pied des pérégrinations qui donnent mal aux jarrets, rien qu'à y songer. A mesure qu'il avance dans la vie, il applique cette même force de décision à des objets plus élevés; un exemple frappant s'en présente dans l'organisation des journaux et de l'office de publicité créé en opposition à Constable; dans quelle pénible occupation ne dût pas l'entraîner cette entreprise, formée par lui, d'alimenter les presses actives de Ballantyne! Dans le même moment, il lui fallait, en outre, porter à lui seul le poids de travaux plus lourds. Ce qui le fit un jour comparer par Lockhard à une machine à vapeur remorquant des wagons de charbon. « Oui, répondit Scott en riant, et en frappant un violent coup d'une hache qu'il tenait à la main (ils étaient en train d'abattre des mélèses), et il y avait aussi un maudit train de charretées de fumier! »

Nous lui retrouvons la même énergie puissante triomphant de la maladie dans ses derniers jours, alors que la résolution seule de l'emporter sur elle le rendait capable de lutter encore. « Soyez assuré, disait-il à M. Gillies, que si la souffrance avait pu m'empêcher de m'adonner au travail, jamais une page d'*Yvanhoé* n'eût été écrite; si je m'étais

laissé aller à mes pensées et si j'avais cessé de travailler, je me demande si le mal ne se fût pas enraciné plus profondément et devenu incurable. » Mais le fait le plus extraordinaire, est le courage avec lequel il assuma et exécuta la tâche gigantesque qui suivit la faillite de Constable, jusqu'au jour où la force de son esprit fut écrasée sous son poids.

Il lui importait peu quelle était la nature de l'onvrage; soit qu'il s'agît d'organiser une opposition à un parti politique, ou une troupe de cavaliers pour résister à l'invasion, ou bien une réunion des Highlanders sauvages et de badauds d'Edimbourg, pour faire une exhibition de marionnettes, — manifestations loyales du reste — « devant Sa Très Sacrée Majesté, » il était toujours l'inspiration directrice qui donnait l'impulsion à toutes les *dramatis personæ*. Cette force d'initiative se révélait dans la perfection avec laquelle il prescrivait, non seulement les ordres généraux, mais les plus minutieux détails. Tout autour de lui était la création de son activité individuelle; ses terres étaient couvertes de forêts plantées par ses mains et plus tard taillées par lui; dans la construction de son château bizarre, il ne mit pas précisément les pierres dans le mortier, mais il dirigea la bâtisse depuis les fondements jusqu'aux combles; les objets antiques, les curieux travaux d'art, les draperies et les meubles qui décoraient les salons, furent dessinés ou choisis par lui; en lisant ses lettres, adressées dans ce temps à son ami Herry, on pourrait s'imaginer parcourir la correspondance d'un tapissier, tant les termes de ses instructions sont techniques. Nous ne voulons pas, en parlant ainsi, abaisser ses grandes qualités; ces détails sont simplement les plus extraordinaires, car au moment où il s'occupait de pareilles bagatelles, il était aussi supérieur dans ses occupations de

la plus haute importance. C'était une particularité de son caractère.

Une autre qualité qui semble comme la dernière avoir été dominante dans sa nature, c'était ses idées sociales où sa bienveillance. Son cœur était une source intarissable d'où sortaient des sentiments sympathiques, non seulement aux peines mais aux joies de ses semblables. Dans sa jeunesse, et peut-être plus tard encore, son caractère joyeux et sa constitution vigoureuse poussèrent parfois son amour pour la société jusqu'aux plaisirs immodérés de la table; il n'eut pourtant jamais de disposition aux excès habituels auxquels s'adonne un esprit vulgaire et souvent aussi, hélas! des organisations mieux douées; il ne recherchait même pas, dans les festins, un plaisir sensuel mais les agréments de la société; il ne fut ni un gourmet ni un gourmand, il aimait la table pour son libre commerce de pensées entre amis. La Bruyère dit — il est étrange qu'il ait trouvé cette réflexion à la cour de Louis XIV : — « Un homme est d'un meilleur commerce dans la société par le cœur que par l'esprit. » Si les assertions des voyageurs sont vraies, nous Américains, au moins ceux de la Nouvelle Angleterre, nous serions trop préoccupés des soins et des difficultés de la vie, pour fournir beaucoup de ces types de bonhomie; quoi qu'il en soit, nous connaissons tous de ces hommes dont la figure ouverte, signe d'un bon cœur, illuminée par l'expression d'un bonheur bienveillant, répand sa verve désopilante partout où ils paraissent. Rarement, à la vérité, cette qualité précieuse se trouve unie à une intelligence très développée; soit que la nature, avare dans ses dons, ne se soucie pas d'en répandre trop à la fois sur la même tête; ou que l'admiration publique porte l'homme d'intelligence à trouver trop de valeur dans

sa personne ou du moins dans ses actes, pour prendre intérêt aux affaires de ses inférieurs; ou que la crainte de compromettre sa dignité le mette « sur ses gardes » avec ceux qui l'approchent; ou encore que la grandeur de sa réputation jette une ombre glaciale sur nous, les petites gens de son voisinage; — quoi qu'il en soit, il est trop vrai que les plus grandes puissances de l'esprit manquent souvent de la seule qui donnerait aux autres leurs plus grands reliefs dans la société — le talent de plaire.

Scott n'était pas un de ces grands hommes tronqués; il n'était pas de ces génies qui semblent armés d'une lanterne sourde n'éclairant que leur propre route et laissant autour d'eux une obscurité profonde comme celle de minuit; il avait une sympathie communicative, une parole d'une affabilité contagieuse, un abord cordial pour tous. Ses manières étaient de nature à dissiper la froide réserve et le respect que son grand nom inspirait naturellement; sa parole franche, quand il s'adressait aux gens, lui ouvrait tous les cœurs. Il n'employait jamais le persifflage, arme emprisonnée qui sort non de la tête, comme peuvent le croire ceux qui la manient, mais d'un cœur aigri ou mieux d'un estomac mal organisé, laboratoire propice à la fabrication de cette mesquine artillerie. Scott ne cherchait pas non plns à plaire dans un cercle par des harangues parlementaires ou des discussions métaphysiques; sa conversation tournait volontiers à l'anecdote non pas celle qui se débite de propos délibéré, mais qui se présente naturellement par une circonstance où une question soulevée et vient comme explication. Il ne se répétait point et revêtait ses histoires d'une grande variété de formes, en leur donnant, comme il le disait, « chapeau neuf et canne nouvelle, — » de façon à leur enlever toujours l'apparence

d'une histoire redite pour la troisième fois par un *raconteur* endurci. Il permettait aux autres d'avoir leur façon de penser et disait avec le doyen Saint-Patrick.

« Découpez pour tous mais juste assez
Pour qu'ils ne meurent de faim ni n'étouffent —
Et quand vous avez fait votre part,
Que les voisins découpent pour vous. »

Il aimait une bonne plaisanterie, n'importe d'où elle vint, et ne faisait pas de façon pour manifester sa satisfaction. « Dans l'accès de la gaieté, il riait du rire du cœur » dit M. Aldolphus. — Donnez-moi un honnête rieur, dit lui-même Scott dans une autre occasion où un bougran à la mode lui rendait visite à Abbostford. Ses manières n'avaient rien d'affecté ni de prétentieux, elles étaient les mouvements spontanés d'un caractère aimable et soumis aux règles du savoir vivre, que la nature elle-même a prescrites; il servait admirablement ainsi ses intérêts comme peintre de mœurs, en mettant tout le monde en belle humeur devant lui, comme un peintre de portraits adroit cherche à distraire, par de bons mots ou des anecdotes, ceux qui posent devant lui, pour leur enlever toute raideur et saisir les plus heureuses expressions de leur physionomie.

Scott ne paraît pas avoir été extraordinairement scrupuleux dans le choix des nombreux amis et compagnons dont il était entouré; l'affaire de John Ballantyne l'exposa même à quelques critiques: et, en réalité, un être plus indigne ne se trouva jamais dans l'intimité d'un grand homme; il ne prenait même pas la peine de couvrir d'un voile ses plus honteux excès. Mais il avait été l'ami d'enfance de Scott; il avait grandi à côté de lui dans une espèce de dépendance; de pareilles relations entraînent des sentiments bienveillants

tout au moins pour celui qui oblige; on peut deviner ce qu'ils étaient chez notre auteur, par l'observation qu'il fit aux funérailles de Ballantyne. « Il me semble, disait-il, tristement après la cérémonie, il me semble qu'il y a moins de soleil pour moi à partir d'aujourd'hui. » On doit admettre pourtant que son intimité avec le petit Rigdumfunnidos, quelque excuse qu'elle put trouver dans le cœur de Scott, ne prouvait pas grandement en faveur de son goût.

Ces idées généreuses se révélaient non seulement par ses paroles, mais par les actions les plus significatives : que de fois il encouragea par son patronage libéral et délicat le mérite indigent qu'il tirait de l'obscurité et rappelait à la vie; tels furent entre autres Leyden, Weber, Hogg! Que de fois et avec quelle obligeance il livra à ses amis, qui le mettaient largement à contribution, des travaux littéraires écrits au milieu d'affaires pressantes, et alors que, parvenu au comble de sa réputation, ses heures valaient de l'or. A un autre point de vue de charité plus vulgaire et plus facile, il ne ferma jamais sa bourse, bien qu'il préférât à l'assistance directe celle qui met un nécessiteux en état de se sauver par lui-même; il fortifiait ainsi leur vertus et leur épargnait toute espèce de dégradation personnelle.

Son propre intérieur fut le théâtre où pouvaient s'exercer le mieux les impulsions de son excellente nature : entouré d'une famille heureuse, il faisait à tous les honneurs d'une hospitalité seigneuriale. « Il y a beaucoup de bonnes choses dans la vie, écrit-il dans une de ses lettres, bien qu'en disent les satiriques et les misanthropes; mais la meilleure de toutes probablement, jointe à une conscience sans tache (sans laquelle, soit dit en passant, aucune jouissance n'est possible) est le doux et calme accomplissement de nos

devoirs sociaux, par lesquels nous nous rendons heureux, en faisant le bonheur de ceux qui nous sont le plus chers. ». Chaque page de sa biographie nous montre combien il s'associait intimement aux plaisirs et aux occupations de sa famille, veillait à l'éducation de ses enfants, prenant part à leurs exercices, leurs excursions et leurs amusements, ne perdant aucune occasion de semer dans leur cœur l'amour de la vertu et les principes de l'honneur. Il aimait aussi à réunir ses paysans autour de lui, multipliant les jours de fête, où jeunes et vieux étaient confondus sous ses charmilles, où le punch était versé aux plus vieux par sa femme et par lui, tandis que les gâteaux et les *pence* étaient distribués aux plus jeunes; ses enfants prenaient part aux danses animées par la cornemuse; Scott lui-même, se mêlant aux groupes des figures joyeuses, « avait un mot particulier pour chaque vieille femme » ou « manant feal; » un compliment pour l'oreille des jolies filles; sa main qui bénissait pour les petits « gars » d'Abbostown ou de Broogmylers. — Sir Walter, disait un de ses vieux fermiers, parle à chacun comme s'il était son parent. « Il ne faut pas s'étonner que ces braves gens répondissent avec plus de chaleur que n'en donnent d'ordinaire les liens du sang. M. Gillies, raconte une anecdote d'Ettrick Shepherd, pour montrer combien leur affection était profonde en dépit de la manière bizarre dont s'exprimait leur honnête nature. M. James Ballantyne sortant avec lui de chez le poète, un soir où Hogg était venu, —soit dit en passant, sans invitation,—dit tout à coup : « Je vois avec peine la maladie de Scott; je lui trouve souvent l'air fatigué à la fin de la journée et je crains que ce ne soit sérieux. « Tenez votre langue, ou je vous envoie mesurer votre hauteur sur le chemin! répliqua Hogg. Vous mentez,

sans cœur que vous êtes! et vous parlez comme si Scott était à son lit de mort! cela n'est pas, cela ne *peut* pas être. Je ne souffrirai pas que vous parliez de ce sujet! » Ce sentiment était le même que celui de l'oncle Toby à côté du lit de Lefèvre; et, à ces mots, la voix de Shepherd fut étouffée par l'émotion. »

Sa bonté ne s'arrêtait pas même à ses semblables, et s'il les traitait comme ses parents, il traitait ses animaux domestiques comme des amis. Tout le monde se rappelle la vieille *Maida* et le fidèle *Camp* le « cher vieil ami » dont la perte l'empêcha de dîner. M. Gillies nous raconte qu'il vint un jour dans le cabinet de Scott pendant que celui-ci composait sa *Vision of Don Roderick*. « Tenez, dit l'écrivain, j'ai précisément copié les vers que vous avez entendus aujourd'hui et trouvés si bons; revenez pour le souper, si vous pouvez mais ne restez pas tard, vous savez que nous nous levons le matin; Wallace ne me laisse pas dormir après six heures. Viens, bon chien, et aide le poète; » à ces mots Wallace alla s'asseoir sur une chaise auprès de son maître qui lui offrit un journal; il le prit immédiatement, le regarda d'un air très attentif en le tenant avec fermeté et avec joie dans sa gueule, Scott le considérait avec satisfaction (car il aimait beaucoup les chiens). « C'est très bien! dit-il; maintenant nous allons continuer. » Je les laissai tout à coup sachant que « mon absence serait pour eux la meilleure compagnie. » Cette affection ne s'arrêtait pas à la race canine largement représentée chez lui en chiens courants, terriers, matins et métis. Nous trouvons aussi *Grimalkin* installé dans sa bibliothèque, et, en dehors, des petites poules, des petits canards et — ne l'allez pas dire en Judée — un petit cochon!

Le sensibilité de Scott, quoique facilement excitée et très

communicative, était chaude et sincère, personne ne partageait plus que lui les ennuis de ses amis; mais dans ces circonstances un sentiment véritablement élevé lui inspirait non une douleur stérile, mais le désir de trouver un moyen efficace pour mettre fin à leurs peines; dans une de ses lettres, après avoir parlé de la mort de son grand ami Erskine, il termine ainsi : « Il faut que je me retourne et que je voie ce que je puis pour fournir une pension à ses filles. » Dans un autre passage qui rappelle la plume exquise de Jérémie Taylor, il jette ce beau trait philosophique : « Dans les trois ou quatre dernières années, j'ai perdu plus de la moitié des amis avec lesquels j'ai vécu dans l'intimité. Il en doit être ainsi de nous. »

« Chaque pas dans la vie nous rapproche de la tombe. »

« Et pourtant nous nous occupons de plantations et de projets, comme si un autre arbre que le cyprès devait nous accompagner à la sépulture, où nos amis nous ont précédés; c'est la loi de ce monde cependant, et il doit en être ainsi, autrement la vie se passerait dans un deuil inutile pour ceux que nous avons perdus. Il vaut mieux jouir de la société de ceux qui nous restent. » — Son cœur si bien fait semble avoir subi l'influence de cette philosophie dans ses actions les plus ordinaires. « Je ne puis remédier à cela, » était une de ses maximes favorites, « en conséquence je ne veux pas y penser; en cela du moins je puis quelque chose. »

Au nombre de ses admirables qualités, nous ne devons pas omettre une certaine sagacité où habileté mondaine, qui est rendue dans ses portraits aussi fortement qu'un trait individuel peut l'être, et spécialement dans l'excellent tableau de M. Leslie. Sa physionomie semblait exprimer plutôt la

bienveillante finesse de Dandié Dinmont que la mélancolie d'un regard élevé vers le ciel, prêté par notre imagination au poète et qui a, du reste, parfois été de mode. Personne ne connaissait mieux que lui la valeur marchande d'un écrit, et bien qu'il dépréciât ses travaux au point de vue littéraire, il en exigeait un grand prix et se montrait aussi raide dans ses transactions que n'importe quel négociant. Dans ses affaires il jouait un peu trop la comédie où, pour parler plus correctement, il était trop désireux d'y mêler l'intrigue qui est toujours de peu d'utilité à ceux qui l'emploient. La correspondance de Scott, spécialement avec son fils, donne des exemples remarquables de sagesse dans les avis qu'il lui donne pour sa conduite dans la situation et la société nouvelle où se trouve le jeune Cornette; ses avis soigneux sur l'étiquette et les convenances sociales rappellent cet ancien *arbiter elegantiarum*, lord Chesterfield, bien que chez notre poète, nous devons le dire, il y eût un ton moral que le noble lord n'affectait pas scrupuleusement.

Un autre trait du caractère de Scott était sa fidélité politique; plusieurs personnes ont cherché à lui trouver un respect plus général s'adressant même aux dignités inférieures à la royauté; certainement nous lui voyons, dans certaines circonstances, un ton de déférence, — désagréable au républicain, — pour les ordres privilégiés ou plutôt pour les personnes privilégiées comme le roi, ou son propre chef, car il ne montrait jamais un pareil respect pour la pléiade des décorations et des jarretières, — mais les sentiments qui l'animaient à juste titre, comme citoyen d'une monarchie et sans lesquels il eût été un sujet déloyal, étaient encore relevés chez lui par une couleur poétique que son esprit mêlait même aux plus vulgaires relations de la vie. A l'ouverture

des fêtes royales à Holyrood-House, quand l'honnête bourgmestre déposa la couronne sur la tête d'une des jeunes dames présentes, le brave homme ne remarqua sans doute rien de plus que ce que nous eussions vu dans le diadème, — une coiffure pour une espèce d'hommes qui ne valaient pas mieux que lui, et même, si le vieil adage du « lion mort » est vrai, pas tout à fait autant; mais d'autres idées se présentaient à l'esprit de Scott. « Un millier d'années déployaient leurs ailes poudreuses » autour de lui, et, dans les apparitions voilées des temps, il voyait la vénérable succession des rois qui avaient présidé aux conseils des pays et conduit ses armées au combat. Le « cercle d'or » était à ses yeux le symbole de la gloire nationale, et, après avoir lancé du fond de son âme une violente imprécation, il quitta la salle dans une violente agitation, dont il fut quelque temps à se remettre. Il n'y avait nullement d'affectation dans sa conduite—qui a jamais accusé Scott d'affectation? — mais bien une forte dose de poésie; la poésie des sentiments.

Nous avons dit que cette pensée se mêlait aux plus simples actions de sa vie. Son crâne, à en juger par son buste, présentait un grand développement de l'organe de la vénération; il regardait avec respect tout ce qui concernait l'antiquité : son château était sur un pied féodal, ses appartements étaient plutôt conformes aux goûts du moyen âge qu'au sien propre; dans le partage de sa fortune, dont l'élévation due à lui-même le débarrassait de toute nécessité légale de désobéir aux sentiments de la justice naturelle, il montra un tel attachement aux anciens usages aristocratiques, qu'il laissa presque tout à son fils aîné.

L'influence de ce sentiment poétique est visible dans ses moindres actes, ses goûts, son amour des arts, ses habitudes

sociales. Son muséum, sa maison, son parc étaient remplis de reliques curieuses, moins encore par leur travail que par les souvenirs historiques qu'ils rappelaient : c'étaient une ancienne fontaine d'Edimbourg; les lintaux de Holbooth; la coupe du prince Charles où son *fac simile*. Même chose dans les arts. La musique qu'il aimait n'était pas celle de l'Italie, savante et compliquée, mais les simples mélodies des chants de son pays natal, de la cornemuse de John of Skye où de la harpe de sa fille si charmante et si accomplie. De même pour la peintnre : ce n'était pas les beaux ouvrages des grandes écoles flamandes et italiennes qui couvraient ses murs, mais quelques portraits de Claverhouse ou de la reine Marie ou « des vieux et glorieux John. » En architecture, nous voyons une tendance pareille dans ce singulier « roman de pierres et de chaux » dont il fit lui-même le plan jusque dans ses plus minutieux détails. Nous la retrouvons encore dans les solennités joyeuses offertes à ses tenanciers féodaux, les vieilles bonnes fêtes, le *Hogmany*, le *Kirn*, etc., — tombées depuis longtemps en désuétude — et dans lesquelles le sauvage joueur de flageolet des montagnes faisait entendre les mêmes airs guerriers qui avaient si souvent appelé à la guerre, ou bien aux devoirs du vasselage, les clans dispersés dans les forteresses des montagnes. De la même source enfin ont pu découler les idées de superstitions qui paraissaient remplir l'esprit de Scott comme « des songes étranges et mystérieux, » et donnaient une couleur romantique à ses conversations et à ses récits, sans pourtant avoir eu, même rarement, la moindre influence sur ses actions. C'était un sentiment poétique.

Scott était torie jusqu'au fond de l'âme. S'il était né un siècle plus tôt, il eût figuré, sans aucun doute, sous la ban-

nière du Prétendant. Il ne déguisait nullement ses opinions politiques, témoin sa jolie chanson à boire faite pour lord Melville. Ceci était de la poésie; mais sa prose n'est pas moins énergique : « Quant au whigisme, en général, dit-il dans une de ses lettres, je ne puis en dire qu'une chose, c'est que de même qu'un homme n'est, à proprement parler, renversé dans la lutte que lorsque son dos s'est élevé plus haut que sa tête, de même je ne puis trouver d'anciens États libres jetés dans le servage, sans constater que la populace vile et sans instruction a eu ses courtes heures de gouvernement anarchique, lequel naturellement conduit à la morne tranquillité du despotisme militaire... Ces convictions me rendent hostile au whigisme dans toutes ses formes et, je dois l'ajouter, la certitude que j'ai du manque de principes ordinaire à ses plus chauds meneurs ne contribue pas à le recommander à mon estime. » Malgré cela pourtant son torysme n'était pas, en pratique, celui qui endurcit le cœur d'un homme à l'égard de ceux qui ne sont pas de la même terre que lui; aucun whig, aucun radical n'eut jamais moins ce défaut et ne traita ses inférieurs avec une plus grande affabilité, disons même, avec plus de familiarité. Tous ceux qui ont visité sa maison hospitalière l'ont vu, en se promenant dans ses terres, prendre une prise de tabac dans la boîte de quelque « vieux jardinier aux cheveux gris, » ou frappant sur l'épaule de quelque honnête Tom Puedie, et écoutant ses instructions sur la meilleure manière d'éclaircir les plantations. Malgré ce ton de familiarité, personne n'était mieux servi par ses domestiques; ils avaient pour lui les soins de l'affection, les seuls que la puissance ne puisse commander et que l'argent n'achète pas.

Aux qualités dont nous avons parlé se joignent le « senti-

ment chevaleresque du véritable honneur qui dirigeait toutes ses actions; nous n'entendons guère par là ce chauvinisme de Hotspur qu'animent seuls le tambour et les fifres, bien qu'il ait dit : — « J'aime le son du tambour comme l'oncle Toby lui-même, » mais cet honneur, profondément gravé dans le cœur de tout vrai gentilhomme, qui lui fait éviter avec une exquise délicatesse la moindre tache ou la moindre imputation contre sa bonne foi. « Si nous perdons toute autre chose, écrit-il dans une occasion critique à un de ses amis qui n'était pas aussi délicat sur ce point, nous conserverons au moins notre réputation intacte. » Ceci nous rappelle un esprit chevaleresque et aimable, François Ier, écrivant bravement à sa mère, sur le malheureux champ de bataille de Pavie : « Tout est perdu fors l'honneur. » Les dernières années de Scott furent une noble démonstration de la sincérité de ses grands principes.

Sa biographie donne peu de détails sur ses sentiments religieux, qui semblent avoir été en harmonie avec ses principes politiques. Il était membre de l'Église d'Angleterre, défenseur solide des formes établies et ennemi acharné de tout ce qui touchait aux idées sévères du puritanisme. Sur ce terrain, le jeune Samson avait l'habitude de lutter vaillamment avec le digne Dominique Mitchell qui, évidemment, a dû fournir plus d'une tirade de doctrine au révérend Peter Poundtext, à maître Nehemiah Holdenough et à d'autres illustrations théologiques. Scott n'aimait l'hypocrisie sous aucune forme; quelles que fussent ses doctrines spéculatives, ses actions débordaient de cette charité qui est le principe vital de notre religion; quand il parlait des questions religieuses il montrait un profond respect pour les vérités de la révélation aussi bien que pour leur origine divine.

Quelle que soit l'idée qu'on puisse se former des qualités morales de Scott, sa puissance intellectuelle lui méritait le surnom donné à Lope de Vega *Monstruo de naturaleza* (prodige de la nature). Son organisation paraissait n'être pas soumise aux lois qui dirigent ses semblables. Sa mémoire, comme d'ordinaire, fut la première de ses facultés qui se développa ; simple écolier, il pouvait réciter, affirme-t-il, tous les chants d'Ossian et de Spenser; plus tard, on le rencontre continuellement exécutant les mêmes tours de force : il répéta, un jour, tout un poème imprimé dans une publication à deux sous, dont on parlait par hasard, et qu'il n'avait pas relu depuis son enfance; dans une autre circonstance, Ettrick Shepherd essayait en vain de retrouver dans ses souvenirs une ballade qu'il avait composée plusieurs années auparavant; Scott lui dit tout à coup : « Prenez votre plume, Jemmy, et je vais vous la dire mot pour mot, » ce qu'il fit. Il est inutile de multiplier les exemples de prodiges qui ressemblent à ceux d'un magicien.

Ce qui est plus extraordinaire : à côté de cette facilité avec laquelle il retenait des pages entières, après une simple lecture ou audition, c'est qu'elles se gravaient on ne peut plus profondément dans sa mémoire. Les autres hommes sont tellement traversés par les difficultés et les ennuis de la vie, que beaucoup de faits leur échappent presque immédiatement après les avoir appris; nous sommes ainsi dans l'embarras des filles de Danaus, de classique mémoire, obligées de passer une grande partie de leur temps à remplir un tonneau qui se vide. La mémoire de Scott, au contraire, semblait être hermétiquement fermée et ne laissait échapper rien de ce qui y entrait. Cette faculté lui fut d'une immense utilité dans sa carrière d'écrivain, et le nombre prodigieux de faits

à sa connaissance empruntés à des livres, ou fruits de ses observations, devint en réalité pour lui un magasin toujours à sa disposition. Ceci peut expliquer le fait — non moins merveilleux en lui même — de la rapide exécution de ses ouvrages, souvent remplis de détails rares et intéressants; le travail prélimaire était déjà fait. Sa vie entière fut une préparation; quand il s'aventura, dans *Rokeby* et *Quentin Durward*, sur un terrain qu'il connaissait peu, nous savons avec quelle habileté il développa ses connaissances nouvellement acquises.

Chez beaucoup d'hommes d'une mémoire prodigieuse, que nous avons connus, le développement trop grand de cette faculté semblait avoir été atteinte aux dépens de toutes les autres; chez Scott, au contraire, la puissance directement opposée, celle de l'imagination et de l'invention s'était également produite avec puissance dès son enfance. Il était déjà célèbre à l'école comme conteur; que de fois ses délicieuses fictions, animées de tout l'éclat d'une jeunesse ingénieuse, ne charmèrent elles pas l'oreille d'écoliers insoucieux! Si elles eussent été conservées, elles amuseraient aujourd'hui d'autres enfants plus vieux. Nous connaissons Scott dans son adolescence et son déclin; les grâces folâtres de son jeune âge nous manquent seules.

La facilité avec laquelle il donnait à ses idées la forme écrite fut aussi remarquée de bonne heure. Une de ses premières ballades et des plus longues, fut faite dans un dîner; il écrivit un chant de son *Lay* par semaine; *Waverley*, ou plutôt les deux volumes de cet ouvrage, lui demandèrent les soirées d'un seul été. Ceux qui en ont entendu parler oublieront-ils jamais les mouvements de cette main mystérieuse, — telle qu'elle fut décrite par deux étudiants d'une maison

voisine, — entassant l'une sur l'autre avec une rapidité infatigable ces pages destinées à l'immortalité. Scott parle plaisamment de cette merveilleuse facilité dans une lettre à son ami Morritt : « Quand j'ai posé ma plume sur le papier, elle marche réellement très vite ; je suis quelquefois tenté de la laisser aller et de voir si elle n'écrira pas aussi bien sans l'assistance de mon cerveau. Quelle belle perspective pour le lecteur. »

Quant aux heures et aux endroits de travail, ils semblent lui avoir été presque indifférents. Il avait une puissance complète de recueillement ; il lui importait peu d'être cloué sur une chaise derrière ses clercs, exposé à l'éloquence soporifique de quelque avocat aux poumons infatigables, d'être lancé avec son cheval dans les sables de Portobello, de rouler avec fracas dans une chaise de poste ou de se trouver au milieu d'hôtes bruyants remplissant les salons d'Abbotsford ; — le même petit paquet « soigneusement ficelé et cacheté » était toujours prêt à l'heure convenue, pour la malle d'Edimbourg. Sa manière de composer, expliquée par lui-même à un ami qui lui demandait quand il trouvait le temps de le faire, est assez originale. « Oh, lui disait Scott, je *mijote* une idée une heure avant de me lever, c'est le temps où je prépare les développements de mon projet de chapitre, qui est moitié à la lumière moitié dans l'ombre ; quand je me mets ensuite à ma table, il s'exécute d'ordinaire très aisément ; souvent aussi je flâne dans les plantations, et pendant que Tom saute une digue ou un fossé que je lui ai indiqué, l'imagination peut bien prendre sa volée dans un autre monde. » Jamais, on en conviendra, cette manière de *mijoter* la cuisine littéraire ne produisit un dîner aussi splendide.

La qualité de l'œuvre faite dans de telles conditions est en vérité le plus grand miracle; l'exécution d'une besogne si énorme comme simple travail d'écriture serait déjà très extraordinaire et mériterait d'être rapportée comme un tour de force d'un simple copiste. C'est une espèce de prodige pareil à celui qui s'opère chaque jour sous nos yeux par MM. James Bulwer et Cie, qui fournissent notre marché et celui de leur pays des diverses denrées dramatiques, historiques, pastorales-comiques et historico-pastorales, etc. En Espagne et en Italie, nous trouvons un nombre considérable d'improvisateurs et d'improvisatrices qui exécutent en vers des prodiges de même genre, dans une langue dont les mots, terminés par des voyelles, donnent à la pensée une grande facilité de se cadencer en rimes sans malice préméditée. Sir Stamfort Raffles, dans ses récits sur Java, nous parle d'une magnifique allée d'arbres plantés devant sa maison, qui, dans le cours d'une année, atteignirent une hauteur de quarante pieds; mais peut-on comparer cette splendeur momentanée d'une végétation de champignons avec le superbe roi des forêts, dont les racines s'enfoncent jusqu'au cœur de la terre, pendant que les branches, au milieu des orages ou sous les rayons du soleil, montent aux cieux? Ce dernier n'est-il pas l'emblème de Scott? Qui peut douter que ses œuvres en prose tout au moins gagneront en renommée avec le temps, et vivront à travers les générations successives, jusqu'à ce que la langue dans laquelle elles ont été écrites ait cessé d'être une langue vivante comme celle de la Grèce et de Rome?

Le seul écrivain méritant sous ce rapport d'être cité avec Scott est Lope de Véga, qui, dans son temps, tint un rang élevé dans la république des lettres comme notre grand

contemporain. Les beaux drames qu'il produisit pour les spectacles de la capitale de l'Espagne, et dont les succès bannirent Cervantes de la scène, défiaient par leur étendue l'agilité d'un copiste. Son ami Montalvan, un des auteurs les plus fertiles de son temps, nous raconte qu'il entreprit avec Lope de donner une comédie en vers et en trois actes, suivant l'usage de l'Espagne, dans un délai excessivement court. Pour terminer sa moitié aussi vite que son confrère, il s'était levé à deux heures du matin et à onze heures il avait fini. Ce fait est certes remarquable, car la pièce avait entre trente et quarante pages de cent lignes chacune. En se promenant dans le jardin, il trouva Lope élagant un oranger. « Comment en êtes-vous sorti? lui demanda Montalvan. — Très bien, répondit le poète, je me suis levé de bon matin, à cinq heures; après avoir terminé, j'ai déjeuné; depuis, j'ai écrit une lettre de cinquante rimes redoublées et arrosé tout le jardin, ce qui m'a pris beaucoup de temps.

Les chiffres établiront mieux la facilité comparative de Scott et de Lope de Véga. La chose se présente si naturellement ici, que nous n'hésitons pas à emprunter quelques calculs déjà publiés dans notre numéro de juillet dernier; peu de nos lecteurs, ont, nous le supposons, la mémoire étendue de sir Walter Scott, et nous croyons qu'il a pu les oublier assez pour nous excuser de les reproduire, sans leur donner « le chapeau neuf et la canne nouvelle » dont il ornait ses anciennes histoires.

« Il est impossible de présenter les résultats de ses travaux d'une manière qui ne frappe pas fortement l'imagination, il a laissé 21,300,000 vers imprimés, outre une masse de manuscrits; d'après le témoignage de son ami Montalvan, il a livré au théâtre 1,800 pièces régulières et 400 *autos* ou

drames religieux — tous ont été représentés. Il a composé, d'après sa propre assertion, 100 comédies dans le terme presque inadmissible de vingt-quatre heures chacune ; elles contenaient toutes en moyenne deux à trois mille vers dont une grande partie étaient rimés et entremêlés de sonnets et d'autres compositions de forme difficile. Il vécut soixante-douze ans, et en supposant qu'il ait consacré cinquante années au travail, bien qu'il se soit en même temps livré à une foule d'autres occupations absorbantes, il doit avoir produit une pièce par semaine, pour ne rien dire de vingt et un volumes *in quarto* d'œuvres diverses, dont cinq poèmes épiques écrits dans ses moments de loisirs et tous imprimés aujourd'hui.

« La seule activité que nous offre l'histoire littéraire ayant quelques traits de ressemblance avec celle de Lope de Véga, bien qu'elle ne l'approche guère, est celle de notre illustre contemporain sir Walter Scott. L'édition complète de ses œuvres récemment publiée par Murray, à laquelle il faut ajouter deux volumes dont il n'a pas la propriété, formera probablement quatre-vingt tomes en petits *octavo*. Ces ouvrages sont indépendants d'une grande part de rédaction fournie à l'*Edinburgh annual Register*, ainsi que d'autres collaborations anonymes. Dans cet ensemble, quarante-huit volumes d'histoire et de biographie ont été écrits entre 1814 et 1831, soit en dix-sept ans, soit un par trimestre pendant toute cette période, et il faut y joindre ses vingt et un volumes publiés antérieurement. L'exécution matérielle de tout le travail fait par lui, ou par Lope de Véga, semblerait à peine possible dans un temps indiqué. Scott aussi était, comme son rival espagnol, adonné à beaucoup d'occupations étrangères. Il a dû résulter de sa cordiale hospitalité une plus

grande dépense de temps pendant lequel il ne s'occupait nullement de littérature. »

Qu'est-il advenu de ce nombre effrayant de productions de Lope de Véga? Deux ou trois pièces seulement sont restées au théâtre, et peu sont encore lues avec plaisir; elles n'ont jamais formé une édition régulière et se trouvent maintenant en volumes dépareillés à l'étalage des bouquinistes, ou réunies par parties séparées dans des bibliothèques d'amateurs.

Scott, malgré sa facilité d'exécution, n'avait point cette pitoyable prétention de beaucoup d'hommes de talent qui se croient dispensés de toute étude réglée et méthodique. Il était très économe de son temps ; il ne parlait cependant pas comme Voltaire « du terrible malheur de voir perdre tant d'heures en conversation. » Il avait trop peu d'orgueil et trop de bienveillance pour ne pas penser que d'autres objets sont dignes d'affection à côté de la réputation littéraire; mais il perdait son temps en occupations frivoles et stériles. « Quant à faire des cérémonies, quand nous sommes seuls — disait-il à M. Gilliès, qu'il avait invité à diner en famille — il ne s'en agit nullement, l'existence n'est pas assez longue pour s'occuper de pareilles bagatelles. » Dans la première moitié de sa vie, il travaillait tard dans la nuit, mais convaincu qu'il est bon pour la santé de se lever de bonne heure, et désireux de réserver à tout hasard une partie de sa journée pour ses travaux littéraires, il se leva à cinq heures pendant toute l'année. Il lui fallut pour cela un grand courage, comme peuvent le comprendre ceux qui ont été témoins de la difficulté et de la répugnance avec laquelle un oiseau nocturne supporte la lumière du jour. Il était méthodique dans la distribution de ses heures. Dans une lettre à l'artiste Terry, son ami, remplie comme les autres de con-

seils dictés par l'esprit et le cœur, il dit à propos de l'habitude qu'ont certaines gens de faire perdre du temps aux autres : « C'est une manière très efficace d'obséder les hommes d'intelligence et de talent, spécialement quand leurs heures ne sont pas régulièrement employées, mais laissées à leur disposition ; elle opère comme le lierre autour du chêne, et finit par entraver, sinon par détruire, la vigueur d'une application soutenue et nécessaire. Il faut que j'aime tant un homme pour lui donner pareil conseil, que je ne veux pas m'excuser de me l'être permis, et j'espère apprendre de vous que vous êtes devenu *aussi régulier qu'une montre hollandaise, —marquant exactement les heures, les quarts et les minutes.* » Il indiquait avec la même insistance ces idées d'ordre à son fils ; si quelqu'un pouvait s'en passer c'était évidemment Scott, mais il savait que sans elles les plus grandes facultés de l'esprit peuvent rester stériles et tourner dans le vide.

Plusieurs de ses opinions sur les lettres sont singulières quand on songe à la situation qu'il occupait. « Je vous l'ai promis, écrit-il à un vieux camarade, mes chênes dureront plus longtemps que mes lauriers et je me pique plus de mes compositions d'engrais que de toute autre à laquelle j'aie travaillé. » Ceci peut paraître une plaisanterie ; mais à diverses reprises, dans ses lettres et ses entretiens, il place la profession littéraire au dessous de toutes les autres occupations intellectuelles et spécialement du métier des armes. Le duc de Wellington qui représentait cette dernière profession, semble lui avoir inspiré une grande vénération, ce qui dérive pour nous de sa grande passion pour la poudre dont il s'est lui-même confessé.

Il n'est guère facile de deviner d'où lui venait ce peu d'estime pour la littérature; comme profession, elle a trop

peu de rapports avec d'autres états plus actifs pour donner lieu à un parallèle. Le soldat se trouve en présence des choses extérieures seulement; ses luttes et ses succès ont tous pour objet la matière sous ses formes diverses, le corps humain ou les obstacles de la nature. Le poète, au contraire, s'adresse aux formes impalpables et à des fantaisies plus légères que l'air; sa vie est contemplative; celle du soldat est active, ses succès sont subordonnés à une grande énergie morale et à sa présence d'esprit; il lui faut cependant le talent le plus élevé pour exécuter ses propres combinaisons, prévoir les mouvements de l'ennemi et saisir avec le coup d'œil de l'aigle son côté vulnérable. Qui prétendra pourtant que cet esprit pratique doit être placé plus haut que la puissance créatrice du poète, cette étincelle de l'esprit divin?

L'orateur prête mieux à la comparaison; bien que son théâtre d'action soit à l'extérieur de son âme, on peut dire qu'il emploie les armes de l'écrivain! Mais combien de ses succès ne dépendent que de qualités étrangères à celles de l'intelligence! « L'action, disait le père de l'éloquence, l'action, l'action, sont les trois choses nécessaires à l'orateur! » Combien de ses triomphes ne sont, en effet, que le résultat du regard, du geste, de l'accent entraînant de sa voix mis à l'unisson des passions qu'il remue? Combien encore n'en doit-il pas aux sensations contagieuses de l'auditoire lui-même, emportant la critique dans le flot de l'émotion qui déborde. Si quelqu'un veut apprécier cette question, après s'être tenu debout

« Jusqu'à ce que ses jambes flageollent, que les tempes lui battent, pour nourrir avec une rage héroïque son estomac des flammes du patriotisme »

qu'il lise le même discours dans un journal ou dans une rela-

tion bien corrigée par l'orateur! Les productions de l'écrivain sont soumises à des épreuves plus sévères. Il ne peut dérober ses fautes au lecteur en excitant les passions des masses; on l'analyse dans le silence calme du cabinet. Toutes les fleurs de sa fantaisie sont destinées à être flétries par le souffle desséchant de la critique; la chaîne de ses arguments est livrée, anneau par anneau, à un examen méticuleux et le moindre défaut est à coup sûr découvert. Il n'y a pas de juge aussi froid que l'homme dans son cabinet, éloigné de toute influence passionnée de l'humanité. Il n'existe donc pas de forme sous laquelle l'intelligence puisse se révéler au monde aussi complétement dépouillée de toute aide extérieure que celle des compositions écrites. — « Mais, dit l'homme pratique, apprécions les choses par leur utilité. » — « Vous parlez des poèmes d'Homère, dit le mathématicien; mais après tout, que prouvent-ils? » Cette question demanderait une réponse un peu trop étendue pour les dimensions de notre article. Mais si les poèmes d'Homère furent, comme Heeren l'affirme, le principal lien qui unit entre eux les États de la Grèce et leur donna le sentiment de la nationalité, ils *prouvent* plus que tous les mathématiciens de la Grèce — et elle en possédait beaucoup de capables, — ont jamais prouvé. Les résultats de l'habileté militaire sont tout aussi évidents. Le soldat, par une victoire, étend les frontières d'un empire; il peut faire plus; — il peut conquérir la liberté d'une nation ou repousser les hordes de la barbarie prêtes à l'inonder. Wellington se trouva dans ce cas en accomplissant dignement son œuvre, où plutôt il fut placé à la tête d'un gigantesque mouvement physique et moral, qui lui permit de l'exécuter; abandonné à ses propres forces, il n'eût été capable de rien; or, l'écri-

vain ne peut compter que sur ses ressources isolées. Qui donc dira encore que les triomphes de Wellington surpassent les succès de Scott, dont les ouvrages sont reçus comme livres de famille dans toutes les habitations, depuis les châteaux jusqu'aux plus humbles fermes; qui ont traversé l'Océan et les déserts, et, volant de leurs propres ailes, se sont ouvert une route jusqu'aux régions les plus éloignées, concourant à former le caractère des hommes, jusqu'à ce que les pensées de l'auteur, on peut le dire, se soient incarnées dans des milliers de ses semblables? Qui donc, dans sa vie, n'a pas, un jour, senti les peines de son cœur soulagées, sa tristesse adoucie, ses moments heureux briller plus vivement au contact magique du talent? Trouvera-t-on ces victoires moins réelles, moins utiles à l'humanité, moins glorieuses pour elle que celles du plus grand capitaine de son temps? Les triomphes du guerrier sont limités à l'étroit espace d'une époque, ceux d'un Scott ou d'un Shakspeare se perpétueront, avec un éclat croissant, dans les âges à venir, alors que les généraux victorieux seront oubliés, ou ne vivront plus que dans les chants des poètes et les pages de l'historien.

Mais après tout, cette comparaison n'est guère aimable, ni philosophique, et, pour dire la vérité, elle est passablement puérile. Nous y sommes arrivé, non par hasard, mais de propos délibéré et entraîné par l'appréciation différente que, dans notre pauvre jugement, nous faisons de la profession méprisée par Scott; puisque nous avons pris la peine de l'écrire, nos lecteurs nous permettront de ne pas l'effacer. Les parties se rencontrent sur trop peu de points communs, pour qu'une comparaison soit possible. Quant à vouloir apprécier les choses par la mesure pédantesque du « *cui*

bono? il est impossible de dire les conséquences dernières d'un acte humain; comment pouvons-nous espérer dès lors déterminer celle d'une influence? Quant à l'*honneur* des différentes vocations, il n'y eut jamais de meilleure sentence que ce vieil adage de Pope — vieux maintenant parce qu'il est très vrai.

« Agissez bien et tout l'honneur est là »

C'est le juste orgueil de notre pays, que chez aucune nation civilisée la force de cette maxime philosophique n'ait été aussi noblement déployée, grâce à nos institutions glorieuses.

Une raison décisive du peu d'estime que Scott portait aux lettres, fut probablement la facilité avec laquelle il écrivait. Nous sommes disposés à faire peu de cas de ce que nous exécutons facilement. Si les diamants étaient aussi communs que les cailloux et la poudre d'or aussi répandue que l'autre, qui s'arrêterait pour les recueillir. Ce fut la prostitution de sa muse, soit dit en passant, à cette même poudre d'or qui mérita au poète la dure boutade de Byron dans ses *English Bards :*

« Nous méprisons l'enfant vénal d'Apollon »

attaque détestable et accusation presque aussi vraie que toute satire — c'est à dire complétement fausse. Elle fut lancée dans la jeunesse de sa seigneurie, quand elle rejetait d'une façon chevaleresque toute proposition d'échanger ses rimes contre de l'argent. Byron vécut assez pour peser ses productions littéraires dans les mêmes balances que celles des plus vulgaires fabricants, et en vérité il serait ridicule que les travaux de l'esprit n'eussent pas leur prix sous ce

rapport comme ceux de tout autre genre. Il y a peu de danger, croyons-nous, de récolter trop d'or dans les sillons du Parnasse.

Scott voyait les choses d'une façon plus sensée. Dans une lettre à Ellis, écrite immédiatement après la publication de *The Minstrelsy*, il faisait cette réflexion. « On peut dire tout ce que l'on veut des jouissances de la renommée et du profit, comme motifs déterminants de l'écrivain ; je crois que son seul bonheur consiste dans l'exécution même du travail et dans ses recherches ; je n'écrirais pas plus sans ces raisons que je ne chasserais pour dîner d'un civet de lièvre ; si en même temps la renommée et l'argent viennent sans que j'y aie songé, je ne leur ferai pas plus mauvais accueil qu'au civet. » Cette déclaration était d'autant plus digne qu'elle fut prouvée par sa conduite postérieure. Il trouva bientôt en réalité, et spécialement quand *Waverley* eut ouvert la veine, qu'il avait rencontré une mine d'or ; ses prodigieuses recettes donnèrent à ce travail l'apparence d'une spéculation ; chaque volume, à son apparition, était un événement, et les bénéfices réalisés engageaient naturellement Scott dans des plans nouveaux de dépenses extravagantes ; celles-ci à leur tour le déterminaient à des efforts croissants ; les « profits » devinrent ainsi, quoi qu'ils eussent été d'abord, le principal mobile du travail dont ils étaient la récompense. Ses livres devenaient des articles de caisse et il les appréciait plus d'après la règle mercantile « de la valeur vénale de la chose » que selon une mesure capricieuse de la célébrité. Il se pliait avec déférence au jugement des éditeurs et manœuvrait habilement ses voiles, selon que l'*aura popularis* changeait. « S'il n'est pas heureusement arrangé, écrit-il à son imprimeur en lui retournant un roman, nous l'arrangerons de nouveau. »

Sa muse était de cette école qui cherche le plus grand bonheur du plus grand nombre; nous ne pouvons guère nous le représenter lui adressant comme Milton cette invocation ;

Dirige toujours mes chants, Uranie, et fais moi trouver un auditoire convenable mais peu nombreux »

Encore moins pouvons-nous nous l'imaginer comme le vieux poète aveugle nourrissant son esprit de visions et de gloire posthume et faisant un poème pour cinq livres sterling.

Il est singulier que Scott, attribuant à ses productions une grande valeur d'argent, comme le commerçant le plus acharné, les considérât comme de peu de prix au point de vue litttéraire. « Quoi que d'autres puissent penser, je n'ai jamais été l'admirateur de mes poésies, disait-il, quand John Wilkes lui déclarait « qu'au comble de ses succès il n'avait jamais été un Wilkite. » Si l'on tient compte de la popularité du poète, ce n'était là qu'un médiocre compliment adressé au bon goût de son temps. Scott pourtant, tout en jetant de la déconsidération sur ses œuvres, n'était pas insensible à la critique; il dit un jour que « s'il avait reconnu en lui un point faible, il n'eût jamais écrit! » Mais dans une autre occasion il s'exprime de cette manière : « Je me suis fait une règle de ne jamais lire les attaques dirigées contre moi. » Le capitaine Hall dit à ce propos : « Il ne lisait jamais les critiques de ses ouvrages; je tiens ce fait de la meilleure source ! La louange ne lui donnait pas de plaisir et la censure lui causait de l'ennui. » Madame de Graffigny rapporte aussi de Voltaire : « qu'il était indifférent aux éloges, mais que le moindre mot de ses ennemis le chagrinait. »

Cependant les deux auteurs ont goûté les douceurs de l'éloge autant que tous ceux qui aient jamais vécu. Ils étaient pareils à un épicurien dont le palais a perdu toute estime pour les plats friands qui l'ont si longtemps réjoui, sans devenir pour cela insensible à des mets plus communs et moins délicats. Il est consolant pour la médiocrité modeste, pour les auteurs moins heureusement doués par les muses, de songer que les poètes arrivés au sommet du Parnasse n'ont pas éprouvé dans leur condition un bonheur plus grand que ceux dont les mains s'accrochent aux buissons qui hérissent le bas de la montagne. Le fait est, comme l'a dit souvent Scott lui-même, que la joie est dans la « chasse, » soit dans la prose, soit dans la poésie de la vie.

Mais il est grand temps de terminer notre travail; incomplet et peu satisfaisant; il a pourtant atteint des proportions qui peuvent excéder la patience du lecteur. Nous avons terminé la lecture de ces délicieux volumes avec la pensée mélancolique que donne au réveil un songe agréable. Le dernier, dont les tristes événements sont annoncés dans le cinquième, ne nous est pas encore parvenu, mais nous en savons assez pour prévoir le fatal dénoûment du drame. Dans les volumes parcourus nous avons vu une succession de caractères intéressants passer sur la scène et partir pour leur long voyage. « OEil brillant fermé pour toujours, voix joyeuses, silencieuses pour jamais, » semblent revenir auprès de nous pendant que nous écrivons. L'imagination retourne à Abbotsford — le romanesque et brillant Abbotsford, — magique création de ses mains; nous voyons ses salons rayonnant de la bienveillante hospitalité de son généreux cœur, remplis de voyageurs de tous les pays, réunis pour rendre hommage au temple du génie; résonnant de la musique

joyeuse de ces jours de fêtes où jeunes et vieux venaient renouveler les usages des temps antiques.

« C'étaient là ses charmes et ses charmes ont fui »

Ses cours sont abandonnées ou foulées seulement par le pied de l'étranger qui s'assied à l'ombre des arbres plantés par ses mains; les enchantements du magicien ont disparu, sa baguette est brisée et le grand poète lui-même dort au sein du site paisible qu'il a embelli par son goût et rendu immortel par son génie.

CHATEAUBRIAND

ET

LA LITTÉRATURE ANGLAISE

CHATEAUBRIAND [1]

LA LITTÉRATURE ANGLAISE

Octobre 1839

Il y a peu de sujets qui présentent un plus grand intérêt et, quand il est bien traité, une plus grande importance que l'histoire de la littérature. Qu'est-elle, en effet, sinon un livre où sont consignés les progrès successifs par lesquels une nation s'avance dans la carrière de la civilisation? L'histoire politique rapporte les crimes, les folies, les entreprises, les découvertes et parfois les triomphes de l'humanité; mais quelle est la tendance de ces faits et de quel intérêt sont-ils aux yeux du philosophe, sinon qu'ils accélèrent ou retardent la marche de la civilisation? L'histoire de la littérature est celle de l'esprit humain, elle est, comparée aux autres, l'intelligence séparée de la matière — l'esprit qui anime mis en regard des corps inertes.

Quand cette connaissance des progrès moraux d'un peuple est réunie à ses annales particulières, elle fournit tous les matériaux de nature à soulever l'intérêt le plus grand et le

[1] *Essai sur la littérature anglaise*, par le vicomte de Chateaubriand. Traduit en anglais, 2 vol. in-8°. Londres, 1836.



plus varié. La vie de l'homme de lettres n'est pas toujours circonscrite dans les murs d'un cloître; elle ne le fut même pas au jour où le cloître était l'asile ordinaire de la science. L'histoire du Dante et de Pétrarque est, sur ce point, le meilleur commentaire de leur époque. Dans les derniers temps l'homme de lettres prit part aux principaux événements de la vie publique et sociale; mais alors même que l'histoire emprunte son intérêt à quelque personnage particulier, quelle source d'animation ne découle pas des caprices du génie, de ses joies et de ses peines, invisibles aux yeux du vulgaire, et qui agitent pourtant son exquise sensibilité aussi puissamment que les grands coups de la fortune peuvent remuer des tempéraments plus robustes et moins plongés dans l'idéal! quel roman peut nous captiver plus grandement que les mélancoliques histoires de Pétrarque, du Tasse, d'Alfiéri, de Rousseau, de Byron, de Burns et d'une foule d'autres hommes connus, auxquels le talent semble avoir été donné pour les rendre plus sensibles à l'aiguillon affilé de la souffrance! Peu importe que leurs peines proviennent, pour la plus grande partie, de leur imagination; elles n'en sont pas moins réelles *pour eux*. Ils vivent dans une sphère idéale, et par le génie, don fatal à qui le possède, ils ont appris comment, d'après le langage d'un des plus malheureux, « on embellit la douleur, » aux yeux des autres.

Mais malgré son intérêt et son importance, l'histoire littéraire a toujours soulevé une assez mince attention en Angleterre; on n'a pas encore produit, ni même tenté de produire une analyse complète des trésors nationaux que nous possédons. Les premières périodes du développement poétique de la Grande-Bretagne ont été bien décrits par

quelques érudits : Warton a fait l'histoire de la poésie jusqu'au temps de sa première expansion vigoureuse, l'âge d'Élisabeth ; mais il n'est pas entré dans le somptueux vestibule du temple. *La Vie des poètes*, par le docteur Johnson, a contribué grandement à combler le vide; mais il reste beaucoup à faire pour donner à l'homme studieux une idée complète des progrès de la poésie en Angleterre. L'ouvrage de Johnson, comme chacun le sait, est construit sur un plan de fantaisie et très irrégulier. Les biographies furent indiquées par le choix du libraire; plusieurs des plus grands noms de la littérature anglaise y sont omis pour faire place à des élus de moindre importance, dont l'éclat blafard n'eût jamais pénétré jusqu'à la postérité, sans le secours du puissant réflecteur que lui a donné la critique. On peut constater la même irrégularité dans l'étendue qu'il a fixée à chaque biographie; souvent les figures principales ou qui eussent dû être telles, sont rejetées à l'arrière-plan pour céder le pas à quelque personnage inférieur, dont la vie, pensait-on, présenterait plus d'intérêt.

Outre ces défauts dans le plan, l'écrivain n'a pas évidemment su comprendre les plus délicates et les plus vaporeuses beautés de la poésie. Il analyse le vers avec la froideur d'un chimiste, jusqu'à ce que l'arome, qui en est le principal charme, se soit évaporé par la distillation. Par ce procédé, beaucoup de fantaisies les plus suaves de la muse, l'inspiration dithyrambique de Gray, les effusions éthérées de Collins et même de Milton, deviennent passablement fades. Tous les effets pathétiques de la forme ne comptent pour rien aux yeux de cette critique; les idées seules ont de la valeur, et tout est froidement pesé dans la même balance réaliste comme la prose la plus épaisse. Quelle triste figure ferait

la muse de Byron devant une pareille épreuve! Le goût artistique du docteur, si l'on en juge par son propre style, n'est certes pas des plus élevés, et pourtant il est d'une puissance extraordinaire, bien approprié à la nuance de sa pensée, ferme, vigoureux et brillant de tout l'éclat de l'antithèse habile. Mais cet éclat est froid; les ornements sont trop fleuris et trop chargés pour produire un effet gracieux. Quand à ces taches nous aurons ajouté celle beaucoup plus grave d'un jugement faussé, chez cet écrivain, par des préjugés invétérés au point de vue politique et religieux, qui jette son ombre sur les plus brillantes illustrations soumises à son appréciation, nous aurons indiqué une grande quantité de ses défauts comme censeur. Malgré tout, il n'y a pas un ouvrage de ce bon et grand homme qui déploie mieux la force de sa haute intelligence, ni contienne une morale plus pure et plus mâle, des principes plus sages d'une critique abstraite, des peintures plus vraies de caractère et une splendeur plus riche de diction. Cependant ses défauts, tels qu'ils sont, ne lui permettront pas de maintenir devant la postérité la dictature littéraire incontestée, dout il a joui pendant sa vie. Nous devons faire la part de ses erreurs comme de ses qualités, afin que nous puissions rendre justice aux écrivains qu'il a jugés, et nous sommes forcé de convenir que son ouvrage, admirable comme galerie de magnifiques portraits, n'est pas de nature à donner une idée complète et impartiale de la poésie en Angleterre.

Les Anglais n'ont fait que de légères excursions dans l'histoire des littératures étrangères. La plus importante probablement a dicté les ouvrages de Roscoe, dont la critique littéraire, bien qu'accessoire, est la plus remarquable partie. Quant à un travail d'ensemble sur ce sujet, il man-

que complétement. Le vide cependant semble devoir être comblé, dans une certaine mesure, par l'ouvrage de M. Hallam, aujourd'hui en cours de publication. Le premier volume, le seul qui ait paru, brille par le même intérêt d'érudition, la même vivacité d'esprit, la même impartialité honnête et l'énergie de style qui distingue les autres écrits de cet éminent savant. Mais l'étendue de son œuvre, limitée à quatre volumes, ne promet rien de plus qu'un tableau tracé à grands traits du sujet qu'il a entrepris de dépeindre.

Les nations du continent, malgré leurs nombreux motifs de découragement, se sont montrées dans cette carrière plus actives que les Anglais. Les Espagnols peuvent montrer avec orgueil une histoire générale des lettres, comprenant plus de vingt volumes écrits avec assez d'impartialité. Les Italiens en ont plusieurs de ce genre; et pourtant ils habitent la terre de l'inquisition où la raison portait un bandeau sur les yeux, où l'expression d'une opinion entraînait la persécution, l'exil et le bûcher. Comment un tel peuple a-t-il pu apprécier le caractère d'œuvres produites sous des institutions meilleures et conçues dans un esprit de liberté? Comment a-t-il pu tolérer les étrangetés multipliées d'une littérature dans laquelle la pensée avait le droit de se laisser aller à toute l'indépendance de ses caprices? Comment a-t-il pu, lui qu'on a habitué à révérer la forme finie et la seule élégance des mots, avoir de la sympathie pour des beautés sauvages et grossières sorties du peuple et adressées au peuple?

Les Français élevés sous un régime plus libre de gouvernement ont produit un ensemble de lois littéraires à peine moins sévères. Leur première grande production dramatique donna lieu à un plan général de règles critiques qui

ont continué à peser sur le génie de la nation dans toutes les branches les plus élevées de l'art. Au milieu des changements politiques, l'esthétique est restée essentiellement la même jusqu'au siècle actuel; alors les passions bouillantes et l'esprit exalté de l'âge révolutionnaire ont fait trouver trop froids les modèles classiques d'après lesquels la littérature était réglée, et rechercher des couleurs plus animées dans un emprunt à la manière anglaise. Mais cette fusion, ou mieux cette confusion de style, qui n'était ni française ni britannique, ne paraît pas assise sur des bases solides et est probablement trop peu en rapport avec le génie de la nation pour devenir permanente.

Les Français, voulant, à une époque tardive, se former d'après des modèles étrangers et anciens, furent nécessairement poussés à remplacer par des règles les transitions naturelles qui avaient marqué la marche des autres peuples dans la carrière des lettres. Ces règles, en assimilant leur littérature à celle des temps anciens, lui aliénèrent naturellement les sympathies des contemporains. Comment pouvaient-ils, formés par des lois artificielles, entrer dans l'esprit de compositions dont le génie différait tant du leur?

Que les Français se soient soumis à ce système sans changements sérieux jusqu'à ce jour, c'est ce que démontre l'exemple de Voltaire, écrivain dont le persiflage, sans frein

comme le vent,
Flétrit tout ce qui touche et laisse tout en ruine;

mais dont l'esprit révolutionnaire n'a pas apporté de modifications appréciables dans l'esthétique nationale. Ses commentaires sur Corneille décèlent, au contraire, le désir de

limiter plus étroitement encore les allures du poète et de définir avec plus de soin les lois par lesquelles ses mouvements seront dirigés. L'histoire de Voltaire démontre une fois de plus la vérité de la maxime d'Horace : « *Naturam expellas*, etc. » Dans sa jeunesse il avait passé, comme on sait, quelque temps en Angleterre et y avait contracté un certain respect pour les étranges modèles qui lui étaient tombés sous la main. A son retour, il fit quelques tentatives pour introduire dans son pays la nouvelle école avec laquelle il s'était mis en rapport ; il était flatteur pour sa vanité de découvrir les beautés cachées de ses barbares voisins et d'être le premier à les faire connaître à ses concitoyens ; cette association à quelques noms vénérés de l'autre côté du détroit le couronnait d'une partie de leur gloire aux yeux de son pays. Il fut très empressé de s'assimiler autant que possible ce qu'il avait vu et d'emprunter *manibus plenis* pour son propre compte, sans cependant le reconnaître le moins du monde. Peu à peu les Français se réconcilièrent si bien avec les monstruosités de leurs voisins, qu'une traduction complète de Shakspeare, le roi des génies de la Grande-Bretagne, fut faite par Letourneur, savant d'un médiocre mérite, mais dont l'ouvrage pourtant fut bien accueilli. Voltaire, qui vieillissait dans sa solitude de Ferney, fut rappelé au sentiment de sa propre imprudence par les applaudissements accordés au poète anglais accoutré de son costume parisien ; il vit en imagination les autels qu'on lui avait élevés, en compagnie d'autres grands maitres du théâtre national, sur le point d'être renversés, pour faire place à ceux d'une idole importée par lui-même. « Avez-vous vu, écrit-il en parlant de la traduction de Letourneur, cette abominable malpropreté? Souffrirez - vous l'affront qu'elle fait à la

France? Il n'y a pas assez d'épithètes ni de bonnets d'âne, ni de piloris dans toute la France pour un pareil coquin. Le sang bouillonne dans mes vieilles veines en parlant de lui. Ce qu'il y a de plus épouvantable dans cette affaire, c'est que ce monstre a son parti en France et, pour l'ajouter à ma honte et à ma consternation, c'est moi qui ai d'abord sondé les mérites de *ce Shakspeare;* moi qui le premier ai montré les perles ramassées çà et là dans son immense fumier. Combien peu je prévoyais que j'aidais à fouler aux pieds, dans un jour à venir, les lauriers de Racine et de Corneille pour en orner le front de ce comédien barbare, de cet ivrogne de Shakspeare! » Non content de cette première expectoration de sa bile, le vieux poète fit remettre à d'Alembert une lettre officielle de remontrances qui fut lue publiquement, d'après sa demande, dans une séance de l'Académie. Après s'être etendu sur les fautes, les banalités et les licences du poète anglais, il termine par un appel à la compagnie de censure à laquelle il s'adresse. « Représentez-vous, messieurs, Louis XIV dans sa galerie de Versailles, entouré par une cour brillante; un homme déguenillé s'avance, couvert de haillons, et propose à l'assemblée d'abandonner les tragédies de Racine pour les remplacer par l'œuvre d'un saltimbanque, pleine de bouffonneries et n'ayant rien qu'un trait heureux de temps à autre. »

Plus tard Ducis, le successeur de Voltaire à l'Académie, si nous ne nous trompons, écrivain de beaucoup supérieur à Letourneur, présenta le poète anglais dans une langue plus relevée que ne l'avait fait le premier traducteur. Ducis cependant a pris le soin de nous prévenir « qu'il a fait son possible pour effacer les épouvantables impressions d'horreur qui auraient fait siffler son auteur dans les théâtres policés

de Paris, » Voltaire n'avait pas besoin de prendre cette affaire tant à cœur. Shakspeare, avec toutes ses excentricités et ses particularités — tout ce qui le fait Anglais en somme, — adouci et réduit, peut être tolérable et, dans une certaine mesure applaudi « *par les théâtres policés de Paris,* » mais il n'est pas

« Shakspeare, enfant de la *nature,*
Disant les chants sauvages des déserts où il est né. »

Les Allemands sont précisément à l'antipode des Français leurs voisins. Arrivant tard dans l'arène de la littérature moderne, ils semblent particulièrement doués pour exceller dans la critique, par la variété de styles et de modèles que les autres nations ont fournis à leurs études. Ils ont, en conséquence, fait merveille sous ce rapport et ont étendu le domaine de leurs études jusqu'aux régions les plus éloignées, dissipant les brouillards des vieux préjugés et jetant la lumière de la science sur ce qui autrefois était obscur et inexplicable. Ils peuvent jouir à bon droit d'une réputation de puissance cosmopolite qui leur permet de s'attacher aux idées préconçues des localités et des nations. Aucun peuple n'a plus fait pour fonder l'esthétique sur ces bases de conciliation qui, au lieu de condamner comme point de départ les différences de goût dans les nations diverses, ont au contraire pour objet de les expliquer par les conditions particulières de chacune d'elles et de fonder ainsi, avec des éléments de division, un système harmonieux et universel. Cependant l'attitude défavorable et hostile prise par quelques-uns des derniers écrivains de l'Allemagne envers la littérature française, — attitude qui a sans doute été déterminée par le désir de réagir contre la déférence servile montrée

envers elle par leurs concitoyens d'un autre temps, — constitue une importante exception à leur loyauté habituelle.

Les Allemands comme critiques prêtent le flanc à de sérieuses objections; leur situation particulière, si favorable, comme nous l'avons dit, à la formation d'une esthétique libérale, a développé chez eux le goût des théories et des systèmes toujours peu favorables à la vérité. Quiconque établit une théorie se prépare de rudes combats contre sa conscience. Si elle ne peut se conformer aux faits, « tant pis pour les faits, » a dit un plaisant; ils doivent dans tous les cas se plier à la théorie. Les Allemands ont assemblé des hypothèses avec la même facilité que les enfants construisent des châteaux de cartes, et beaucoup d'entre elles promettent de durer aussi longtemps. Ils montrent plus d'habileté à réunir des matériaux que de goût et de discernement pour les coordonner. Leur fantastique imagination les entraîne en dehors du domaine légitime des muses pour les jeter dans le champ aride de la critique; leurs systèmes philosophiques, élevés délicatement et à grand'peine, nous rappellent, par leurs doctrines vieillies et leurs inventions pompeuses, ces vénérables cathédrales anglaises ou la splendeur et le mystère de l'art gothique s'allient à la gaucherie du saxon; l'effet de l'ensemble est grandiose, mais en même temps grotesque.

Les Allemands pèchent trop souvent et tristement contre la discrétion ou, pour parler plus nettement, contre le bon goût; ils enjambent constamment la simplicité de la nature, et sont animés d'un enthousiasme à froid procédant, si nous pouvons le dire, de la tête plus que du cœur, — qui les fait sauter par dessus les plus simples notions du sens commun jusqu'à ce que la vérité devienne l'erreur. Nous trouvons un

exemple frappant de ces défauts dans les critiques dramatiques de Schlegel, dont les *lectures* sont ou peuvent être connues de nos lecteurs depuis qu'elles ont été imprimées en anglais dans ce pays. Aucun critique, même indigène, n'a jeté une pareille lumière sur les traits caractéristiques du vieux poète d'Avon. Schlegel s'est si intimement familiarisé avec les circonstances particulières du siècle et du pays de l'auteur anglais, qu'il s'est mis à même de raisonner sur ses travaux comme s'il eût été son contemporain. Il a ainsi expliqué les mystères de sa composition, réduit en systèmes ce qui paraissait des anomalies et donné aux compatriotes de Shakspeare de nouveaux arguments pour justifier, par des principes parfaitement philosophiques, les élans spontanés de sa pensée. Non content d'avoir rendu ce service à la science, il a, comme d'ordinaire, poussé ses conclusions à l'extrême, prétendu que ses défauts évidents sont des parties nécessaires de son système, et nous a même invités à les admirer, en dépit des principes les plus élémentaires du goût et du sens commun. Parle-t-il, par exemple, des fautes notoires commises par Shakspeare contre la géographie et la chronologie, Schlegel nous dit froidement : « J'entreprends de prouver que les anachronismes de Shakspeare sont pour la plupart, commis après la plus mûre délibération. » De même, à propos des grossiers calembours et des jeux de mots qui, à sa honte ou plutôt à la honte de son temps, souillent de leur clinquant sans valeur la robe majestueuse de la Muse, il nous assure que le poète en cela, comme en toute autre chose, a suivi des principes qui peuvent supporter un examen sévère. Mais l'intrépidité du critique n'a jamais été plus loin que dans la conclusion de son analyse, où il attribue, sans hésiter, à Shakspeare diverses pièces apocryphes, nous annonçant que

les trois dernières : *Sir John Oldscastle, — une Tragédie dans le Yorkshire* — et *Thomas lord Cromwell*, pour lesquelles les critiques anglais ne déguisent pas leur mépris, « non seulement sont incontestablement de Shakspeare, mais que, dans son jugement, elles sont les meilleures et les mieux travaillées de ses œuvres! » Le vieux poète, s'il pouvait soulever sa tête de la tombe où nul ne peut aujourd'hui le troubler, s'écrierait, croyons-nous : *Non tali auxilio.*

Il faut à un critique une dose raisonnable d'assurance pour dogmatiser ainsi sur les questions importantes de ressemblance de style qui ont si longtemps confondu les auteurs d'un pays, seuls juges évidemment compétents en pareille matière. C'est là un exemple du manque de discrétion visible chez tant de savants de la Germanie. A côté de tous ces défauts, on ne peut cependant méconnaître qu'ils ont largement étendu les limites de la critique rationnelle et, par leurs nombreux éléments d'érudition, facilité aux hommes studieux l'accès des points de vue les meilleurs, pour embrasser, dans leur ensemble complet, les littératures anciennes et modernes.

Les Anglais ont possédé plus qu'aucun autre peuple des moyens de perfectionner la science de l'esthétique générale. Ils n'ont pas eu d'Académie pour attacher par des milliers de substilités déliées l'aile du génie à la terre; aucune inquisition n'a collé son sceau brûlant sur leurs lèvres, ni couvert de ses ombres noires les replis de leur âme; ils ont joui de l'inestimable privilége de penser comme ils l'entendaient et de professer ce qu'ils pensaient. Leur esprit, façonné pour l'indépendance, n'a jamais eu à reculer devant aucune question ; ils ont acquis la mâle confiance indispensable à une calme appréciation des productions élevées et largement

variées du génie, telles qu'elles se déroulent sous l'influence d'institutions si différentes et du caractère particulier de chaque nation. Leur propre littérature a reflété dans sa délicate mobilité les diverses situations du pays, à chacune des périodes de l'histoire. Les beautés rudes et romantiques, la pompe splendide du règne d'Élisabeth, l'enthousiasme austère et sublime de la République, le froid éclat de la reine Anne, les mouvements tumultueux et les sentiments ardents de la génération présente, tout a été reproduit comme dans un miroir, par le courant de la littérature anglaise descendant le cours des âges. On comprend parfaitement combien la culture intérieure de ces genres multiples doit aider le critique à se dépouiller des étroits préjugés locaux et à discerner le génie des nations étrangères chez lesquelles l'un ou l'autre des procédés nombreux de l'Angleterre a trouvé faveur. Il faut ajouter à ce premier avantage celui qui dérive de la structure même de la langue anglaise composée de teuton et de latin; elle offre pour l'étude des autres littératures des facilités que n'ont pas les autres peuples, les Germains et les Italiens, par exemple, dont le langage dérive presque exclusivement d'un seul de ces éléments.

Les Anglais cependant, comme nous l'avons dit, se sont moins occupés de la critique générale que les nations du continent, à moins pourtant qu'on ne mette en ligne de compte les travaux périodiques qui ont livré, sur tous les points, de légères escarmouches, sans avoir aucun plan raisonné d'opération; on peut à juste titre douter de l'importance de cette lutte de *guérillas*. Beaucoup de critiques (nous pouvons l'affirmer en connaissance de causes) se mettent à leur besogne sans la moindre préparation; leur attention est d'ordinaire appelée, pour la plus grande partie, dans

d'autres directions et ils crayonnent un travail de hasard dans les cours intervalles de leurs autres occupations. Il arrive aussi que leurs appréciations sont souvent superficielles et parfois contradictoires ; on peut le constater en parcourant quelques pages d'un journal où des sujets littéraires sont discutés. La raison en est que si l'on requiert de l'esprit de suite dans les discussions politiques et religieuses, la plus grande liberté, au contraire, est laissée dans les mêmes écrits périodiques, à la rédaction littéraire. Si même un article est parfois le résultat d'une idée mûrie par le travail et la méditation sur des questions de littérature comparée, il montrera trop souvent des vues partiales dictées par la direction particulière des étroites préférences de son auteur. La vérité n'est guère servie par ces œuvres irrégulières, et sa puissante lumière, indispensable à un examen complet, ne peut être remplacée par des lueurs éparpillées et capricieuses jetées au hasard.

La forme même des Revues s'oppose, d'un autre côté, à ce qu'elles atteignent à de bons résultats dans ces matières. Composées de sujets variés, et s'adressant à des classes diverses de lecteurs, la première condition de leurs succès, par suite de la concurrence d'un millier de nouveautés quotidiennes, consiste dans l'intérêt temporaire qu'elles peuvent exciter. Au lieu de discussions consciencieuses et de recherches sérieuses, on y trouve trop souvent une tendance à éveiller l'intérêt public par des saillies piquantes, des sarcasmes caustiques, une confiance pétulante et hardie qui coupe le nœud quand elle ne peut le délier assez promptement. La critique périodique semble manquer, en outre, d'un esprit d'entière impartialité. L'écrivain, retiré dans son tribunal secret, agit généralement comme un inquisiteur impitoyable

dont le métier est plutôt de condamner que d'examiner; il s'applique à découvrir les défauts bien plus que les beautés. *Judex damnatur cùm nocens absolvitur* est le mot cruel d'une Revue anglaise bien connue, laquelle, sous cette légende de pirate, a envoyé des bordées à plus d'un bon voilier qui méritait beaucoup mieux d'elle.

Quand nous ajoutons à ces réflexions celles que soulève l'esprit de patriotisme ou de vanité nationale, qui est la même chose pour les neuf dixièmes des hommes, nous trouvons de nombreuses causes, propres à empêcher une appréciation juste et impartiale des littératures étrangères; et si nous parcourions les journaux les mieux dirigés de l'Angleterre, nous rencontrerions probablement de nombreuses applications des diverses remarques faites jusqu'ici; nous découvririons, au milieu d'une foule d'observations malveillantes et sarcastiques, de petites fusées d'esprit, d'habiles antithèses, une très légère mixture de critique sobre et sans passion, fondée sur une étude patiente et des principes strictement philosophiques, à laquelle chacun peut recourir comme à un *critérium* de bon gout et qui, trop peu épicée peut-être pour l'esprit blasé des lettrés paresseux, est la seule sur lâquelle s'arrêteront les regards de la postérité.

L'ouvrage indiqué en tête de notre article, malgré la brillante réputation de son auteur, n'est pas appelé, croyons-nous, à cet honneur. Il a pour but principal, il est vrai, d'être un *Essai sur la littérature anglaise,* mais on n'y trouve en réalité, qu'un mélange bizarre d'éléments égaux en nombre à ceux qui entraient dans le chaudron des sorcières, pour ne rien dire d'une galerie de portraits de morts et de vivants, parmi lesquels, nous parlons des derniers, celui de M. de Châteaubriand lui-même n'est pas le moins remar-

quable. « J'ai traité de toutes choses, dit-il, avec assez de vérité dans sa préface, du présent, du passé et de l'avenir. » Ces trois parties sont réunies sans ordre, d'une façon très grotesque, avec quelques rapprochements frappants entre des personnages et des situations historiques et quelques faits peu connus de tous les lecteurs. La partie le plus déplaisante de ce livre consiste dans les lamentations sinistres de l'auteur sur les mauvais jours où il est tombé. M. de Châteaubriand, en réalité, a vécu quelque peu au delà de son époque qui était celle de Charles X, de pieuse mémoire, des bons vieux temps catholiques et absolutistes, lesquels probablement ne reviendront pas en France de sitôt; le malheureux écrivain nous rappelle un bâtiment battu par la tempête que les flots ont jeté haut et sec sur la plage et dont les signaux de détresse ne sont pas entendus par le reste de la flotte qui a manœuvré avec plus d'adresse et marché rapidement avant l'orage. Son nouveau livre nous fournit de temps à autre des lueurs de ce style qui nous a si souvent facinés dans ses ouvrages antérieurs; mais, somme toute, il ajoutera peu à sa réputation; probablement aussi il ne lui enlèvera pas grand'chose. Quand un homme a fourni pour son écot dans le monde une couple d'*in-octavo*, aussi bons que plusieurs des livres de M. de Châteaubriand, il peut en produire ensuite un médiocre, de temps à autre; celui-ci n'est pas la première œuvre indifférente publiée par lui, et comme il promet de rentrer dans l'arène avant quelque temps, ce ne sera pas sans doute la dernière.

Nous passons par dessus la première moitié du premier volume pour arriver à la réforme, le point de départ de la civilisation moderne. Les idées de notre auteur sur ce point, comme on peut le prévoir, ne sont pas précisément les nôtres.

« Sous le rapport religieux, la réformation conduit insensiblement à l'indifférence ou à l'absence complète de foi : la raison en est que l'indépendance de l'esprit aboutit à deux abimes, le doute et l'incrédulité.

« Et par une réaction naturelle, la réformation à sa naissance ressuscita le fanatisme catholique qui s'éteignait : elle pourrait donc être accusée d'avoir été la cause indirecte des meurtres de la Saint-Barthélemy, des fureurs de la ligue, de l'assassinat de Henri IV, des massacres d'Irlande, de la révocation de l'édit de Nantes et des *dragonnades!* » (V. I, p. 193.)

Quant à la tendance de la réforme vers le doute et l'incrédulité, nous savons que le libre examen, soulevant continuellement des idées nouvelles à mesure que la sphère de l'observation s'élargit, peut renverser les principes anciens sans les remplacer par d'autres, ou en d'autres mots conduire au scepticisme; mais nous doutons que ce fait se produise plus fréquemment que dans le système contraire propagé par l'Église romaine, lequel défendant toute investigation, enlève toute possibilité de pensée rationnelle. Le scepticisme dans le premier cas est à coup sûr beaucoup plus facile à guérir que dans le second, puisque celui dont il s'est emparé doit arriver, en poursuivant ses recherches, à des résultats positifs que l'on doit attendre de la force même de la vérité. Les sceptiques romains, au contraire, ne pouvant faire usage de cette faculté d'investigation, restent sans ressources. Le spirituel auteur des *Lettres d'Espagne*, par *Doblado*, dépeint avec des couleurs très vives l'état d'un esprit dans cette situation qui, refusant de soumettre sa croyance à la direction d'un autre, se perd dans un labyrinthe de doutes sans une lueur pour le guider. Quant à charger la réforme des diverses énormités énumérées dans

la citation qui précède, l'idée est certainement neuve. C'est, en réalité, déclarer les protestants coupables des persécutions qu'ils ont souffertes et Henri IV de son propre assassinat; ce sont des points de vue originaux sur ces matières et, autant que nous pouvons le savoir, ils ont toujours échappé à l'attention des historiens.

Quelques pages plus loin nous trouvons les détails suivants sur l'état du catholicisme dans notre propre pays.

« Le Maryland, État catholique et très peuplé, fit cause commune avec les autres États; et *aujourd'hui la plupart des États de l'Ouest sont catholiques :* les progrès de cette communion dans ce pays passent toute croyance, parce qu'elle s'y est rajeunie dans son élément évangélique, la liberté populaire, *tandis que des autres communions y meurent dans une indifférence profonde.* » (Vol. I, p. 201.)

Nous n'étions pas au courant de cet état de choses. Nous savions cependant que l'Église romaine s'était beaucoup développée pendant ces dernières années, spécialement dans la vallée du Mississipi, mais il en a été de même d'autres communions, tels que les méthodistes et les baptistes dont les derniers comptent cinq fois autant d'adeptes que les catholiques romains. Quant à la population de l'Ouest, l'ensemble de ces derniers dans toute l'Union n'égale pas probablement les trois quarts du nombre des habitants du seul État occidental de l'Ohio. La vérité est que dans une contrée où il n'y a pas de secte établie ou favorisée et où le clergé ne vit que de contributions volontaires, il doit s'opérer des efforts constants de prosélytisme et des variations d'opinion religieuse en rapport avec les diverses convictions ou fantaisies des convertis. Ce qu'une dénomination gagne, une autre le perd jusqu'à ce que, vaincue à son tour par sa

rivale, elle fait de nouvelles tentatives pour reconquérir sa position et rétablir l'équilibre. Dans l'intervalle la population de tant de pays augmente rapidement et chaque secte se flatte avec vérité de l'augmentation quotidienne de ses adhérents. Ceux de l'Église romaine, il faut le dire, reçoivent par l'émigration une addition considérable de pauvres étrangers, spécialement des Irlandais, appartenant à cette confession. Mais il n'y a pas là de quoi tant triompher; la somme totale des catholiques ne s'accroît pas, puisque l'on perd dans l'ancien monde ce qui est gagné dans le nouveau.

Notre auteur déclare que la réforme est hostile aux arts, à la poésie, à l'éloquence, à la littérature élevée et même à l'esprit d'héroïsme militaire; écoutons ses propres paroles.

« La réformation, pénétrée de l'esprit de son fondateur, se déclara ennemie des arts; elle saccagea les tombeaux, les églises et les monuments; elle fit en France et en Angleterre des monceaux de ruines...

« Dans les diverses branches de la religion réformée, cette communion s'est plus ou moins rapprochée du beau en littérature, selon quelle s'est plus ou moins éloignée de la religion catholique...

« Si la réformation retrécissait le génie dans l'éloquence, la poésie et les arts, elle comprimait les grands cœurs à la guerre; l'héroïsme est l'imagination dans l'ordre militaire... » Vol. 1er, p. 193.

Voilà une terrible prétention, et pour autant qu'elle concerne l'art de la peinture, elle peut raisonnablement se défendre. Le culte romain, avec les cérémonies luxueuses de son pompeux rituel, la grande affluence de fidèles qui assistent, pour une raison ou l'autre aux offices, demande des

édifices spacieux et splendides avec les riches accessoires de la sculpture, de la peinture et de la musique, afin de rendre ses spectacles plus imposants. Jamais il n'y a eu une religion s'adressant plus aux sens, et heureusement pour elle, son immense pouvoir et ses revenus la mirent à même de répondre à ces exorbitantes exigences. Un théâtre aussi splendide et un patronage aussi puissant appelèrent les arts à la vie dans l'Europe moderne, et beaucoup de leurs productions décorèrent la cité qui représentait la capitale du christianisme. Ce fut au milieu de la pompe et du luxe religieux que s'élevèrent ces magnifiques constructions, ornées des délicieuses créations du ciseau et des couleurs, réunissant en elles tous les éléments de la beauté idéale.

Mais en dehors de ces circonstances extérieures, l'esprit même du christianisme était éminemment favorable à l'artiste. Quand l'homme fut privé du droit de libre examen, — des écritures elles-mêmes, et obligé de recevoir les dogmes de ceux qui enseignaient la vérité, la route vers les convictions s'ouvrit moins par l'intelligence que par le cœur; le cœur fut remué, les affections et les sympathies excitées, les sens échauffés, c'était le seul procédé, par lequel on pouvait maintenir une fidélité durable à la foi chez un peuple ignorant. Le Christ, tel qu'on le représentait, n'était plus le maître donnant des leçons de sagesse et de morale pratiques; c'était le Christ accomplissant les devoirs de la charité humaine, consolant les pauvres et les affligés, rendant la vue aux aveugles, la santé aux malades et la vie aux morts. C'était le Christ persécuté, couronné d'épines, déchiré par les verges, mourant sur la croix. Ces chagrins et ces souffrances étaient comprises par les esprits les plus grossiers et en disaient plus que mille homélies. Il en était de même de la

Vierge; elle n'était pas cette sainte mère du Sauveur que les protestants vénérent, mais pour laquelle ils n'ont pas de culte; on en fit la mère de Dieu, ayant droit comme lui à l'adoration; c'était une femme, et comme telle l'objet de ces pensées romanesques qui peuvent profaner le service de la Divinité, mais qui n'en sont pas moins touchantes et parfaitement en harmonie avec la nature humaine. Le respect pour elle participa de ce que le catholique peut ressentir envers une patronne et une amante. Des ordres de chevalerie se vouèrent à son service et ses autels furent couverts de plus d'offrandes, fréquentés par plus de pèlerins que les autels mêmes du Très-Haut. Ces pensées d'amour, d'adoration de culte romanesque singulièrement confondues jetèrent ainsi une auréole de gloire poétique sur leur objet et livrèrent un thème des plus grandioses à l'étude des artistes. Comment s'étonner qu'il ait allumé les plus nobles inspirations du génie? Comment s'étonner de ce qu'un artiste comme Raphaël ait trouvé dans le simple groupe d'une femme et d'un enfant les matériaux de l'immortalité?

Un ordre d'idées semblables animèrent à leur berceau les arts de l'ancienne Grèce, quand sa mythologie était relativement récente et ses croyances simples, quand les légendes du passé, répandues comme les récits de l'Écriture dans les derniers siècles, donnaient une existence réelle à des êtres de fantaisie, et que l'artiste, en les reproduisant sous les traits d'une beauté visible, terminait simplement l'œuvre commencée par le poète.

La réforme ouvrit une autre carrière à l'esprit humain, elle exerça sur les arts divers une influence différente de celle du christianisme. Ses premiers actes lui furent évidemment hostiles; les travaux artistiques dont les temples

étaient ornés, ayant été associés à la religion elle-même, devinrent odieux comme des symboles d'idolâtrie. Mais l'esprit de la réforme sut donner à la pensée une direction nouvelle même au point de vue des arts; il ne s'adressa pas aux sens par une pompe brillante, il ne chercha pas à exciter la sensibilité par les émotions superficielles que les larmes appaisent, un but plus grand et plus profond fut recherché; l'âme se replia en quelque sorte sur elle-même pour peser l'importance de la vie et des destinées futures; car elle était délivrée de ses chaînes et il lui était permis de planer librement dans la sphère des conceptions. La raison prit la place du sentiment — et l'utile de ce qui était de pure ornementation. Les faits furent substitués à la forme idéale de la beauté; ce ne fut plus le temps des Michel-Ange et des Raphaël, ni des temples gothiques dont la construction avait usé des générations. L'artiste ne se proposa plus le sublime et le beau, il chercha la vérité et l'imitation fidèle de la nature; il étudia les types qui l'entouraient autant que les formes d'une perfection imaginaire; il peignit la vie telle qu'elle lui apparaissait dans ses mille détails et l'idéal céda le pas au naturel. De nouvelles écoles de peintures prirent dès lors naissance, entre autres celles de Hogarth qui, sans posséder au même degré les grands caractères admirés dans les chefs-d'œuvre de l'école italienne, ont une profondeur d'expression et de philosophie tout aussi propice à l'étude et à la méditation.

Pareille tendance s'est manifestée dans la poésie, l'éloquence et les ouvrages de littérature élevée; à ce point de vue l'influence de la réforme quelle qu'elle ait pu être sur les arts, fut certainement favorable. Comment aurait-il pu en être autrement à propos de la littérature, expression

de la pensée et dans laquelle la grâce de la forme et des périodes, l'habileté d'exécution mécanique ne peuvent tromper l'œil par un faux semblant de génie? Ce fut seulement quand le souffle brûlant de la réforme eut fait fondre les chaînes qui avaient si longtemps retenu l'esprit humain dans le servage, qu'il fut donné à l'âme de prendre son essor naturel, que les accès vers la raison devinrent libres, et que l'homme put goûter aux fruits de l'arbre de la science, vers lequel il ne fut plus défendu d'étendre la main. Quelle carrière existait-il pour l'éloquence quand la pensée était étouffée dans le sanctuaire du cœur, si c'est de l'abondance du cœur que parle la bouche?

Il pouvait y avoir, à la vérité, un respect scrupuleux de la forme extérieure des expressions, un fini parfait dans la phrase, enveloppe et ornement de la pensée; en fait même, les sociétés catholiques ont surpassé les nations protestantes dans le soin donné à l'élégance du discours, à la douce harmonie de la cadence, à la richesse d'une rhétorique habile et à la splendeur de la composition. La poésie de l'Italie et la prose de la France accusent largement combien de temps et de talents ont été dépensés pour cette beauté de la forme, vêtement pompeux de la pensée. Mais où trouvera-t-on la puissance, le raisonnement, la variété des connaissances et la mâle énergie qui distinguent l'éloquence protestante de l'Angleterre et de l'Amérique? Il est vrai qu'en France, où la prose a revêtu un fini et une élégance classique plus complète que dans aucune autre contrée, l'éloquence sacrée a atteint un rare degré de supériorité; quand la pensée était proscrite, le cœur restait encore à l'orateur aussi bien qu'au peintre et au sculpteur. Si, sous ce rapport, on peut constater dans l'Église d'Angleterre une infériorité qui ne sera pas

admise par tout le monde, elle résulte probablement de ce que l'esprit, libre d'entraves, s'est plus adonné au raisonnement qu'à la réthorique et a poursuivi la destruction des vieux préjugés et l'établissement des vérités nouvelles, au lieu d'éveiller des sentiments passagers ou d'enflammer l'imagination par les transports poétiques de ses discours. Nous avons, du reste, sous les yeux un exemple frappant pour prouver que cette infériorité dépendrait non pas du protestantisme, mais de ses ministres, c'est celui de notre remarquable compatriote, le docteur Channing dont le style est illuminé de toutes les splendeurs d'une imagination ardente et démontre, autant qu'un modèle quelconque de prose anglaise, à quelle harmonie et à quelle grandeur le langage peut atteindre dans la bouche du talent inspiré par un enthousiasme vrai. Nous ne recommandons cependant pas son style, quelque grand et magnifique qu'il soit, à l'imitation dont nous avons vu plus d'une fois les mauvais résultats. En fait aucun style ne peut être un modèle à copier. Le docteur Johnson nous dit dans une de ces sentences d'oracle, devenues un peu triviales de nos jours : « Quiconque veut acquérir un style anglais, familier sans être vulgaire, et élégant, sans ostentation, doit consacrer ses jours et ses nuits à lire Addison. » Nous pensons tout autrement malgré toute notre déférence pour le grand critique qui, par la coupe même de la phrase précédente, prouve qu'il ne s'est guère soucié de suivre ses propres descriptions. Quiconque veut écrire en bon anglais, dirons-nous, doit s'initier aux mystères du langage par l'étude des meilleurs écrivains, mais il ne peut former son style d'après un autre que lui-même. Tout homme possédant la moindre lueur d'originalité naturelle a sa manière propre de raisonner, et pour produire sa pensée de façon à

impressionner, il doit trouver son expression dans son langage particulier; il est impossible, en effet, de séparer le langage de la pensée dans la délicate alliance qu'on nomme le style; tout au moins est-il impossible d'arriver aux mêmes résultats que l'original par une copie même littérale. On peut imiter la structure d'une période, mais non les idées qui lui donnent sa valeur particulière. L'expression qui convient à la manière de penser d'un écrivain ne sied pas plus à un autre que les habits d'un homme ne vont à son voisin. Ils auront pour lui trop d'ampleur ou pas assez et dans tous les cas ils ne constitueront jamais sur sa personne ce que les chevaliers de l'aiguille appellent « *le bon genre*[1]. » Si l'imitateur, comme il arrive souvent, est par hasard un peu plus petit de taille et le modèle un peu plus grand, le premier n'en montrera que mieux sa petitesse. Aucun exemple ne vient ici plus à propos que celui du docteur Johnson, l'éditeur anglais des œuvres en prose de Milton et biographe de ce poète. Le petit docteur s'est livré dans tout son volumineux ouvrage à une imitation servile du grand docteur, copiant ses mots titaniques et la florissante rondeur de ses périodes; chargé du poids encombrant de cette pompeuse toilette et élevé par elle au double de ses proportions naturelles, il fait à tout le monde l'effet d'une outre gonflée, ou d'un épouvantail fait pour prévenir les autres du danger de pareilles déprédations.

Revenons à notre sujet; l'influence de la réforme sur la littérature élevée ne fut jamais plus visible que dans la première grande école des poètes anglais qui lui succéda immédiatement à la fin du seizième siècle. Les écrivains de ce temps déployèrent un courage, une originalité et une

[1] *A goot fit.*

loyauté, frappées au coin de la nouvelle révolution dont l'avénement avait effacé les vieilles distinctions d'opinions et ouvert une carrière sans bornes à la spéculation et aux recherches. Spencer, le premier grand poète, lança son imagination dans le champ parcouru par les bardes italiens des temps de la chevalerie. Il écrivit le poème épique; mais au lieu d'en faire comme eux une fête bruyante de la fantaisie, sans autre objet que celui d'amuser le lecteur par des brillantes combinaisons, il moralisa ses chants et leur donna une importance plus grande et plus magistrale par les mystères de l'allégorie, lesquels, nuisibles à l'effet artistique de son œuvre, montrent un esprit trop enclin aux pensées et aux investigations sérieuses, pour s'être contenté des éclats brillants mais impuissants du génie, quand ils n'ont pas d'autre but que l'amusement.

De même Shakspeare et les autres auteurs dramatiques de son temps, au lieu d'adopter le code des lois reconnues ensuite par les écrivains français, leur réthorique fleurie, leurs types exagérés et leurs figures idéales, abordèrent librement et hardiment la nature sous toutes ses faces, les profondeurs cachées de l'âme, les intérêts si variés de l'humanité — ce qu'ils pouvaient faire sans avoir à redouter la persécution, — faisant ainsi de leurs œuvres un ensemble de philosophie et de leçons de sagesse pratique, plein de profondeur et pourtant assez clair pour être compris à première vue.

Mais l'esprit de la réforme n'arriva pas à son entier développement quant à la poésie avant l'apparition de Milton. Ce grand poète était, dans son âme, aussi complet réformateur que Luther lui-même, et il l'était plus dans ses doctrines. Il s'irritait de tout effort tenté pour opprimer l'esprit

et le frustrer, pour employer ses paroles « de cette liberté qui l'élève et l'éclaire comme une influence céleste; » sans s'inquiéter des reproches et des menaces, il proclamait les droits de l'homme comme rationels et éternels, au milieu d'une génération d'hypocrites serviles et sans principes. La cécité, qui lui cachait les choses de la terre, lui ouvrait plus triomphantes et plus spiritualisées les conceptions célestes, et l'aidait à démontrer la puissante influence de ces vérités sublimes que le libre examen des questions religieuses avait répandues dans les esprits. Sa muse était aussi éminemment l'enfant du protestantisme, que celle du Dante, dont le caractère avait tant d'affinité avec le sien, fut la fille du catholicisme. Le Dante vint le premier entre les poètes modernes, quand les nuages d'une obscurité profonde qui enveloppaient le monde depuis longtemps furent dissipés et déploya dans ses puissantes compositions tous les principes qui distinguent les institutions modernes de celles de l'antiquité; le premier, il démontra la grande et spéciale influence du christianisme sur la littérature, mais ce fut au point de vue catholique; les sujets de son poème spirituel, par son but comme celui de Milton, s'étaya de tous les auxiliaires de la création visible et matérielle. Son voyage à travers l'abîme infernal est une série de peintures tragiques des tortures terrestres contenant même un plus grand raffinement de cruauté que les inventions des poètes païens; mais au milieu de ces formes variées de supplices, nous en cherchons vainement une pour l'esprit. De même, en montant les degrés de l'existence céleste, nous assistons à une succession de fêtes brillantes où se mêlent la lumière, la musique et le mouvement augmentant en splendeur et en rapidité, jusqu'à ce que tout soit absorbé dans les gloires de l'Éternel; le pinceau du

grand maître, plongé dans ces couleurs éclatantes de l'imagination, ne recule même pas devant l'idée de tracer les contours de la divinité. Le Dante tentait en cela ce que plusieurs de ses compatriotes ont essayé depuis dans l'art de la peinture, et comme eux il a échoué; qui peut, en effet, espérer donner une forme à l'infini? Guidé par la même idée fausse, il a personnifié l'esprit du mal en décrivant Satan. Ces défauts sont dus sans aucun doute à l'influence du temps, mais plus encore au génie du christianisme, qui, s'adressant aux sens, tend à matérialiser l'esprit comme le protestantisme, avec des vues plus profondes, vise à spiritualiser la matière. Aussi Milton, en parcourant le même terrain, puise ses descriptions aux sources de l'idée, représente l'image du Très-Haut par ses attributs et, dans les nombreuses scènes où il introduit Satan, n'esquisse que les vagues conceptions de formes et les traits faiblement éclairés d'un être vaste, couvrant plusieurs arpents, qui s'élève au sublime par une indomptable énergie de volonté, — véritable représentation du principe du mal! Milton en réalité possède à peine ce qu'il faut de la décoration scénique pour produire un effet dramatique. Ses personnages sont peu nombreux et son action nulle; c'est seulement par leur côté intelligent et moral — en donnant un large caractère à la

« Contemplation du Chérubin —
« Prenant l'essor de ses ailes d'or,
« Guidant le trône roulant dans la flamme, »

qu'il nous a ménagé la vision de beautés célestes et de grandeurs dont l'empreinte ne s'efface jamais de nos âmes.

Nous retrouvons l'action de ces influences opposées dont nous avons parlé, dans les dialogues mêlés aux œuvres des

deux poètes. Tous deux se livrent à des discussions métaphysiques d'une savante profondeur et d'une étendue plus grande que le lecteur ne l'eût souhaité. Mais chez Milton on trouve la lumière large d'un esprit habitué à lutter sur les points les plus abstraits de théologie métaphysique, tandis que le Dante suit les traces vieilles et stériles des scolastiques. Les deux écrivains furent, du reste, singulièrement hardis et indépendants; le Dante affirmait la liberté civile anéantie dans son propre pays, par les factions; Mylton demandait une liberté plus grande : le droit de penser librement et d'exprimer sa pensée sans le contrôle de l'autorité humaine. Il était venu dans de mauvais jours, mais il avait une confiance généreuse que sa voix, entendue par la postérité, deviendrait un guide et une lumière pour les générations futures. Il en a été réellement ainsi, car nous trouvons dans ses écrits les germes de beaucoup de réformes vantées de nos jours dans le gouvernement et l'éducation; on peut donc le considérer comme l'étoile matinale de cette civilisation plus élevée qui distingue notre siècle plus heureux.

Les œuvres poétiques de Milton ne paraissent pas avoir été accueillies par ses contemporains avec la froideur généralement supposée. Il avait attiré une attention trop grande comme polémiste, il était trop redouté pour son talent, et trop détesté pour ses principes, pour qu'aucune de ses productions passât inaperçue. Le bénéfice de son travail passa en d'autres mains, et cependant il vécut assez pour voir une seconde édition de son *Paradis perdu;* c'était plus qu'on n'en pouvait attendre d'une composition de ce genre, malgré son mérite, arrivant dans une pareille époque. La vente du livre n'était pourtant pas la preuve de l'appréciation de son mérite, et l'on peut surtout l'attribuer à la réputation

générale de son auteur, quand on voit un critique aussi accompli que sir William Temple omettre, quelques années plus tard, le nom de Milton dans la liste des écrivains brillants de la littérature moderne. Cet oubli peut être également attribué au respect pour les anciens, qui aveuglait William Temple sur le mérite de leurs successeurs. Comment Milton aurait-il été compris par sa propre génération et par la cour rampante et sensuelle de Charles II? Comment des yeux affaiblis et si longtemps attachés à la terre auraient-ils supporté la flamme de son génie inspiré? On peut seulement contempler et découvrir convenablement sa valeur, quand le temps l'eut placé à distance. Addison, comme on sait, fut le premier à le signaler à l'attention du public, dans une magnifique analyse qui a pour toujours attaché son nom à son illustre sujet. Plus d'un demi-siècle après, un autre grand nom de la critique anglaise, peut-être le plus grand comme réputation universelle, Johnson, se prononça d'une façon très différente sur la valeur du poète. Un travail plus malencontreux pour son auteur ne pourrait se trouver dans ses œuvres volumineuses, soit qu'on l'examine au point de vue historique, soit qu'on le considère comme échantillon de critique littéraire. Que dire d'un biographe qui, à propos de cette touchante phrase dans laquelle le vieux poète aveugle parle de lui-même comme « vivant dans les ténèbres et entouré de dangers, » a le courage, en parlant de cette cécité, de dire froidement : « Cette obscurité, si sa vue avait été mieux employée, aurait pu sans doute mériter compassion. » Que penser du critique qui a pu dire, à propos du plus parfait élan de lyrisme dorique dont notre langue s'honore : « Certainement il n'y a pas d'homme qui s'imaginerait avoir lu *Lucydas* avec plaisir s'il n'en avait connu l'auteur, » et du *Paradis Perdu* lui-même : « Sa

lecture est un devoir plutôt qu'un agrément? » Peut-on trouver ailleurs que dans cette simple ligne une mesure plus exacte de la sensibilité du critique et une meilleure preuve de son manque d'aptitude à la mission dont il s'est investi? Sa *Vie de Milton* établit d'une façon humiliante comment les préjugés politiques et religieux peuvent détourner un grand et bon esprit de la voix de la vérité non seulement dans l'appréciation du mérite contemporain, mais encore dans celle des grands talents appartenant aux époques précédentes dont le temps aurait dû voiler les faiblesses sous son manteau protecteur.

Un autre demi-siècle s'est écoulé et une ample justice a été rendue à la réputation du poète dans deux analyses soignées; l'une dans l'*Edinburgh Review*, écrite par M. Macaulay, l'autre par le docteur Channing dans le *Christian Examiner*, plus tard reproduite dans ses propres œuvres; ces deux morceaux remarquables par leur exécution, chacune dans la large manière de leur auteur, ont contribué sans aucun doute à attirer l'attention publique sur leur sujet, comme le travail d'Addison jadis l'avait appelée sur les poésies de Milton. Il est heureux que le grand avocat de la liberté intellectuelle ait trouvé son apologiste le plus capable et le plus éloquent, au milieu de nous qui sommes appelés tout spécialement à profiter du riche héritage de son génie. C'est de notre part l'acquit d'une dette de reconnaissance.

Chateaubriand a beaucoup à dire sur Milton, aux écrits duquel, prose et vers, il paraît porter le plus sincère respect, malgré la divergence de ses sentiments sur presque toutes les questions de politique et de religion. Ses remarques sont libérales et justes; elles démontrent une étude approfondie de l'auteur; mais ni les faits historiques ni les réflexions ne

révèlent rien de neuf sur un sujet qui est devenu banal pour les lecteurs anglais.

Nous passons par dessus une grande quantité de bavardages sur les hommes et les choses que notre auteur a sans doute trouvés dans quelque livre de lieux communs, pour arriver à ses remarques sur Walter Scott, qu'il ne prise pas autant que beaucoup de critiques.

« L'illustre peintre de l'Écosse me semble avoir créé un genre faux, il a, selon moi, perverti le roman et l'histoire; le romancier s'est mis à faire des romans historiques, et l'historien, des histoires romanesques. » P. 170.

Nous eussions dit, au contraire, qu'il a amélioré les deux, donné une valeur nouvelle au roman, en le fondant sur l'histoire, et de nouveaux charmes à l'histoire, en l'embellissant de ceux du roman.

Soyons plus explicite. Le principal ouvrage historique de Scott est *la vie de Napoléon*. On y trouve, sans aucun doute, beaucoup de fautes, inévitables dans un travail fait à la hâte et qui exclut la possibilité de resserrer les événements et de les coordonner dans la meilleure forme comportée par le sujet; la renommée du livre pourra s'en ressentir, parce que la postérité sera beaucoup moins patiente que nous; elle aura un fardeau plus lourd à porter, puisque aux choses de notre temps s'ajouteront celles du sien et elle jettera certainement plus d'un objet par dessus le bord. Les neuf lourds volumes dont se composent l'édition anglaise de sir Walter ont quelque chose d'alarmant; s'ils étaient limités à la moitié de ce chiffre, il n'y aurait pas à s'effrayer. Chaque jour et même chaque heure, nous voyons et nous consignons, hélas! les mauvais résultats de la rapidité d'exécution si habituelle à nos meilleurs écrivains. Les

avantages immédiats qu'ils peuvent en retirer, malgré l'exemple de M. de Châteaubriand, sont du genre de ceux d'une préparation trop peu soignée exécutée sur un sol naturellement fertile; elle fait pousser de mauvaises herbes en telle abondance, qu'elles entravent, si elles n'étouffent pas complétement, la plus vigoureuse végétation. Une quantité de trivialités encombrent les pages, mêlées à des matières plus sérieuses, au lieu de cette habile distribution par laquelle toutes les avenues aboutissent en dernier ressort à un point commun, de façon à laisser à l'esprit du lecteur une impression nette, celle de l'unité. — On le perd dans les zigzags de mille directions ou bien on l'engage dans mille circuits sans le faire avancer d'un pouce; il revient à peu près au point de la route d'où il est parti, sauf que sa mémoire peut être passablement chargée de faits bientôt effacés par le manque d'un principe de liaison. Il se trouve dans la situation d'un voyageur parcourant une belle contrée, éclairée par la lune qui jette des lueurs sur toute chose, mais ne donne pas une vue complète et distincte de l'ensemble (*quale per incertam lunam*); ou plutôt il sera comme le même voyageur roulant sur un chemin de fer avec tant de rapidité, qu'il ne peut se faire une idée précise d'aucun site, au lieu d'accomplir son excursion de manière à pouvoir s'arrêter devant les choses dignes d'attention, passer rapidement, la nuit, devant celles qui ne présentent pas d'intérêt et gravir au besoin les élévations d'où il puisse saisir le panorama de tout le pays.

Le romancier n'écrit pas dans de pareilles conditions; il peut, sans aucun doute, précipiter son travail jusqu'à lui enlever les proportions et les riches ornements réclamés par les règles qui l'auraient fait condamner, il y a cinquante ans,

tait son sujet aux événements contemporains. C'était son devoir, à la vérité, d'examiner les questions avec soin et de rechercher les contradictions et les erreurs; il fallait pour cela de la sagacité et de la prudence, mais non pas une préparation et des études préalables; la loyauté était indispensable avant toutes choses; il ne s'agissait pas, en effet, de plaider la cause d'un client, mais de peser le pour et le contre comme un juge impartial, avant de résumer le débat et d'émettre consciencieusement son opinion. Nous croyons qu'il n'y a aucune raison d'accuser Scott d'avoir oublié ses devoirs sous ce rapport; ceux qui s'attendaient à le voir déifier son héros et élever des autels à sa mémoire ont été désappointés; il en a été de même de ceux qui demandaient à voir sous la robe impériale se dessiner la queue et les sabots d'un cheval; ceci prouve son impartialité; on ne peut du reste exiger de lui le degré d'équité attendu d'un écrivain placé à une distance éloignée du théâtre de la lutte, de ces intérêts et de ces sentiments nationaux qui ont si souvent troublé le calme de l'histoire. Un Américain se fût certainement trouvé sous ce rapport à un point de vue plus favorable pour examiner le drame européen. L'Océan jeté entre l'ancien monde et nous produit les mêmes effets que le temps, il éteint ou du moins il refroidit l'ardeur des passions irritées qui entrent au cœur de tous ceux qui respirent l'atmosphère du combat. Scott était Breton avec toutes les passions de cette race, au moins dans le Nord; l'historien qui dans l'avenir recherchera des matériaux dans ses œuvres devra tenir compte de ses préférences nationales pour déterminer l'exactitude de ses affirmations. Ce sentiment, au fond, n'est pas plus exagéré chez lui que chez tout autre homme et il trouve son excuse dans une présomption générale, c'est qu'un

C'est quand il parcourt les campagnes de l'Écosse que sir Walter Scott brille dans toute sa force. « Il me semble toujours, dit-il, marcher avec plus de fermeté quand je suis dans les bruyères de mon pays natal. » Son esprit était rempli des événements de l'Écosse, et son âme brûlait d'une ardeur sympathique pour les temps de la chevalerie; aussi ses peintures de cette période, soit dans l'histoire, soit dans le roman, sont restées sans rivales; autant leur effet est supérieur à celui qu'ont produit beaucoup de compilateurs, autant ses tableaux animés de la féodalité dépassent par la richesse et l'éclat de leurs couleurs les imitations modernes. Si cette forme emprunte quelque chose à celle du roman, c'est, nous le répétons, dans des proportions permises à l'histoire, et elle explique la portée de notre assertion qu'il l'avait améliorée par les embellissements de la fiction.

La différence immense qui, après tout, sépare sous la plume de Scott l'histoire du roman, peut être démontrée par un rapprochement de sa discussion du règne de Marie, dans son *Histoire d'Écosse*, et de la même période, dans le roman intitulé *l'Abbé*. L'historien doit suivre le sentier battu des événements; le romancier peut s'élancer dans les régions sans bornes de l'imagination, pourvu qu'il conserve à ses portraits historiques une ressemblance fidèle à leurs modèles. En observant ce principe, la fiction peut seconder l'histoire et contenir en fait autant de vérité, relativement aux caractères, bien qu'elle en possède moins quant aux situations. « La différence entre l'historien et moi, dit Fielding, est que pour lui tout est faux, sauf les noms et les dates, tandis que pour moi rien n'est faux, sinon ces choses. » Il y a tout autant de vérité dans ces mots que dans beaucoup d'autres boutades.

Le grand mérite de Scott est d'avoir su, dans ses romans, observer la vérité des costumes et des caractères, au point de les élever à l'importance de questions historiques sans diminuer l'intérêt artistique de ses livres. Qui pourrait prétendre aujourd'hui qu'il peut se former une idée complète des jours dorés de la reine Élisabeth, s'il n'a pas lu *Kenilworth*, ou bien de Richard Cœur de Lion et de ses braves paladins, s'il n'a pas lu *Ivanhoë?* Pourquoi dès lors, demande-t-on, n'avoir pas publié, sous forme d'histoire, tous ces traits qui donnent une telle valeur historique au roman? Parce que, a-t-on répondu, la vérité pure que l'histoire réclame eût été violée. » — Cela ne peut être. Le fait est que l'Histoire et le Roman sont d'une parenté trop intime pour être convenablement unis. Leur mélange produit des confusions comme le mélange de la nuit et du jour confond et défigure les traits d'un paysage. Il suffit à un romancier d'être fidèle à l'esprit des faits; l'historien doit être fidèle à la lettre. Celui-ci n'est pas autorisé à forger des anecdotes et des situations pour rehausser les figures de son drame; il ne peut même les couvrir de costumes convenables. Il doit prendre rigoureusement ceux que le temps leur a donnés, tels qu'il les a trouvés dans le cours des âges et les mentionner sans en rien retrancher ou y ajouter. Les lourds chroniqueurs du passé ont rarement songé à consigner les paroles remarquables des grands personnages dont ils ont écrit les biographies, encore moins à entrer dans les détails minutieux de leur existence privée. Ces points étaient trop connus de leurs contemporains pour avoir besoin d'une mention, et ils dépensaient leur activité dans des questions d'État plus solennelles, toutes importantes pour leur génération, mais qui ne méritent pas un regard aujourd'hui. Que ne donnerait l'historien pour être

en droit d'employer ces traits délicats et naturels que les romanciers empruntent à leur imagination et avec lesquels ils relèvent l'éclat de leurs acteurs, — traits pleins de vérité sans doute, mais en réalité aussi artificiels que toute autre invention? Il y a autant de différence sous ce rapport entre l'historien et le romancier qu'entre le peintre d'histoire et de portraits. Le premier choisit un vaste sujet, de grands personnages, tous revêtus de somptueux costumes et dans des attitudes solennellement tragiques, tandis que son confrère se tient devant un groupe de famille, transporte sur la toile des scènes familières et des figures riantes ou tristes, mais toutes dans le négligé charmant de l'intérieur. Quoi d'étonnant que les romans soient plus amusants à lire que l'histoire?

Mais nous avons déjà par trop abusé de la patience du lecteur; il pensera que l'esprit épisodique de notre auteur est contagieux. Avant d'en finir avec lui, nous voulons cependant donner une idée de son mérite par une ou deux citations qui n'ont pas grand rapport avec la littérature anglaise, mais à toutes choses, comme la plus grande partie de son livre. Le premier est une boutade poétique sur le tombeau de Napoléon, tout à fait dans le goût particulier de M. de Châteaubriand.

« La solitude de l'exil et de la tombe de Napoléon a répandu sur une mémoire éclatante une autre sorte de prestige. Alexandre ne mourut pas sous les yeux de la Grèce; il disparut dans les lointains pompeux de Babylone. Buonaparte n'est point mort sous les yeux de la France; il s'est perdu dans les fastueux horizons des zones torrides. L'homme d'une réalité si puissante s'est évaporé à la manière d'un songe; sa vie qui appartenait à l'histoire s'est exhalée dans la poésie de sa mort.

Il dort à jamais, comme un ermite ou comme un paria, sous un saule, dans un étroit vallon entouré de rochers escarpés, au bout d'un sentier désert. La grandeur du silence qui le presse égale l'immensité du bruit qui l'environna. Les nations sont absentes : leur foule s'est retirée. L'oiseau des tropiques, attelé, dit magnifiquement Buffon, *au char du soleil,* se précipite de l'astre de la lumière, et se repose seul un moment sur des cendres dont le poids a fait pencher le globe. Buonaparte traversa l'Océan pour se rendre à son dernier exil ; il s'embarrassait peu de ce beau ciel qui ravit Christophe Colomb, Vasco et Camoëns. Couché à la poupe du vaisseau, il ne s'apercevait pas qu'au dessus de sa tête étincelaient des constellations inconnues ; leurs rayons rencontraient pour la première fois ses puissants regards. Que lui faisaient ces astres qu'il ne vit jamais de ses bivouacs, et qui n'avaient pas brillé sur son empire ! Et néanmoins aucune étoile n'a manqué à sa destinée : la moitié du firmament éclaira son berceau : l'autre était réservée pour illuminer sa tombe. » Vol. II, p. 185, 186.

La citation suivante concerne un homme d'État de l'Angleterre, William Pitt.

« M. Pitt, grand et maigre, avait un air triste et moqueur ; sa parole était froide ; son intonation, monotone ; son geste, insensible : toutefois la lucidité et la fluidité de ses pensées, la logique de ses raisonnements subitement illuminés d'éclairs d'éloquence, faisaient de son talent quelque chose hors de ligne.

« J'apercevais assez souvent M. Pitt, lorsque de son hôtel, à travers le parc de Saint-James, il allait à pied chez le roi. De son côté, George III arrivait de Windsor ; après avoir bu de la bière dans un pot d'étain avec les fermiers du voisi-

nage, il franchissait les vilaines cours de son vilain châtelet, dans une voiture grise que suivaient quelques gardes à cheval : c'était là le maître des rois de l'Europe, comme cinq ou six marchands de la cité sont les maîtres de l'Inde. M. Pitt, en habit noir, épée à poignée d'acier au côté, chapeau sous le bras, montait, enjambant deux ou trois marches à la fois; il ne trouvait sur son passage que trois ou quatre émigrés désœuvrés : laissant tomber sur nous un regard dédaigneux, il passait le nez au vent, la figure pâle.

« Ce grand financier n'avait aucun ordre chez lui : point d'heures réglées pour ses repas ou son sommeil. Criblé de dettes, il ne payait rien, et ne pouvait se résoudre à faire l'addition d'un mémoire. Un valet de chambre conduisait sa maison. Mal vêtu, sans plaisir, sans passion, avide de pouvoir, il méprisait les honneurs et ne voulait être que *William Pitt.*

« Lord Liverpool, au mois de juin 1822, me mena dîner à sa campagne; en traversant la bruyère du Pulteney, il me montra la petite maison où mourut pauvre le fils de lord Chatam, l'homme d'État qui avait mis l'Europe à sa solde, et distribué de ses propres mains tous les milliards de la terre. » Vol. II, p. 277, 278.

Les citations suivantes indiquent les changements qui se sont opérés dans les mœurs et la société anglaise; elles peuvent permettre aux « dandys barbus » de notre temps de comparer leurs allures avec celles de la génération précédente.

« Séparés du continent par une longue guerre, les Anglais conservaient, à la fin du dernier siècle, leurs mœurs et leur caractère national. Tout n'était pas encore machine dans les classes industrielles, folie dans les hautes classes.

Sur ces mêmes trottoirs où l'on voit aujourd'hui se promener des figures sales et des hommes en redingotes, passaient de petites filles en mantelet blanc, chapeau de paille noué sous le menton avec un ruban, corbeille au bras dans laquelle étaient des fruits ou un livre; toutes tenant les yeux baissés, toutes rougissant lorsqu'on les regardait. Les redingotes sans habit étaient si peu d'usage à Londres, en 1793, qu'une femme, qui pleurait à chaudes larmes la mort de Louis XVI, me disait : « Mais, cher monsieur, est-il vrai que le pauvre roi était vêtu d'une redingote quand on lui coupa la tête? »

« *Les gentlemen farmers* n'avaient pas encore vendu leur patrimoine pour habiter Londres; ils formaient encore dans la Chambre des communes cette fraction indépendante qui, se portant de l'opposition au ministère, maintenait les idées d'ordre et de propriété. Ils chassaient le renard ou le faisan en automne, mangeaient l'oie grasse à la Noël, criaient *vivat* au *roatsbeef*, se plaignaient du présent, vantaient le passé, maudissaient Pitt et la guerre, laquelle augmentait le prix du vin de Porto, et se couchaient ivres pour recommencer le lendemain la même vie. Ils se tenaient assurés que la gloire de la Grande-Bretagne ne périrait point tant qu'on chanterait le *God save the king*, que les bourgs-pourris seraient maintenus, que les lois sur la chasse resteraient en vigueur et que l'on vendrait furtivement au marché les lièvres et les perdrix, sous le nom de *lions* ou d'*autruches*. » Vol. II, p. 279, 280.

« En 1822, lors de mon ambassade à Londres, le *fashionable* devait offrir, au premier coup d'œil, un homme malheureux et malade; il devait avoir quelque chose de négligé dans sa personne, les ongles longs, la barbe non pas rasée,

mais grandie un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir; mèche de cheveux au vent, regard profond, sublime, égaré et fatal, lèvres contractées en dédain de la nature humaine, cœur ennuyé, byronnien, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être.

« Aujourd'hui le *dandy* doit avoir un air conquérant, léger, insolent; il doit soigner sa toilette, porter des moustaches ou une barbe taillée en rond comme la fraise de la reine Élisabeth, ou comme le disque radieux du soleil; il décèle la fière indépendance de son caractère en gardant son chapeau sur la tête, en se roulant sur des sofas, en allongeant ses bottes au nez de ladies assises en admiration sur des chaises devant lui, il monte à cheval avec une canne, qu'il porte comme un cierge; indifférent au cheval qui est entre ses jambes, par hasard. Il faut que sa santé soit parfaite, et son âme au comble de cinq ou six félicités. Quelques *dandies* radicaux les plus avancés vers l'avenir ont une pipe. Mais sans doute tout cela est changé, dans le temps que je mets à le décrire. » vol. II, p. 303, 304.

Le but avoué du précédent ouvrage, et qui paraît singulier d'après les citations que nous en avons faites, est de servir d'introduction à une traduction soignée de Milton en langue française; elle a même depuis été écrite en tout ou en partie par M. de Chateaubriand, lequel croit avec raison, que les « idées politiques de Milton font de lui un homme de notre époque. » Quand l'auteur, dans sa jeunesse, fut exilé en Angleterre, il gagna une honorable subsistance en traduisant les vers du poète anglais et il se propose aujourd'hui de reprendre la même collaboration utile et fraternelle et d'exécuter son travail sur une plus grande échelle. Il termine ainsi : « Je viens me rasseoir à la table

de mon hôte, il m'aura nourri jeune et vieux. Il est plus noble et plus sûr de recourir à la gloire qu'à la puissance. » La situation de notre auteur est une leçon fréquemment répétée sur la valeur de la réputation littéraire considérée du moins sous le rapport pécuniaire; aucun homme n'en a eu plus que lui dans son temps; personne n'a été plus avide à en profiter par ses apparitions multipliées devant le public, soit en costume d'apparat, soit en négligé et, au déclin de sa vie, nous le trouvons demandant un maigre secours aux traductions françaises et aux chants italiens. » Nous espérons cordialement que l'auteur du *Paradis perdu* fera mieux pour son *traducteur* qu'il n'a fait pour lui-même et que M. de Chateaubriand trouvera plus de cinq livres à mettre dans sa poche à la fin de son œuvre littéraire.

MOLIÈRE

MOLIÈRE[1]

Octobre 1828

La France l'emporte sur toute autre nation et même sur toutes les autres nations de l'Europe réunies par la quantité et l'excellence de ses Mémoires. D'où vient cette supériorité évidente? L'importante collection des travaux relatifs à ses annales remonte jusqu'au XIIIe siècle et forme, pour un investigateur intelligent, une base d'histoire sociale plus authentique, plus détaillée et plus satisfaisante que tout ce qui pourrait être trouvé chez les autres peuples; les multitudes de biographies, d'anecdotes intimes et d'autres documents épars qui ont été publiés en France pendant les deux derniers siècles, jettent une puissante lumière sur les mœurs et la civilisation des temps où ils ont été écrits. Les histoires italiennes — (et toute ville considérable de la Péninsule, dit Tiraboschi, a son histoire depuis le XIIIe siècle) n'ont de valeur réelle qu'à propos de batailles, de massacres, de conspirations, de trahisons ou d'intrigues diplomatiques,

[1] *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, par J. Taschereau. Paris, 1825.

c'est à dire relativement aux questions qui intéressent la tranquillité de l'État; l'ensemble si riche des chroniques espagnoles qui se succèdent sans interruption depuis le règne d'Alphonse le Sage jusqu'à celui de Philippe II, sont à peine plus détaillées et plus intéressantes dans leurs détails, sauf ce qui concerne les souverains et leur proche entourage. Les Anglais mêmes, dans leurs mémoires et leurs biographies du siècle dernier, se bornent trop exclusivement aux faits de notoriété publique, comme étant seuls dignes de remarque ou de nature à exciter un intérêt général dans l'esprit du lecteur. Il n'en est pas ainsi chez les Français. Les incidents les plus frivoles prennent de l'importance à leurs yeux quand ils peuvent servir à mettre en relief un personnage éminent; lors même qu'ils concernent des figures moins marquantes, ils conservent suffisamment d'intérêt pour eux comme peinture exacte de la vie et des usages. Au lieu de montrer leur héros tel qu'il est au grand jour, ils nous conduisent avec lui dans son intérieur et dans les cercles intimes où, dépouillé de ses habits d'apparat, il peut se livrer à toute la gaieté naturelle de son esprit. — Dans ces passe-temps frivoles et badins qui dévoilent le caractère réel de l'homme, beaucoup mieux que sa sagesse étudiée, ces petits riens qui forment les mémoires d'une partie de la France, quelque amusants qu'ils soient, ne manqueraient pas d'être rejetés par ses voisins plus graves d'Angleterre comme dérogeant à la dignité de leurs héros. Est-il une plus adorable peinture de cette intéressante période où la barbarie féodale commence à s'éclipser devant les institutions policées des temps modernes que la description des cours de France et de Bourgogne tracée par Philippe de Commines dans la dernière moitié du xve siècle? Où trou-

ver des détails plus brillants que ceux fournis par les mémoires de Retz sur les intrigues à la mode, la politique corrompue et machiavélique qui agitaient à Paris les coteries des deux sexes pendant la régence d'Anne d'Autriche? Nous ne dirons rien de l'immense quantité de matériaux de ce genre entassés en France pendant le dernier siècle et qui, sous la forme de lettres, d'anecdotes ou de mémoires, nous ont familiarisés avec la vie intime de la société parisienne sous le rapport de la littérature, des modes et de la politique, comme si elle avait passé en détail sous nos propres yeux.

Les Français ont été cités pour leur supériorité dans le récit depuis le temps des *fabliaux* et des vieux romans de Normandie. Une partie de leurs succès dans ce genre peuvent être attribués au caractère même de leur langue dont la forme coulante et l'adaptation particulière aux compositions en prose ont été signalées depuis un temps très ancien. Brunetto Latini, le maître du Dante, écrivit son *Tesoro* en français qu'il préférait à sa propre langue, même dès le milieu du XIII[e] siècle, par la raison que ce parler était le plus universel et le plus délectable de tous les dialectes de l'Europe; et le Dante affirme, dans son traité de *l'Éloquence vulgaire,* « que la supériorité de la langue française consiste dans la facilité avec laquelle elle s'adapte, grâce à sa limpidité et à sa douceur, aux narrations en prose. » Beaucoup de la grâce sauvage et sans art, de la naïveté qui la caractérisait à son berceau, a graduellement été adoucie et effacée par de malencontreux critiques et n'a guère survécu à Marot et à Montaigne; mais elle a gagné considérablement en clarté, en précision, en simplicité de construction, repoussant les inversions compliquées si communes dans les autres

langues du continent; son manque total de prosodie, bien que fatal à la poésie, a grandement facilité sa connaissance aux étrangers et en a fait un excellent instrument de conversation. Aussi, depuis le temps de Louis XIV, son usage est devenu général dans les cours et elle a été le moyen populaire des communications dans beaucoup de contrées de l'Europe. Depuis lors aussi, elle s'est enrichie d'une quantité de phrases élégantes et de tournures simples qui l'ont admirablement appropriée aux récits clairs et familiers, tels que ceux dont se composent les mémoires, les lettres et les écrits analogues.

La position et le caractère des écrivains eux-mêmes doivent plus encore entrer en ligne de compte quand on apprécie les succès de la France dans ce genre de composition. Beaucoup d'entre eux, comme Joinville, Sully, Commines, De Thoux, La Rochefoucault, Torcy, étaient des hommes de naissance et d'instruction, conseillers ou amis des souverains, et qui avaient acquis, par l'expérience, la pénétration avec laquelle ils sondaient les mœurs et les allures de la société. Beaucoup d'entre eux étaient les habitués de ces cercles pleins d'urbanité dans lesquels, à Paris plus qu'ailleurs, on semble combiner l'amour de la dissipation et de l'élégance, avec un goût relevé des recherches intellectuelles. L'état des mœurs en France ou, ce qui est la même chose, à Paris, est admirablement propice aux travaux d'un chroniqueur; le caractère social et enjoué des citoyens qui mêle toutes les classes dans une recherche générale du plaisir; la politesse des manières qui rarement les abandonne, même dans les plus grands excès, l'influence de la femme qui, pendant les deux derniers siècles, a été de beaucoup supérieure à celle dont jouit leur sexe chez tous les autres peu-

ples, et dont l'exercice s'est étendu sur les questions de goût, de politique et de littérature, la galanterie et les intrigues licencieuses, si ordinaires dans cette joyeuse métropole, — qui remplit la vie même de l'homme de lettres, si calme partout ailleurs, d'aventures émouvantes et romanesques, tout cela, disons-nous, présente un panorama riche et varié qui ne peut manquer d'intérêt même sous la plume d'un artiste très ordinaire.

La vanité du Français peut être en dernier lieu considérée comme un autre élément de succès dans ce genre de littérature; elle le conduit à mettre au jour mille détails personnels que l'Anglais, dans sa réserve et peut-être son orgueil, cacherait aux regards du public comme complétement inconvenants. Cette vanité pourtant, il faut l'avouer, a parfois entraîné les écrivains de la France à publier, sous forme de confessions et de mémoires secrets, des détails dégoûtants de l'infirmité humaine et dans lesquels peu d'hommes consentiraient à entrer, même en leur particulier.

Les meilleurs mémoires imprimés en France dernièrement semblent revêtir une forme nouvelle; écrits avec la franchise et la vivacité ordinaires, ils sont en même temps accompagnés d'un ensemble de citations et de détails qui attestent à un très haut degré le travail et les recherches. Tels sont ceux sur Rousseau, La Fontaine, de Molière que nous possédons, depuis peu; le dernier qui forme le sujet de notre article est une compilation de tous les détails conservés sur l'artiste-poète. Ce travail, écrit d'une façon agréable, a le mérite d'avoir examiné avec plus de soin qu'on en a mis jusqu'ici plusieurs points douteux de sa biographie et rassemblé, sous une forme heureuse, les éléments qui auparavant avaient été éparpillés dans une grande quantité

d'ouvrages. Quelque familier que ces détails puissent être aux concitoyens de Molière (de beaucoup le plus grand génie comique de son pays et sous un très grand nombre de rapports, l'égal de tous ceux des autres nations), ils ne sont pourtant pas assez répandus partout pour nous faire croire que nos lecteurs ne puissent accepter une notice sur sa vie et sur ses travaux littéraires.

Jean Baptiste Poquelin (Molière), naquit à Paris le 15 janvier 1622. Son père, tapissier comme son grand-père l'avait été avant lui, le destinait à cette profession héréditaire dans laquelle il fit son apprentissage jusqu'à l'âge de quatorze ans. L'artisan se fortifia dans sa détermination quand il fut nommé valet de chambre du roi, charge en rapport avec son métier, et qui, à son décès, devait passer à son fils. L'enfant ne reçut donc que les faibles éléments d'instruction alors donnés aux ouvriers; mais un secret sentiment de sa valeur l'avait convaincu que la nature l'appelait à des destinées plus élevées que celles de garnisseur de sofas et d'accrocheur de tapisseries. Les représentations dramatiques de l'hôtel de Bourgogne, auxquelles il assista par hasard, éveillèrent aussi vers ce temps, affirme-t-on, la passion du théâtre dans son esprit. Il demanda donc à son père de l'aider à faire des études plus complètes, et lorsque ce dernier céda enfin à ses supplications, ce fut avec la répugnance d'un homme qui s'imagine perdre un bon artisan pour créer un malheureux savant. Poquelin fut envoyé au collége des jésuites de Clermont où, pendant cinq années, il suivit avec application et succès les cours ordinaires d'études. Il fut assez heureux pour étudier la philosophie sous la direction du célèbre Gassendi et à côté des deux élèves de ce dernier: Chapelle, le poète, qui devint plus tard son ami intime, et

Bernier, si connu par ses voyages en Orient et qui, à son retour, eut le malheur de perdre la faveur de Louis XIV pour lui avoir répondu : « De tous les pays que j'ai vus je préfère la Suisse. »

A la fin de ses études, en 1641, il fut obligé, son père étant retenu à Paris par des infirmités, d'accompagner le roi Louis XIII, en sa qualité de valet de chambre, dans une excursion du midi de la France. Ce voyage lui fournit l'occasion de s'initier complétement aux habitudes de la cour et des provinces, auxquelles plus tard il eut si souvent recours dans ses comédies. A son retour, il commença ses études de droit, et il les avait terminées, semble-t-il, quand son ancienne passion pour l'art dramatique lui revint avec une ardeur plus vive, et après quelque hésitation, il se détermina à ne plus résister à l'impulsion de son génie. Il entra dans une de ces troupes de comédiens dont Paris fourmillait depuis Richelieu, miuistre qui ambitionnait avoir sur la république des lettres l'empire dont il avait si longtemps joui sur les affaires de son pays et dont le patronage plein d'éclat avait éminemment contribué à développer chez ses concitoyens le goût des représentations dramatiques qui les distingua depuis lors. On peut facilement deviner la consternation du vieux Poquelin, apprenant la résolution inattendue de son fils; elle détruisait d'un seul coup toutes les belles espérances que ses progrès rapides dans l'étude avaient fait concevoir, et elle le ravalait à une profession malheureuse, considérée alors en France avec plus de mépris que dans toute autre contrée. L'humiliante dépendance dans laquelle le comédien vit de la faveur du public, sa personne chaque jour exposée aux caprices et aux insultes d'un auditoire sans pitié, les nombreuses tentations qui traversent son existence

précaire et incertaine, peuvent fournir aux parents beaucoup d'objections contre cette carrière. Mais en France il s'en ajoutait une autre plus forte, et fondée sur la religion. Le clergé, alarmé de la rapidité avec laquelle se développait l'amour des spectacles, dénonçait publiquement ces récréations de bon goût comme des insultes à la divinité, et le pieux père prévoyait dans le choix fait par Poquelin la perdition spirituelle et temporelle de son fils. Il lui fit faire immédiatement les plus vives remontrances par l'intermédiaire d'un de ses amis, qui au lieu de convertir le jeune artiste se laissa enrôler lui-même dans la troupe qui se formait sous sa direction. La famille de Molière ne lui pardonna jamais, et même dans la dernière période de sa vie, quand les éclatants succès de sa carrière avaient prouvé avec quelle justesse il avait saisi la tendance de son génie, ses parents ne consentirent jamais à user de la liberté d'entrée à son théâtre qu'il leur avait plusieurs fois offerte. M. Bret, son éditeur, nous apprend qu'il a vu un arbre généalogique en possession des descendants de cette maison, dans lequel le nom de Molière n'avait pas même été admis; si ce n'est pour établir leurs rapports avec une aussi illustre réputation, qu'est-ce que de pareilles gens pouvaient donc faire d'un arbre généalogique? Par condescendance pour ces préjugés, le grand écrivain joignit à son nom patronymique celui de Molière, sous lequel seul la postérité l'a connu.

Pendant les trois années suivantes, il continua de jouer la comédie à Paris, jusqu'à ce que la régence agitée d'Anne d'Autriche détourna l'attention publique des plaisirs pacifiques du théâtre pour la diriger vers les troubles et le tumulte. Molière alors quitta la capitale pour le Midi de la France. Son histoire dans cette période (de 1646 à 1658)

présente peu de particularités dignes de remarques. Il voyagea avec sa troupe dans les différentes provinces, écrivant quelques farces qui ont disparu depuis longtemps, jouant dans les principales villes, et partout enlevant la foule aux autres spectacles pour l'amener à ceux qu'il donnait. Pendant cette excursion, il remplissait son esprit de ces magnifiques observations sur les hommes et les mœurs, études si nécessaires aux succès des auteurs dramatiques, et il les mûrissait, attendant le moment opportun pour les mettre au jour. A Pézénas, on montre encore le fauteuil de Molière (comme à Montpellier la robe de Rabelais) sur lequel, dit-on, caché dans un coin de la boutique d'un barbier, il restait des heures consécutives, étudiant silencieusement la physionomie, les gestes et les grimaces des politiques de village qui, dans ces temps où la France n'avait pas encore les cafés, se réunissaient d'ordinaire dans ce genre de refuge. Les résultats de ces études peuvent être facilement retrouvés dans les peintures originales dont ces pièces abondent de types appartenant aux classes moyennes et inférieures.

Il rencontra dans le Midi de la France le prince de Conti auquel il avait été lié au collége de Clermont et qui le reçut avec une grande cordialité. Il voulut même s'attacher Molière en qualité de secrétaire particulier ; mais heureusement pour les lettres, le poète resta fidèle à son amour du théâtre, donnant pour motif de son refus « que l'emploi proposé était trop sérieux, pour convenir à ses goûts, qu'il pouvait bien faire un auteur passable, mais ne serait jamais qu'un très pauvre secrétaire. » Peut-être fut-il influencé par la fin du dernier titulaire, qui avait succombé à une fièvre déterminée par un coup de pincettes sur les tempes dont Son Altesse l'avait gratifié dans un accès de mauvaise humeur. Quoi qu'il

en soit, les bons offices du prince lui donnèrent accès auprès de Monsieur, le seul frère de Louis XIV et le père du fameux régent, Philippe d'Orléans. Ce prince, à son retour à Paris, en 1658, le présenta au roi devant lequel, au mois d'octobre suivant, il fut admis à jouer avec sa troupe une tragédie de Corneille et une de ses pièces.

La petite société reçut la permission de s'établir sous le nom de « *Troupe de Monsieur* », et le théâtre du *Petit Bourbon* lui fut assigné pour ses représentations; sur cette scène et dans l'espace de quelques semaines, Molière monta l'*Étourdi* et le *Dépit amoureux*, comédies en vers et en cinq actes, qu'il avait composées pendant ses excursions en province : bien qu'elles manquent d'habileté dans la liaison des scènes et de vraisemblance dans l'intrigue, elles offrent pourtant, et surtout la seconde, ces fines couleurs de critique qui révèlent le futur auteur de *Tartufe* et du *Misanthrope*. Elles reçurent du public un meilleur accueil que ses pièces passées, celles-ci n'ayant pu être mises en rapport qu'avec les œuvres défectueuses des temps antérieurs, tandis que dans celles dont nous parlons, Molière pouvait être comparé à lui-même.

L'année suivante, il fit jouer sa fameuse pièce des *Précieuses ridicules;* bien qu'elle n'ait qu'un seul acte, son inimitable esprit satirique opéra dans le goût littéraire des Français une révolution dont l'accomplissement eût demandé plusieurs ouvrages d'une forme plus grave, et elle peut être considérée comme le point de départ de la gloire dramatique de Molière et de la bonne comédie en France. Alors commence cette brillante époque littéraire connue sous le nom de « siècle de Louis XIV; » elle fut pourtant marquée d'un mauvais goût, ridicule et faux, qui se rencontre rarement, sinon dans les premiers pas de la civilisation ou vers son dernier déclin.

La cause de cette déplorable corruption de l'intelligence doit être surtout attribuée à l'influence d'une coterie de beaux esprits qui par leur rang, leurs talents et quelques travaux heureux étaient autorisés, dans une certaine mesure, à trôner comme les arbitres du bon goût et de la mode. Cette assemblée choisie comptait l'atrabilaire Larochefoucault, le bel esprit Voiture, Balzac, dont les lettres présentent le plus ancien exemple de l'harmonie dans la prose française; l'érotique et licencieux Bussy Rabutin; Chapelain, dont un homme d'esprit a dit qu'il aurait eu une réputation, même s'il n'avait pas fait sa *Pucelle;* le poète Benserade, Ménage et d'autres de moindre importance. Avec eux se trouvaient des femmes éminentes, comme madame Lafayette, mademoiselle Scudéri, dont les romans sans limites ont fait les délices de son temps et le désespoir des autres, même l'élégante madame de Sévigné. Ils tenaient leurs réunions principalement à l'hôtel Rambouillet, habitation de la marquise de ce nom et qui par cette circonstance s'est acquis une si triste notoriété dans l'histoire des lettres.

Ils avaient l'habitude de se livrer aux plus solennelles discussions sur les sujets les plus frivoles et spécialement sur des questions de galanteries et d'amour qu'ils discutaient avec tout le raffinement subtil et métaphysique dont les cours d'amour du Midi de la France avaient donné l'exemple quelques siècles auparavant. Ces séances se distinguaient par un jargon affecté dans lequel les choses les plus simples, au lieu d'être appelées par leur nom, étaient désignées par les plus ridicules périphrases; il ne fallait du reste ni esprit ni talent pour l'inventer et il ne pouvait guère avoir d'autre mérite, même aux yeux de ceux qui le parlaient, que d'être incompris du vulgaire. A cela s'ajoutait un ton de sentimen-

talisme emphatique; un ridicule code d'étiquette réglait les rapports réciproques de ces *excentriques* et avait été emprunté aux romans absurdes de Calprenède et de Scudéri. Les noms mêmes des initiés subissaient une métamorphose, et *Catherine*, qui était le nom de baptême de madame de Rambouillet ayant été trouvé trop trivial et trop peu poétique, fut changé en celui d'*Arthénice*, sous lequel elle était si généralement connue, que Fléchier s'en servit pour la désigner dans l'oraison funèbre de sa fille [1].

Cette affectation, insipide que les critiques français ont la folie d'attribuer à l'influence italienne, se ressent tout autant du *Cultismo* des Espagnols que des *Concetti* de la Péninsule; on peut la faire découler plus justement encore des mêmes faux principes de goût littéraire qui marquèrent la pléiade française du XVIe siècle et les compositions plus anciennes des Provençaux, leurs aïeux. Des dictionnaires furent compilés, des traités furent écrits pour enseigner cette précieuse langue; tous étaient désireux de s'initier aux mystères d'une science si élégante; des hommes tels que Corneille et Bossuet ne dédaignèrent même pas de fréquenter les salons où elle s'enseignait. L'esprit d'imitation, plus ardent en France que dans les autres pays, s'empara des provinces. Chaque village eut sa coterie des *Précieuses* sur le ton de la capitale et le mauvais goût menaçait d'infecter les sources pures d'une littérature prospère.

Ce fut contre cette corruption à la mode que Molière dirigea ses traits dans la petite satire des *Précieuses ridi-*

[1] Comment La Harpe est-il tombé dans l'erreur de supposer que Fléchier faisait allusion à Mme Montansier, par le nom d'*Arthénice?* Ce style de l'évêque, dans ce passage, est aussi clair que de coutume. Voir *Cours de littérature*, etc., t. VI, p. 167.

cules : les valets de deux gentilshommes, singent le langage de leur maître pour en imposer à deux jeunes dames récemment arrivées de la province et grandes admiratrices du style nouveau; l'absurdité de cette affectation est relevée avec une plus grande force encore par l'incrédulité moqueuse du père et de la servante qui n'en comprennent pas un mot. Par ce procédé Molière réussit à exposer et à ridiculiser ces prétentions stupides, en démontrant combien elles étaient opposées au sens commun et avec quelle facilité les esprits les plus vulgaires pouvaient s'y élever. Le succès fut tel qu'on pouvait l'attendre d'un appel au bon sens du peuple devant lequel la nature triomphe toujours des afféteries de l'art; des applaudissements enthousiastes accueillirent la pièce et les membres de l'hôtel Rambouillet, dont plusieurs étaient présents à la première représentation, virent renverser d'un seul coup le délicat établissement qu'ils avaient construit avec tant de peine. « Et ces folies, dit Ménage à Chapelain, dont vous et moi voyons ici la fine critique, sont l'objet que nous avons si longtemps admiré! Retournons chez nous et brisons nos idoles! » « Courage Molière! criait un vieillard des dernières loges, voilà de la vraie comédie! » Le prix des places doubla dès la seconde représentation; les effets de l'épigramme ne furent pas seulement passagers, ils transformèrent une épithète d'éloges en expression de blâme; *la femme précieuse, le style précieux, le ton précieux,* autrefois si fort admiré, n'ont plus été employés que pour indiquer une affectation ridicule.

Il faut cependant convenir que l'actualité autant que le mérite avait fait le succès de cette pièce dont la raillerie n'est pas plus aiguisée, le dialogue mieux soutenu que dans beaucoup d'œuvres postérieures de Molière; elle le convain-

quit cependant de sa propre force et lui indiqua la route la meilleure à suivre pour rencontrer les sympathies populaires. « Je ne puis étudier Plaute et Térence plus longtemps, dit-il, je dois, par conséquent, étudier le monde. » Le monde devint donc le sujet de ses méditations, et les modèles exquis qu'il lui a fournis dureront jusqu'à la fin des siècles.

En 1660, il fit représenter l'excellente comédie *de l'École des maris* et dans le courant du même mois *les Fâcheux*, pièce en trois actes qui fut composée, apprise et jouée dans le court espace de quinze jours; cette célérité montre autant la capacité du directeur que celle du poète. *Les Fâcheux* furent écrits à la demande de Fouquet, surintendant des finances de Louis XIV, pour la somptueuse fête de Vaux qu'il donnait à ce monarque; elle fut pompeusement célébrée dans les mémoires de cette époque et avec une élégance toute particulière dans une lettre en vers de La Fontaine à son ami Maucroix. Fouquet avait été élevé à ses fonctions sous le cardinal Mazarin, et Louis XIV les lui avait continuées lors de son avénement au trône. Le monarque alarmé cependant de la dilapidation croissante du revenu, requit de son intendant un exposé de la situation, et quand il lui fut livré, le communiqua secrètement à Colbert, le rival et le successeur du ministre actuel. Ce dernier, dont les dépenses ordinaires dépassaient considérablement celles de n'importe quel autre sujet du royaume et qui, prétend-on, outre les immenses sommes perdues au jeu ou gaspillées tous les jours en débauches, distribuait en pension plus de quatre millions de livres annuellement, crut facile d'en imposer à un prince jeune et inexpérimenté, qui s'était toujours montré plus adonné aux plaisirs qu'aux affaires et, en conséquence, il présenta des comptes faux, exagérant la dépense et dimi-

nuant les recettes réelles du trésor. La découverte de ce péculat détermina Louis à profiter de la première occasion pour renvoyer son puissant ministre; mais sa ruine fut précipitée et complétée par la découverte de son indiscrète passion pour mademoiselle de la Vallière, dont les grâces enchanteresses commençaient à conquérir sur le jeune souverain cet ascendant qui depuis fut pour elle la cause d'une célébrité si malheureuse. Son portrait trouvé dans les appartements du favori jeta le roi dans une telle irritation, qu'il eût fait arrêter Fouquet à l'instant, sans l'intervention opportune de la reine mère qui lui rappela les égards dus à un hôte. Ce fut pour cette fête de Vaux, dont le palais et les domaines, couvrant l'étendue de trois villages, avaient coûté à leur propriétaire la somme presque fabuleuse de dix-huit millions de livres, que Fouquet mit à contribution tous les gens de talent de la capitale, l'habileté de ses artistes et l'imagination de ses plus grands poètes. Il fut particulièrement prodigue pour la partie dramatique des divertissements. Lebrun dut abandonner un moment les victoires d'Alexandre pour peindre les décorations de la scène, Torelli fut employé à la machine; Pélisson fournit le prologue très admiré alors et Molière sa comédie des *Fâcheux*.

Cette pièce dont l'idée peut avoir été suggérée par la neuvième satire d'Horace: *Ibam fortè via sacrâ*, est une amusante caricature de tous les ennuyeux qui infestent la société et se rendent plus insupportables encore quand ils interviennent au moment précis où un jeune amant se hâte de courir au rendez-vous de sa maîtresse. Louis XIV, après la représentation, voyant à côté de lui son grand veneur M. Soyecourt, homme singulièrement distrait et possédé d'une passion désordonnée pour la chasse, l'indiqua à Molière

comme un original dont il avait oublié le portrait. Le poète retint l'avis, et, le jour suivant, il produisit une excellente scène dans laquelle le Nemrod était représenté dans les détails techniques de son art; lui-même, avec une grande complaisance, avait fait l'instruction du mordant satirique qui l'avait entraîné dans une conversation pour répondre à la demande faite dans la soirée précédente.

Cette pièce fut l'origine de la comédie-ballet qui devint par la suite si populaire en France. Molière par son séjour à Vaux s'était mis en contact plus intime avec le roi et la cour, et de ce moment date l'appui particulier qu'il reçut toujours par la suite du souverain et grâce auquel il fut éventuellement mis à même de triompher de la malice de ses ennemis. Quelques jours après ces fêtes magnifiques, Fouquet fut jeté dans une prison où on le laissa languir pendant toute sa vie, « qu'il termina, dit l'écrivain à qui nous avons emprunté ces détails, *dans les sentiments de la plus sincère piété*[1]. » C'est là une fin qui n'est pas rare en France, dans cette classe de personnes de l'un ou de l'autre sexe, quand respectivement elles ont eu le malheur de survivre à leur fortune ou à leur beauté.

En février 1662, Molière épousa mademoiselle Béjart, jeune artiste de sa troupe qui avait été élevée sous ses yeux et dont l'esprit et les grâces séductrices avaient littéralement enchaîné son âme; il devait, à cause d'elle, passer dans une douloureuse pénitence tout le reste de ses jours. Leur différence d'âge, — la jeune fille ayant à peine dix-sept ans, — était par elle-même un avertissement suffisant, et le poète

[1] *Histoire de la Vie, etc., de la Fontaine*, par M. Walkenaer. Paris 1824.

n'avait pas de raison de croire qu'elle serait à l'abri du contagieux exemple de la société dans laquelle elle avait été élevée et dont lui-même n'était pas tout à fait un membre immaculé. Dans son excellente comédie de l'*École des Femmes*, jouée cette année même, l'intrigue roule sur l'absurdité d'un vieillard élevant une jeune fille dans le dessein de l'épouser plus tard; ce beau projet est mis à néant par l'apparition d'un jeune amoureux qui en cinq minutes détruit ce qui a coûté au barbon tant d'années à exécuter. L'application évidente de cette morale à la propre situation du poète prouve combien il est plus facile de parler que d'agir avec sagesse.

Cette comédie applaudie dès son apparition, attira sur la tête de l'auteur un déluge de parodies, des satires et même des calomnies tant de la part d'artistes envieux de ses succès sans précédents, que des petits maîtres littéraires qui souffraient encore des flagellations reçues dans les pièces antérieures. Un personnage de cette catégorie, irrité des applaudissements de la première représentation, s'écria : « Ris donc, parterre ! ris donc ! » et il quitta la salle.

Molière ne tarda pas à se venger des critiques intéressés; il publia un petit drame, la *Critique de l'École des Femmes*, dans lequel il s'empare des observations faites contre sa comédie et les ridiculise sans ménagement; elles portaient principalement, semble-t-il, sur des questions de formes. Quelques locutions familières, comme « *tarte à la crème, enfants par l'oreille,* » avaient scandalisé les puristes du jour, et, grâce au génie pudibond de la critique française, elles ont été condamnées depuis par Voltaire et La Harpe comme indignes de la comédie. Un des personnages de *la Critique* est un marquis dont la seule réponse aux questions qui lui

sont faites à plusieurs reprises sur la nature de ses remarques consiste dans un éternel : « *tarte à la crême!* » On pensa généralement qu'il figurait le duc de La Feuillade, fat de peu de cervelle, mais de beaucoup de prétentions. Ce gentilhomme, se sentant inférieur à son antagoniste sur le terrain de l'esprit, eut recours à un moyen honteux; rencontrant un jour Molière dans une galerie de Versailles, il s'avança vers lui comme pour l'embrasser; c'était une civilité que les grands seigneurs du temps condescendaient à faire à leurs inférieurs; comme le poète sans défiance s'inclinait pour recevoir l'accolade, le duc lui saisit la tête entre ses deux mains et la frotta contre les boutons de son habit en répétant : « tarte à la crême, monsieur, tarte à la crême! » Quand le roi eut connaissance de cet outrage, il en fut profondément blessé et réprimanda le duc avec beaucoup d'aigreur; en même temps il exhorta Molière à se venger avec ses armes; celui-ci se hâta de profiter du privilége dans une courte et caustique satire en un acte, intitulée l'*Impromptu de Versailles*. « Le marquis, dit-il dans cette pièce, est aujourd'hui le plaisant de la comédie, et comme dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire ses auditeurs; de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie. »

Il est évident que Molière n'aurait pu conserver cette attitude indépendante s'il n'avait été couvert de la protection royale. Louis fut constant dans la faveur qu'il lui donna et quand, peu de temps après, la réputation du poète fut salie par les plus honteuses imputations, le monarque prouva la conviction qu'il avait de son innocence en se présentant publiquement comme parrain de son enfant; tribut d'hom-

mage qui était également honorable pour le prince et l'écrivain. Le roi, en outre, le gratifia d'une pension de 1,000 livres par an; ses acteurs prirent le titre de *comédiens du roi* et reçurent aussi une pension de 7,000 livres. Molière touchait sa rente comme faisant partie d'une longue liste d'hommes de lettres. L'appréciation curieuse faite dans ce document du mérite relatif des pensionnaires de la littérature nous prouve d'une façon frappante que les jugements des contemporains sont bien souvent cassés par la postérité. Chapelain, aujourd'hui oublié, est cité « comme le plus grand poète français qui ait jamais existé » et, en considération de cette valeur, sa pension s'élevait à 3,000 livres, tandis que le nom de Boileau auquel ses satires ont dès maintenant assuré une renommée impérissable, n'est même pas mentionné! Il est vrai qu'il faut ajouter, sur son autorité, que Chapelain avait eu la part la plus grosse en fournissant lui-même au ministre ce témoignage apocryphe de son mérite.

Dans le mois de septembre 1665, Molière produisit l'*Amour Médecin*, comédie-ballet en trois actes, qui l'occupa cinq jours seulement depuis sa conception jusqu'à sa représentation. Cette pièce ne sort pas du talent de raillerie caustique habituel à l'auteur; mais elle est cependant remarquable comme contenant la première manifestation de son hostilité contre la faculté de médecine, hostilité dont il donna des preuves à plusieurs reprises pendant tout le reste de sa vie et dans laquelle ont peut dire qu'il est mort. A cet égard, il suivit l'exemple de Montaigne qui a spécialement consacré un des plus longs chapitres de son livre à une tirade contre la profession médicale. Molière la renforça de toute la vivacité de sa verve et par sa puissance ordinaire de précision. Il fut à son tour imité par Le Sage, comme tous les

lecteurs peuvent se le rappeler. Montaigne et Le Sage cependant, comme beaucoup de détracteurs de l'art de guérir, se sont empressés d'y avoir recours à l'heure du danger; il n'en fut pas ainsi de Molière dont les satires semblent avoir été consciencieuses. Bien que habituellement valétudinaire, il comptait presque entièrement sur sa tempérance et la diète pour le rétablissement de sa santé. « Que faites-vous de votre médecin ? » lui demandait un jour Louis XIV. — « Sire, répondit Molière, nous causons ensemble; il me fait des prescriptions, je ne les suis jamais et ainsi je guéris. »

Une ample excuse de ce manque d'obéissance se trouve dans l'état de cette profession à cette époque; ses membres affectaient de déguiser leur profonde ignorance des principes vrais de la science par des allures emphatiques qui pouvaient bien en imposer au vulgaire, mais les jetaient dans un profond discrédit aux yeux de la meilleure partie de la société.

Les médecins de cette époque sont représentés comme se pavanant sur leurs mules dans les rues de Paris, vêtus d'une longue robe et d'un rabat; ils s'entretenaient dans un mauvais latin, ou s'ils daignaient parler leur langue maternelle, ils la mélangeaient tellement de phrases scolastiques et de termes scientifiques, qu'ils la rendaient complétement inintelligible aux oreilles du public. Les vers suivants cités par M. Taschereau et parfaitement écrits pour le temps, réunissent, semble-t-il, un grand nombre de ces ridicules.

« Affecter un air pédantesque,
Cracher du grec et du latin,
Longue perruque, habit grotesque,
De la fourrure et du satin,
Tout cela réunit fait presque
Ce qu'on appelle un médecin. »

Outre ces absurdités, les médecins de cette époque s'exposaient plus encore à devenir des objets de dérision par la contradiction de leurs systèmes et par l'animosité avec laquelle chacun défendait le sien. La fameuse consultation à propos de la maladie du cardinal Mazarin était parfaitement connue : un des quatre praticiens appelés, assignait comme siége de la maladie le foie, un autre les poumons, un troisième la rate et le quatrième le mésentère. Les attaques de Molière contre les empiriques, dans une profession où une erreur est si vite commise, si difficile à découvrir et si exceptionnellement irréparable, doivent donc être largement absoutes des griefs accumulés contre elles; leur efficacité fut visible dans la réforme qui, même de son temps, s'opéra tout au moins dans les manières des médecins, si elle n'alla pas au delà. Ils prirent les vêtements des autres citoyens, et graduellement en revinrent aux moyens populaires de communication; ce fut un pas important dans la voie des améliorations, car rien ne déguise mieux l'ignorance et l'empirisme aux yeux du vulgaire, que l'emploi affecté de phrases savantes et d'un vocabulaire technique.

Nous sommes arrivés au moment où Molière composa son *Misanthrope*, comédie considérée par quelques critiques comme sa meilleure, et que tout le monde s'accorde à admirer comme une des plus parfaites productions de l'art dramatique moderne. Son exécution littéraire, question de la plus haute importance aux yeux des écrivains français, est beaucoup plus heureuse que celle de ses autres pièces, si l'on excepte le *Tartufe*, et le dialogue révèle dans sa partie didactique une maturité de conception égale à celle qui se rencontre dans les meilleures satires de Boileau; le ton vraiment relevé de cette comédie, combiné avec le manque d'un intérêt de cir-

constance, la rendit moins populaire que beaucoup de ses productions de moindre valeur; il n'est pas hors de propos de rapporter un incident qui signala la première représentation. Dans la seconde scène du premier acte, un homme à la mode demande, comme on sait, sur un sonnet de sa composition, l'avis d'*Alceste*, qui se met en colère cinq minutes après et prononce un jugement défavorable. Ce sonnet avait été écrit avec tant d'art par Molière, il l'a rempli de ces traits épigrammatiques si agréables aux oreilles du vulgaire, que l'auditoire satisfait manifesta chaudement son admiration pour l'œuvre considérée comme sérieuse. Quelle ne fut pas la mortification générale quand on entendit Alceste condamner le morceau comme puéril et déduire clairement les fausses règles d'après lesquelles il était composé! Cette leçon dut produire un plus grand effet qu'un volume de dissertation sur les principes du goût.

Rousseau reproche amèrement à Molière d'avoir jeté le ridicule sur le héros du *Misanthrope*, esprit élevé et caractère estimable. On avait dit au duc de Montausier, connu par l'austérité de sa vertu, qu'on avait voulu le représenter par le personnage d'Alceste; il se rendit, très blessé, à une représentation de la pièce, mais au retour il déclara « qu'il n'osait guère se flatter que le poète eût pensé à lui faire un si grand honneur. » Ce fait, comme l'a bien dit La Harpe, est la meilleure réponse aux invectives de Rousseau.

Les rapports dans lesquels vivaient Molière et son épouse, au temps où parut le *Misanthrope*, donnèrent à ce drame un pénible intérêt. La légèreté et l'extravagance de cette dame avait depuis quelque temps dépassé même les larges limites assignées alors par la complaisance des maris français et elles affectaient tristement le cœur du poète. Il communiquait un

jour son chagrin à son ami Chapelle et ce dernier l'engageait à enfermer son épouse; c'était un remède fréquemment administré aux épouses infidèles; s'il n'avait pas plus d'efficacité, il était au moins plus galant que la « flagellation modérée » autorisée par la loi anglaise... Chapelle insistait sur la folie qu'il commettait en restant la dupe des artifices de sa femme. » Hélas! répondit le malheureux poète, on voit bien que vous n'avez jamais aimé! » On convint pourtant, à la fin, d'une séparation, et il fut stipulé que les époux occuperaient la même maison, mais ne se verraient plus sinon au théâtre. Les rôles qu'ils jouaient dans le *Misanthrope* correspondaient à leur situation respective : *Célimène* une coquette enchanteresse, capricieuse, insensible aux reproches de son amant, et *Alceste* parfaitement au courant de la duplicité de sa maîtresse qu'il espère en vain corriger, et comprenant combien elle est indigne d'un amour qu'il ne parvient pas à s'arracher du cœur. — Ces coïncidences sont trop réelles pour qu'elles soient l'effet du hasard.

Si Molière, dans ces travaux antérieurs, a fustigé les folies et les absurdités à la mode de son temps, il s'élève dans le *Tartufe* contre un plus criant abus, contre le plus odieux de tous les vices, l'hypocrisie religieuse. Les résultats prouvèrent que ses coups ne tombaient pas dans l'ombre. Les trois premiers actes de *Tartufe*, les seuls écrits d'abord, parurent pour la première fois aux fêtes mémorables connues sous le nom des « *Plaisirs de l'île enchantée*, » données par Louis XIV à Versailles en 1664. Le lecteur curieux pourra en trouver une description détaillée dans le vingt-cinquième chapitre de l'histoire de ce monarque par Voltaire. La seule circonstance du reste qui leur donna une importance pour l'histoire à venir, c'est d'avoir été illustrées

par la représentation de cette inimitable comédie. Louis XIV, malgré les défauts de son éducation, paraît avoir possédé une perception nette des beautés littéraires, et il fut grandement frappé des mérites de la production nouvelle. Mais les tartufes profondément atteints par les traits sarcastiques du poète, pareils à une bande d'oiseaux nocturnes dont la retraite a été envahie soudain par un rayon de lumière, poussèrent des cris affreux, jusqu'à ce que Louis, dont la sollicitude pour les intérêts de l'Église ne se plia jamais à ses propensions personnelles, se rendit à leurs importunités et défendit la représentation de cette pièce devant le public.

Elle fut cependant jouée en présence de Monsieur, et plus tard devant le grand Condé. Les copies qu'on en faisait étaient avidement dévorées dans les cercles parisiens, et bien que cette approbation générale ne fût point pour l'auteur une pleine compensation de ce qu'il perdait, elle suffit à ramener le zèle des faux dévots qui, sous le masque de la piété, l'assaillaient d'ignobles pamphlets. L'un d'eux alla jusqu'à demander au roi de faire un exemple public par le feu et le fagot; un autre déclara que ce serait un outrage à la Divinité que d'admettre Molière, après une telle énormité, à la participation aux sacrements, au tribunal de la pénitence, où même dans le sein de l'Église, si l'on songeait aux anathèmes fulminés contre les auteurs de pièces indécentes et sacriléges.

Peu après la défense qu'il avait faite, le roi vit représenter *Scaramouche Ermite*, drame dans lequel abondaient les traits les plus indécents et les plus irréligieux. « Pourquoi, demandait-il, en sortant, au prince de Condé, les personnes, scrupuleuses, scandalisées par la comédie de Molière, ne pren-

nent-elles pas ombrage de celle-ci ? » « Parce que, repondit le prince, la dernière attaque seulement la religion et l'autre les attaque elles-mêmes. » Cette réponse rappelle une remarque de Bayle à propos du *Décaméron*, qui, après avoir été mis à l'index à cause de son immoralité, fut pourtant autorisé à paraître dans une édition où les noms des ecclésiastiques seraient remplacés par ceux de laïques, concession, dit le philosophe, qui prouve que les prêtres sont plus soucieux de leurs intérêts que de ceux du ciel.

Louis persuadé enfin des motifs intéressés des ennemis de *Tartufe* céda aux importunités du public et leva la défense. La pièce fut donc jouée pour la première fois au théâtre, dans le mois d'août 1667, devant une salle comble; elle avait reçu l'entier développement de ses cinq actes; son titre et le nom du principal personnage avaient été changés, ainsi que quelques passages plus particulièrement attaqués d'abord; intitulée l'*Imposture*, son héros s'appelait *Panulfe*. Dans la soirée de la seconde représentation, le président du Parlement l'interdit de nouveau, et comme le roi avait quitté Paris pour aller rejoindre son armée des Flandres, on ne put obtenir une révocation immédiate de cette décision. Ce ne fut que deux années plus tard, en 1669, que le *Tartufe*, dans sa forme actuelle, put enfin continuer sans entraves à occuper la scène française. Il est à peine nécessaire d'ajouter qu'il reçut la plus brillante ovation que son auteur eût pu rêver et à laquelle lui donnait droit son mérite intrinsèque comme les injustes persécutions dont il avait été le signal. Quarante-quatre représentations successives furent à peine suffisantes pour répondre à la curiosité empressée du public. Les artistes reconnaissants forcèrent Molière d'accepter, jusqu'à la fin de sa vie, une double part des bénéfices à chaque

spectacle où le *Tartufe* serait joué. La postérité a confirmé le jugement des contemporains, et c'est encore aujourd'hui la plus admirable comédie de la scène française, « elle restera telle, a dit un critique de ce pays, tant qu'il y aura en France du goût et des hypocrites. »

Nous nous sommes étendus sur ces faits de notre histoire, parce qu'ils fournissent un des exemples les plus intéressants des persécutions imméritées auxquelles un homme de lettres ait été jamais exposé de la part des envieux et de l'esprit de parti. Aucune des compositions de Molière ne fut pourtant dirigée vers un but plus complétement moral; nulle part, il n'a arraché d'une main plus hardie le masque de la corruption. Il faut ajouter, pour rendre justice au clergé français de cette époque, que les plus éminents prélats de la cour reconnurent le mérite de cette comédie et se prononcèrent hautement pour qu'elle fut représentée.

On sait généralement que la scène amusante du premier acte, dans laquelle *Dorine* détaille avec tant d'esprit l'excellent repas que Tartufe a fait en l'absence de son hôte, a été suggérée à Molière quelques années auparavant par un incident qui se produisit à la table de Louis XIV : celui-ci était en Lorraine, et Molière l'accompagnait en qualité de valet de chambre. Péréfixe, évêque de Rhodez, étant entré, pendant le carême, dans le salon où le roi prenait son repas du soir, fut invité par Sa Majesté à imiter son exemple. Le prélat s'excusa, prétendant qu'il ne mangeait qu'une seule fois les jours de vigile et de jeûne. Le roi ayant vu sourire à ces mots l'un de ses convives, lui en demanda la raison dès que monseigneur de Rhodez fut sorti. Le courtisan répondit à son maître qu'il n'avait rien à craindre pour la santé de l'évêque, car lui-même avait assisté à son diner du jour, et

il énuméra les plats nombreux dont il se composait. Le roi écoutait avec gravité, s'écriant à chaque mot nouveau : « Le pauvre homme ! » et variant cette exclamation de façon à produire un effet hautement comique. Cette boutade ne fut pas perdue pour le poète qui l'a introduite avec un effet plus grand dans la scène dont nous avons parlé. Louis XIV ne reconnut pas d'abord la source d'où il l'avait tirée, et quand on la lui indiqua, il fut enchanté, si nous en croyons M. Taschereau, d'avoir travaillé, même accidentellement, en collaboration avec un homme de génie.

En 1668, Molière livra au public *l'Avare*, et l'année suivante, son amusante comédie *le Bourgeois gentilhomme,* dans laquelle il expose et ridiculise avec grand succès la folie des liaisons mal assorties; elle fut jouée la première fois à Chambord, devant la cour. Louis XIV garda pendant toute la durée du spectacle une physionomie impassible qui ne permit guère d'apprécier ses sentiments réels. Il resta de même pendant la soirée devant l'auteur qui se trouvait près de lui en sa qualité de valet de chambre; les courtisans, clairvoyants, les comtes et les marquis, si souvent fustigés par les étrivières de Molière, virent dans ce double fait la désapprobation royale et condamnaient l'œuvre très hautement. Un duc affirmait hardiment « que Molière tombait sûrement dans sa seconde enfance, et que, sans l'apparition d'un écrivain meilleur, la comédie française allait tomber au rang des farces italiennes. » Le malheureux poète, ne trouvant nulle part un mot d'encouragement, fut profondément abattu pendant les cinq jours qui précédèrent la seconde représentation. Après y avoir assisté, le roi lui assura « qu'aucun de ses ouvrages ne lui avait causé un plus grand plaisir, et que s'il avait différé l'expression de son

opinion, c'était par la crainte de prononcer un jugement dicté par l'entraînement d'une excellente exécution. » Quoi qu'on puisse penser de ce caprice royal, il faut admirer la souplesse des courtisans; tous sans exception exprimèrent avec feu leur admiration pour les mérites de la pièce, et le duc mentionné plus haut s'écria par dessus les autres : « Il y a dans tout ce que Molière écrit une force comique dont les anciens n'ont pas donné d'exemple! » Que d'études délicieuses sous son pinceau le poète n'a-t-il pas dû trouver dans cette précieuse assemblée!

Nous avons déjà fait observer que la profession de comédien n'était que médiocrement estimée en France à cette époque; Molière ressentit les inconvénients qui résultaient de ces préjugés, alors même que la splendeur de sa carrière littéraire lui avait donné des droits incontestables à la considération. Beaucoup de nos lecteurs connaissent sans doute l'anecdote de Bellot, agréable poète de la cour, qui, entendant un des domestiques de la maison royale refuser d'aider l'auteur de *Tartufe* à faire le lit du roi, pria poliment le poète d'accepter ses services dans cette occasion; le trait rapporté par madame Campan à propos d'un acte semblable de courtoisie, et dont l'auteur fut Louis XIV, est aussi bien connu. Plusieurs fonctionnaires refusaient de s'asseoir à la même table que le comédien; le roi l'invita amicalement à se placer à la sienne, et appelant plusieurs de ses principaux courtisans, il leur fit remarquer « qu'il avait prié Molière de l'honorer de sa présence, puisqu'il n'était pas assez haut pour ses officiers. » Cette leçon produisit l'effet désiré. Quelque humiliant qu'il soit pour la pensée de songer à la nécessité où, dans un temps, le génie s'est trouvé d'un pareil patronage, il n'est pas moins hautement honorable pour

le monarque d'avoir su s'élever assez au dessus des préjugés de son temps pour le lui accorder.

C'étaient les mêmes scrupules qui avaient si longtemps privé Molière de ce grand objet de l'ambition des savants français dont il est la récompense : — un fauteuil à l'Académie. Cette compagnie aspire à exercer une surveillance jalouse sur la langue et la littérature nationale que l'auteur du *Misanthrope* et de *Tartufe*, plus peut-être qu'aucun homme de son temps, avait contribué à épurer et à faire progresser. L'Académie, reconnaissant son mérite, lui avait enfin offert une place dans son sein, s'il voulait renoncer à sa profession d'acteur et s'en tenir désormais à la littérature; mais le poète répondit à Boileau, son ami, « que l'existence de trop de personnes dépendait de ses travaux dramatiques pour lui permettre un instant de songer à cette proposition. » Cette réponse jette plus d'éclat sur sa mémoire que tous les honneurs académiques dont on aurait pu l'accabler. L'illustre corps se décida, un siècle après son décès, à lui payer le stérile tribut (le seul alors en son pouvoir), d'un *éloge* et à recevoir dans ses murs son buste orné de cette inscription :

« Rien ne manque à sa gloire, il manqait à la nôtre. »

Le catalogue des académiciens contemporains de Molière, dont beaucoup sont aujourd'hui tombés dans un complet oubli, dont les autres, comme Catten et Chapelain, ne vivent que dans les satires de Boileau, montre assez qu'il est aussi peu au pouvoir des corps savants de conférer l'immortalité à un écrivain que de l'en priver.

Nous n'avons guère le temps de nous arrêter à l'excellente comédie des *Femmes savantes* et à quelques œuvres de

moindre mérite, écrits par notre auteur dans la dernière partie de sa vie; il faut nous hâter vers la scène finale. Molière était depuis longtemps affecté d'une douleur au poumon, et c'était le régime sévère dont nous avons parlé plus haut qui seul lui conservait quelque peu de santé. Au commencement de 1673, son mal augmenta sensiblement; il jouait alors son *Malade imaginaire* — la plus burlesque et peut-être la plus amusante de ses satires contre la faculté. — Le 17 février, jour fixé pour la quatorzième représentation, ses amis voulurent l'empêcher d'aller au théâtre; mais il persista dans sa résolution, alléguant que plus de cinquante pauvres gens attendaient de lui leur pain quotidien. Il sacrifia sa vie à son esprit de charité. Les fatigues auxquelles il fut obligé de se livrer en jouant le personnage principal d'*Organ*, aggrava son état, et lorsqu'il répétait le mot *juro*, dans le ballet final, il fut pris d'une convulsion qu'il essaya vainement de déguiser au public sous un sourire; on l'emporta dans sa maison de la rue Richelieu, n° 34. Un violent accès de toux qui le prit en arrivant détermina une rupture d'un vaisseau sanguin, et, voyant approcher sa fin, il fit demander deux prêtres de la paroisse Saint-Eustache à laquelle il appartenait, pour lui administrer les derniers secours de la religion. Mais ces dignes gens refusèrent de venir, et, avant l'arrivée d'un troisième ecclésiastique auquel on s'était adressé, Molière, étouffé par l'éruption du sang, expira dans les bras de sa famille.

Harlay de Champvallon, alors archevêque de Paris, refusa les honneurs de la sépulture au corps du poète, parce qu'il était comédien et qu'il avait eu le malheur de mourir sans avoir reçu les sacrements. Ce prélat est connu, même dans les annales de ce temps, par ses notoires et infâmes débau-

ches. C'est de lui que madame de Sévigné a dit dans une de ses lettres : « Il y a deux petits inconvénients qui rendent difficile pour tout prédicateur la tâche de son oraison funèbre : — sa vie et sa mort. » Le père Gaillard qui, à la fin, consentit à s'en charger, le fit à la condition qu'il ne dirait rien du caractère du prélat défunt. Les remontrances de Louis XIV ayant décidé l'archevêque à lever son interdit, il manda secrètement le curé de Saint-Eustache de ne pas réciter les prières ordinaires à l'enterrement de Molière; le peuple s'assembla devant la maison mortuaire pour s'opposer à la cérémonie funèbre. « Ils savaient seulement, dit Voltaire, que Molière était un comédien, mais ils ignoraient qu'il était un philosophe et un grand homme. » — Ils avaient probablement été réunis par les tartufes, ses ennemis mortels. La veuve du poète apaisa ces misérables en jetant de l'argent par les fenêtres. Dans la soirée, le corps, — escorté par une procession d'environ cent personnes liées d'amitié ou par des relations intimes avec le poète, chacune d'elles tenant un flambeau à la main, — fut déposé sans apparat dans le cimetière de Saint-Joseph, sans les chants ordinaires de l'église, ni service d'aucun genre. Ce n'est pas ainsi que Paris suivit plus tard jusqu'à la tombe les restes de son dernier grand comédien, Talma. Et, pourtant, Talma n'était simplement qu'acteur, tandis que Molière ajoutait à cette profession le mérite d'avoir été le plus illustre écrivain comique produit jusque-là par la France. Les degrés relatifs de civilisation que cette différence de conduite indique peuvent donner aux philanthropes un sujet de méditation passablement agréable.

En 1792, pendant la période où les Français mêlaient une affectation de respect pour les morts illustres à la per-

sécution des vivants, les Parisiens résolurent d'exhumer les restes de La Fontaine et de Molière pour leur donner une sépulture plus honorable. Des reliques ainsi transférées, il est certain qu'aucune n'appartenait au premier écrivain et il est extrêmement probable qu'elles n'étaient pas plus celles du second. Quelles qu'elles fussent, elles ne reçurent pas les honneurs pour lesquelles on avait troublé leur repos. Avec l'inconstance particulière à ce temps, elles furent honteusement portées d'une place dans une autre, abandonnées et négligées pendant sept ans, époque où le patriotisme du conservateur « des monuments français » réussit à les obtenir pour sa collection des Petits Augustins. Lors de la suppression de cette institution en 1817, les cendres supposées des deux poètes furent transportées pour la dernière fois dans le spacieux cimetière du Père Lachaise; la tombe de l'auteur de *Tartufe* porte une inscription latine qui semble destinée à compléter les scandales passés, par la grosse erreur commise dans le seul fait qu'elle a la prétention de rappeler; nous voulons dire, l'âge du poète à son décès.

Molière mourut au commencement de sa cinquante-deuxième année. On le représente comme ayant eu la taille au dessus de la moyenne et bien proportionnée; les traits accentués, le teint bruni; ses noirs et forts sourcils étaient d'une telle mobilité, qu'ils lui permettaient de donner une expression extrêmement comique à sa physionomie. Il était le meilleur acteur de sa génération, et, par ses conseils, il forma le célèbre Baron qui devint le plus distingué de ses successeurs. Il jouait tous les emplois depuis *Alceste* jusqu'à *Sganarelle*, bien qu'il paraisse avoir été particulièrement remarquable dans la haute comédie. Il composait avec

une facilité qui lui a valu cet heureux compliment de Boileau :

> « Rare et sublime esprit, dont la fertile veine
> Ignore en écrivant le travail et la peine. »

En cela il ne ressemblait guère à Boileau lui-même, ni à Racine ; le premier apprit au second, s'il faut en croire son fils, « l'art de rimer avec difficulté ; » nécessairement les vers de Molière n'ont ni la correction ni le fini parfait de ceux de ses deux illustres rivaux.

Il produisit toutes ses pièces, s'élevant à trente, dans le court espace de quinze années. Il avait l'habitude de les lire à une vieille domestique nommée La Forêt, sur le jugement de laquelle il comptait grandement; ayant un jour essayé de la tromper en lui présentant le travail d'un ami, elle lui répondit nettement qu'il n'avait jamais fait pareille chose. Sir Walter Scott avait sans doute présente à la mémoire cette habitude de Molière quand il a introduit une scène analogue dans ses *Chroniques du Canongate*. Notre poète avait l'habitude d'engager ses comédiens à amener avec eux leurs enfants, quand il donnait lecture d'une pièce nouvelle; l'utilité de ces humbles critiques dans les compositions dramatiques est évidente; Alfiéri lui-même, comme il nous l'apprend, ne dédaignait pas d'y recourir.

Les revenus de Molière étaient très considérables et ne descendaient probablement pas au dessous de vingt-cinq à trente mille francs, — somme immense pour le temps, — et pourtant il ne laissa pas de propriété. Les habitudes luxueuses de sa femme et ses propres libéralités peuvent expliquer ce fait. Voici un trait de sa générosité digne d'être rapporté, parce qu'elle fut très opportune et parfaitement

dirigée. Quand Racine arriva à Paris comme un jeune homme cherchant aventure, il présenta à Molière sa première élucubration tragique, depuis longtemps oubliée de nos jours; le comédien, distinguant, au milieu de toutes les imperfections, l'étincelle latente du talent dramatique, encouragea l'auteur en lui faisant cadeau de cent louis. Il agit mieux envers lui que Corneille, qui conseilla au futur auteur de *Phèdre,* d'abandonner le genre tragique et de se vouer uniquement à la comédie. Racine récompensa la bienfaisance de son ami en lui cherchant querelle à la fin de sa carrière.

Molière était d'une nature réservée, silencieux à tel point que son ami Boileau avait l'habitude de l'appeler « contemplation. » Les étrangers qui espéraient retrouver dans sa conversation les saillies d'esprit qui distinguaient ses compositions dramatiques, le quittaient désappointés. On rapporte la même chose de La Fontaine. La vérité est que Molière allait dans le monde comme spectateur et non comme acteur; il s'y livrait aux études de mœurs qu'il transportait sur la scène, et s'occupait avant tout à observer. Le fabuliste La Fontaine vivait aussi dans un monde de sa création. Son amie, madame de la Sablière, lui faisait ce compliment : « En vérité, mon cher La Fontaine, vous seriez bien bête si vous n'aviez pas tant d'esprit. » Ses rêveries intempestives l'entraînèrent, comme on peut le penser, dans beaucoup d'aventures bouffonnes. Le grand Corneille aussi se distinguait par la même apathie. Un gentilhomme dîna à la même table que lui pendant six mois sans se douter qu'il fût dans la compagnie de l'auteur du *Cid.*

La réputation littéraire de Molière et les qualités personnelles dont il était doué le mirent naturellement dans l'in-

timité des plus éminents esprits de cet âge d'or, et plus particulièrement de Boileau, de La Fontaine et de Racine. Leur commerce intime et leurs fréquentes réunions dont le plaisir était l'objet, rappellent les associations analogues de *The Mermaid's, Will's coffée house,* et *Button's* qui forment un tableau si réjouissant dans les annales de la littérature anglaise. Il était d'usage, dans ces rencontres, de tenir ouvert sur une table un volume du poème épique de l'infortuné Chapelain, alors en grand renom, et si quelqu'un des invités commettait une faute contre la grammaire, on lui imposait la lecture de quinze ou vingt vers de cet ouvrage « dont une page entière, » dit Louis Racine, « était une sentence de mort. » La Fontaine, dans sa *Psyché,* a dépeint, avec le ton d'un regret amer, les souvenirs de ces temps heureux où, discutant librement des questions générales de littérature, se livrant à des commérages personnels, ils passaient légèrement sur toutes choses, comme des abeilles volant de fleur en fleur, critiquant sans envie les ouvrages d'autrui et s'avertissant réciproquement avec franchise, quand l'un d'eux menaçait de tomber dans la maladie de l'époque. Pourquoi faut-il que des esprits destinés à vivre ensemble à travers les siècles se soient brouillés pour les misérables jalousies qui divisent les hommes ordinaires.

Dans ces assemblées il est souvent parlé de Chapelle, le plus intime ami de Molière, dont les vers agréables sont lus avec plaisir de nos jours encore et dont les manières cordiales et la conversation enjouée faisait les délices de ses amis. Son esprit épicurien le portait à rechercher avec trop d'empressement les plaisirs de la table et lui attirait les remontrances répétées, mais inutiles, de ses confrères. Un jour que Boileau était en train de lui représenter l'inconve-

nance de sa faiblesse et ses conséquences inévitables, Chapelle qui recevait la mercuriale avec confusion, invita son Mentor à passer de la voie publique où ils marchaient, dans une maison voisine où ils pourraient poursuivre leur entretien sans être interrompus; arrivés là, on demanda du vin, et dans la chaleur de la discussion, une seconde bouteille fut bientôt suivie d'une troisième; les deux adversaires se trouvèrent finalement dans un état qui les força de remettre la leçon à une occasion plus convenable.

Molière était aussi dans les termes de la plus grande intimité avec le grand Condé, le personnage le plus distingué de la cour de Louis XIV. Le prince avait donné ordre de ne jamais refuser au poète l'entrée de son hôtel quelle que fût l'heure où il vint lui rendre visite; son affection se manifesta un jour par une remarque plus naïve que courtoise : un abbé des es amis était venu lui apporter l'épitaphe qu'il avait écrite pour la tombe du comédien. « Plût au ciel, dit Condé, qu'il pût encore m'apporter la vôtre. »

Nous avons déjà dépassé les limites dans lesquelles nous nous étions proposé d'indiquer les travaux littéraires et les plus intéressantes anecdotes de la biographie de Molière; sans entrer dans une critique de ses œuvres dont le public n'a guère besoin, nous terminerons notre travail par quelques courtes réflexions sur leur influence probable et sur le but auquel l'auteur a voulu atteindre.

Les critiques les plus distingués de la France, avec une partialité présomptueuse si naturelle et si générale à l'égard de leur propre nation, non seulement placent Molière d'un commun accord à la tête de leurs écrivains comiques, mais réclament pour lui la supériorité sur tous ceux des autres temps et des autres pays. D'une autre part, A.-W. Schlegel,

juge très compétent dans ces matières, l'a fait descendre du piédestal de la haute comédie au degré d'écrivain de « farces bouffonnes auxquelles son talent et sa vocation semblent l'avoir essentiellement destiné. » Il ajoute que ses personnages ne sont pas peints d'après la nature, mais d'après les formes variables et superficielles de la vie de convention. » C'est un jugement sévère et étayé sur la puissante démonstration de la théorie particulière que l'écrivain allemand a développée dans tout son livre; raisonnable dans son premier principe, elle l'a jeté dans une admiration exagérée des romantiques, qu'il préfère, et dans le dénigrement de l'école classique, qu'il déteste. Mais c'est un jugement contre lequel plusieurs critiques éminents de son pays, défenseurs de sa théorie en général, ont pris la liberté de protester.

Qu'une grande partie des pièces de Molière aient été conçues dans un esprit de large et vulgaire gaieté, plutôt que d'après celles de la comédie relevée; qu'elles soient abondantes en situations forcées, en caricatures de haut genre et en plaisanteries réalistes; en valets fourbes et intrigants comme ceux de Plaute et de Térence; en personnages réunissant le bon naturel et l'irritabilité, la finesse et la crédulité qui caractérisent les dupes d'Aristophane; c'est vrai; mais qu'un écrivain distingué par la profondeur de son jugement, la pureté de son goût et la richesse de ses observations ait préféré ce genre aux plus hautes conceptions de son art, voilà ce qui est complétement incroyable. Il a donné la meilleure explication de sa conduite dans une réponse rapportée par un biographe contemporain et qu'il fit à une personne dont la critique portait sur ce point « si j'écrivais seulement pour la renommée, disait Molière, j'aurais agi

tout différemment, mais je travaille pour faire vivre ma troupe. Je dois donc m'adresser, non pas à quelques personnes d'éducation, mais au peuple ; cette dernière classe prend un fort mince intérêt à une élévation continuelle de style et de sentiment. » Malgré ses imperfections et ses grosses absurdités, il n'y a guère de pièces, même inférieures de notre poète, qui ne présentent des esquisses de personnages dont le souvenir reste dans l'esprit et des expressions qui, par leur heureuse tournure et leur vérité, sont demeurées proverbiales.

Quant à l'objection que ses personnages représentent moins la nature que les mœurs locales de leur âge, si cela signifie qu'ils ne sont pas animés des profondes passions par lesquelles l'âme est remuée et dont l'intensité tient plus du tragique que de la comédie, mais sont mus par les faiblesses et les folies de ce monde, cela est vrai. Mais ces dernières sont vraisemblablement tout aussi permanentes et, chez les peuples civilisés, tout aussi universelles que les premières. Qui donc les a exposées avec une hardiesse ou avec une puissance satirique supérieure à celle de Molière? L'amour avec ses mille péripéties, ses querelles, ses réconciliations; la vanité quêtant l'admiration sous le manteau de la modestie; les grotesques méprises des gens de profession et de pratique; l'habileté avec laquelle les classes inférieures imitent non pas les vertus, mais les travers de leurs supérieurs; les affectations de la mode, du goût, de la science et de toutes les choses qui distinguent partout les coteries; l'esprit de corps qui nous porte à concevoir une idée exagérée de notre profession et un mépris souverain pour toutes les autres; le conseiller amical qui pense avant tout à ses propres intérêts; l'auteur qui demande votre opi-

nion sincère et vous cherche querelle quand vous l'avez exprimée; l'excellent ami qui charitablement sacrifie votre réputation à un bon mot; l'hypocrite sous divers aspects qui trompe le monde et lui-même — tout cela forme le panorama varié et mélangé des types dont Molière a rempli ses toiles; bien qu'empruntés surtout à la vie cultivée, ils dureront aussi longtemps que la société les portera réunis dans son sein.

En réalité, Molière semble avoir possédé toutes les qualités essentielles pour exceller dans la haute comédie; un goût pur, une perception fine des ridicules, le ton d'un élégant dialogue, un esprit brillant et infatigable comme celui de Congrèves, mais qui au lieu de se perdre comme lui en vains éclats de pure fantaisie, se dirige constamment vers un but moral ou philosophique. Ce dessein si manifeste d'instruire le peuple a pu être blâmé comme ne concordant pas avec l'esprit du drame et appartenant plutôt à la satire; mais il lui a donné, dans tous les cas, une influence sur la littérature et les opinions de son siècle que n'a jamais possédé aucun autre écrivain comique des temps modernes.

Il fut le premier à détourner ses compatriotes des fades hyperboles et des puériles idées des anciennes farces, et à les initier à la maxime que Boileau, depuis lors, a résumée dans un vers mémorable :

« Rien n'est beau que le vrai. »

Nous avons déjà signalé la réforme qu'une de ses premières pièces opéra parmi les admirateurs de l'hôtel de Rambouillet et de ses absurdités; lorsque plus tard cette réunion se

forma de nouveau sur l'affectation scientifique, comme autrefois sur celle des lettres, il la brisa encore par son admirable satire des *Femmes savantes*. Nous ne nous rappelons pas une révolution pareille opérée par un simple effort du talent, sauf celle que fit *Baviad et Maviad*. Mais M. Gifford, dans l'école de *Della Cruscan*, « écrasa un papillon sous une roue, » en comparaison des ennemis formidables par leur rang et leur talent que Molière a attaqués. Nous avons signalé l'influence de ses écrits forçant la faculté de médecine à se dépouiller de ses habillements prétentieux, de son jargon professionnel et des autres momeries alors à la mode, — par la dérision générale à laquelle il l'avait livrée avec raison. De la même façon, il ridiculisa avec un si grand succès la misérable dialectique, le pédantisme intolérant des scolastiques dans son désopilant dialogue entre le docteur *Marphurius* et le docteur *Pancrace*, qu'il paralysa, affirme-t-on, les sérieux efforts de l'université réclamant la confirmation du décret de 1624 qui défendait, *sous peine de mort*, la publication de toute opinion contraire à la doctrine d'Aristote. Dans la suite, *l'Arrêt burlesque* de son ami Boileau, s'il faut en croire les *Ménagiana*, fut la principale cause qui mit obstacle à un décret du Parlement contre la philosophie de Descartes. Il est difficile d'apprécier l'influence des critiques de notre poète sur l'état de la société en général, et en particulier sur les hautes classes dont il attaqua l'afféterie et les prétentions avec une vigueur persistante; s'il ne réussit pas à les réformer, il les dépouilla du moins de leur prestige et d'une grande partie de leur malsaine influence, en les exposant aux rires et au mépris du public. Dans quelques occasions peut-être, nous devons le penser, la poursuite de ses desseins dut lui faire dépasser

les limites de la retenue, jusqu'à tomber dans la personnalité.

A propos du but instructif que se proposait Molière dans ses comédies, il est sérieusement difficile d'établir une comparaison entre elles et celles de nos dramaturges anglais ou plutôt de Shakspeare, qui peut être pris comme leur représentant. Le dernier semble n'avoir recherché qu'un simple amusement; il prit au hasard une page du volume des passions humaines et ne s'occupa guère de l'approprier aux démonstrations d'un théorème moral ou littéraire. Le premier, au contraire, semble tellement viser à un résultat pratique, qu'il donne à plusieurs de ses pièces l'apparence de la satire plutôt que de la comédie. Les arguments remplacent l'action, le *pour* et le *contre* sont étalés dans toutes les formes d'une discussion d'école. Ceci diminue essentiellement l'intérêt de plusieurs de ses meilleures conceptions, *le Misanthrope* et *les Femmes savantes*, par exemple, qui, pour ce motif, semblent plutôt faites pour le cabinet que pour la scène, et ont depuis longtemps cessé d'être les favorites du public. Ce manque d'intérêt est encore aggravé par la faiblesse de l'action, remarquable dans beaucoup de comédies de Molière, où il semble n'avoir cherché qu'un prétexte pour présenter ses coteries de gentilshommes et de grandes dames et montrer leur habileté dans les luttes de la conversation. Il n'en est pas de même des auteurs anglais, dont les inventions sans limites remplissent la scène d'incidents qui nous attachent, par un intérêt palpitant, au grand scandale des amis de l'unité.

D'accord avec le dessein général de ses plans, Shakspeare fait passer sous nos yeux toute espèce de spectacles — la cour, les camps et les abbayes, la foule occupée des cites

populaires ou la sauvage solitude des forêts; — il nous présente des peintures d'une beauté splendide et romanesque qni ne pouvaient être dans les vues de son rival et se laissa aller aux écarts d'une imagination qne Molière ne possédait pas. Ce dernier, d'un autre côté, observateur attentif comme on en trouve dans les sociétés avancées, dans les cours et les capitales immenses, copiait ses moindres traits avec une précision qui donne à beaucoup de ses dessins l'air de portraits presque individuels; il sait parsemer, en outre, son dialogue d'allusions piquantes et de maximes d'une application universelle. Le génie de Shakspeare recherche les grands coups de pinceau de préférence à cette finesse de toucher; il décrit des classes plus que des individus, il manie les ressorts des plus violentes passions. Les hardiesses de l'ambition, les fureurs et la vengeance, la profonde tristesse de l'amour, sont pour lui les matériaux de la comédie, et ils donnent à plusieurs de ses pièces les plus admirées — son *Marchand de Venise* et *Mesure pour mesure*, par exemple — une solennité d'allures qui ne leur laisse d'autre différence avec la tragédie qu'un dénoûment moins sinistre. Molière, au contraire, rejette soigneusement de son cadre tout ce qui peut affaiblir l'effet comique, et lorsque, chose rare, il s'en prend directement au vice au lieu de l'erreur (dans le *Tartufe*, par exemple), il s'étudie à le produire à des points de vue si burlesques, qu'il excite les rires et non l'indignation de l'auditoire.

Quels que soient, du reste, les mérites comparés de ces deux maîtres illustres, chacun est parvenu à atteindre un succès complet dans son genre. La comédie aux mains de Shakspeare nous montre l'homme non seulement agité par les petites vanités de la vie, mais par les passions profondes

et tumultueuses, dans des situations qu'il faut toute l'imagination d'un poète pour créer et le plus riche coloris pour peindre. Mais si l'objet de la comédie, comme on le dit, est « de corriger les folies du temps en les vouant au ridicule, qui donc a égalé Molière? »

ASILE DES AVEUGLES

ASILE DES AVEUGLES[1]

Juillet 1830

Il n'est rien en quoi les modernes surpassent plus évidemment les anciens que dans leur noble sollicitude pour le soulagement de l'indigence et de la détresse. La politique des peuples d'autrefois semble s'être occupée seulement de ce qui pouvait concourir à l'agrandissement ou à la prospérité directe de l'État et n'avoir guère pris garde à ces êtres infortunés qui par une maladie ou une infirmité quelconque étaient dans l'impossibilité d'y contribuer. L'action bienfaisante du christianisme, d'accord avec la tendance générale de nos institutions sociales, a fait reconnaître les droits de l'individu comme aussi sacrés que ceux de la communauté; elle a suggéré, en outre, de nombreuses institutions pour son bien-être et son bonheur.

L'esprit de charité largement et parfois judicieusement exercé, a continué cependant jusqu'ici à se montrer étrangement insensible aux réclamations d'une nombreuse classe

[1] Un acte pour incorporer l'*Asile des aveugles de la Nouvelle Angleterre*, approuvé le 2 mars 1829.

de malheureux, victimes non pas de l'inconduite ou de l'imprudence, — comme il arrive trop souvent à ceux que secourt la charité publique, — mais de la nature qui leur a refusé d'un des sens les plus précieux à l'homme. Aucune fondation convenable, jusqu'à la fin du siècle dernier, n'a été constituée pour les sourds et muets ni pour les aveugles. Enfermés dans des hôpitaux et des maisons de charité, comme les fous et les incurables, ils ont été abandonnés à toutes les épidémies morales, sinon physiques, trop communes dans ces endroits et ont été plongés dans une obscurité intellectuelle plus déplorable que leur infirmité même.

Ce traitement inintelligent provenait de ce que l'on considérait à tort ces malheureuses créatures comme une charge absolue pour le public, comme complétement incapables de pourvoir à leur propre subsistance et de se prêter à un développement quelconque de leurs facultés intellectuelles. Au lieu de les avilir par de pareilles idées, on aurait dû les considérer, au contraire, pour ce qu'elles sont en réalité, c'est à dire des êtres en possession de capacités physiques et intellectuelles, parfaitement à même, sous une direction intelligente de donner les résultats les plus utiles. Si une issue est chez eux fermée à la science, d'autres restent parfaitement ouvertes à son action.

Pour porter un secours efficace aux individus de cette catégorie, il faut se placer autant que possible dans leur situation particulière, considérer à quelles facultés leur condition d'isolement est après tout la plus favorable, et dans quelle direction elles peuvent être développées avec le plus grand succès. Sans cet examen préalable, toutes les tentatives pour leur venir en aide leur imposeraient des efforts

au dessus de leurs fôrces et aboutiraient à les mortifier sérieusement.

Les aveugles, privés de l'organe le plus prompt dans ses perceptions, sont nécessairement exclus du monde affairé de l'action humaine. L'infirmité qui les plonge dans les ténèbres et souvent dans l'isolement paraîtrait cependant favorable aux habitudes de méditation, à l'étude des sciences abstraites et purement spéculatives. Quand il n'est pas troublé par les objets extérieurs, l'esprit nécessairement rentre en lui-même et concentre ses idées sur un point quelconque d'investigation avec une application et une persévérance plus grandes. Il n'est pas rare de trouver des personnes qui réservent les heures silencieuses de la soirée pour se livrer au travail de la composition ou à d'autres occupations purement intellectuelles. Malebranche, pour méditer profondément pendant le jour, avait l'habitude de fermer ses paupières, de façon à intercepter tout rayon de lumière, et l'on affirme que Démocrite s'arracha les yeux pour mieux philosopher. Cicéron qui rapporte cette histoire, est assez prudent, il est vrai, pour n'en pas garantir la véracité.

La cécité peut être aussi excessivement favorable au développement de la mémoire. Quiconque, par suite d'une affection de l'organe de la vue, a connu l'inconvéuient de devoir demander la connaissance des livres à l'ouïe plutôt qu'à ses yeux, comprendra la vérité de cette assertion. La difficulté de retrouver ce qui lui est échappé, de revenir ou d'insister sur les passages lus à haute voix, force l'auditeur à donner une attention sans partage au sujet et à l'imprimer plus profondément dans son esprit par une méditation postérieure et méthodique; on trouve chez certains aveugles la culture de cette faculté poussée au développement le plus extraordi-

naire et plusieurs l'ont appliquée très avantageusement à l'étude des sciences abstraites et des mathématiques.

Une des plus frappantes applications de ces remarques est l'histoire bien connue de Saunderson; bien que privé dès l'enfance, non seulement de la vue, mais de l'organe même, il parvint à acquérir une telle connaissance de la langue grecque, qu'il lisait les ouvrages originaux des anciens mathématiciens. Il fit de tels progrès dans les branches élevées des sciences qu'il fut nommé « sans être immatriculé à l'université » à la chaire laissée vacante peu de temps avant à Cambridge, par sir Isaac Newton. Les leçons du professeur aveugle sur les points les plus abstraits de la philosophie de Newton et spécialement sur l'optique, remplissaient son auditoire d'admiration. Il parvenait, par la force de sa mémoire, à résoudre les plus longs problèmes et à imprimer dans son esprit les figures les plus compliquées de la géométrie. Il lui était pourtant nécessaire de remplacer la vue par quelques objets sensibles au toucher et pour cela il inventa une table sur laquelle étaient fichées des épingles dont la valeur était principalement déterminée par la position dans laquelle elles se trouvaient l'une envers l'autre; elles servaient de figures. Pour la géométrie sphérique, il employait des chevilles placées aux angles convenables; un fil qui les entourait représentait les lignes; il était parvenu à manier ces objets avec une telle habileté, qu'en faisant ses démonstrations il changeait la position des épingles avec la même vivacité qu'une autre personne eût dessiné la figure; s'il était troublé pendant le cours d'une opération, il pouvait ensuite la reprendre et se rendait compte de la situation dans laquelle il l'avait laissée, en passant avec soin sa main par dessus le tableau. L'habileté humaine arrive à des res-

sources et à des inventions pareilles quand elle est stimulée par l'amour de la science, comme un arbre plongé en partie dans l'ombre pousse ses branches avec rigueur dans la direction où la lumière peut les atteindre.

De la même façon, le célèbre mathématicien Euler continua pendant plusieurs années après être devenu aveugle à dessiner et à publier les résultats de ses travaux scientifiques; laissant à sa mort une centaine de mémoires prêts à être imprimés et dont un grand nombre depuis ont été livrés au monde savant. Un exemple d'une ardeur également infatigable, mais appliquée à un objet différent, est celui de notre contemporain Huber qui a collaboré à l'un des plus beaux ouvrages d'histoire naturelle; il employait, il est vrai, les yeux d'un autre, mais dirigeait leurs investigations vers les bons résultats par les lumières de son esprit.

La cécité semble être aussi très propre au développement des facultés créatrices. La poésie, depuis le temps de Thamyris et d'Homère jusqu'au poète Gallois et au chanteur de ballades de notre temps, a été le domaine de ces hommes privés de la vue

Comme l'oiseau vigilant
Siffle dans l'ombre et, caché dans la retraite la plus obscure,
Jette ses chants nocturnes.

Le plus grand poème épique de l'antiquité a probablement été composé par un aveugle comme celui des temps modernes. Il est facile de comprendre comment l'homme qui a vu d'abord peut se rappeler ensuite les beautés de la nature et leur donner un corps dans ses conceptions; mais il paraît presque impossible qu'un aveugle-né, qui n'a jamais eu connaissance de la « nature colorée, » comme l'appelle Con-

dillac, puisse exceller dans la poésie descriptive. Cependant, il y a de remarquables exemples du contraire, entre autres, celui de Blacklock, dont les vers abondent en perspectives les plus agréables et les plus pittoresques. Il n'avait pourtant pu se faire d'autre idée des couleurs que celle qui lui venait de ses inspirations morales, la source, à la vérité, de la plus grande partie des plaisirs que nous tirions de la poésie. C'est ainsi qu'il étudiait les aspects variables de la nature et y lisait les révolutions successives des saisons, leur arrivée, leur milieu et leur fin.

M. Guillié, dans un intéressant *Essai sur l'instruction des aveugles*, dont nous aurons souvent l'occasion de parler, rapporte l'exemple d'une association d'idées relative aux couleurs qui se présenta chez un de ses élèves; il récitait le passage bien connu d'Horace : « *Rubente dextera sacras jaculatus arces*, et rendait ainsi les deux premiers mots : « *de la main droite enflammée* » ou « *brûlante;* » on lui demanda de les traduire littéralement, et il dit : « *de sa main droite rouge*, » et il donna comme raison de sa première version, qu'il ne pouvait se rendre bien compte de cette couleur; mais que, puisque le feu, lui disait-on, était rouge, il mettait en rapport l'idée de la chaleur avec celle de la couleur, et avait, en conséquence, interprété la colère de Jupiter démolissant la ville et la tour, par l'épithète : « *enflammée* » ou « *brûlante,* » « parce que, ajouta-t-il, quand on est irrité on est rouge et quand on est rouge on est par conséquent irrité. » Cet élève, certainement, parait s'être fait une meilleure idée du rouge que l'homme aveugle de Locke.

Mais comme les dispositions pour la poésie inspirent un petit nombre d'individus, et que beaucoup d'autres n'ont ni la vocation ni le talent nécessaires aux sciences spéculatives,

il est consolant de réfléchir que l'être le plus humble, privé de la vue, peut largement remplacer cet organe par la perfection des autres sens et par eux seuls atteindre à un développement considérable de l'intelligence, aussi bien qu'à la connaissance de plusieurs des arts mécaniques les plus utiles. On conçoit facilement à quel perfectionnement le tact et l'ouïe peuvent arriver, si l'on réfléchit au développement acquis par la vue dans certaines circonstances où elle seule peut servir. Le marin découvre pendant la nuit, sur l'Océan, des objets complétement imperceptibles au regard moins exercé. L'Indien de l'Amérique du Nord dirige sa course, sans dévier, à travers des solitudes sans chemins, guidé seulement par des indices qui échapperaient à l'homme blanc le plus habile.

De la même façon, l'ouïe et le toucher peuvent atteindre chez l'aveugle à un tel degré de finesse, qu'il peut, par eux seuls, reconnaître les personnes de sa connaissance et même celles qu'il a pu rencontrer auparavant; la forme des appartements et la disposition générale des lieux où il se trouve, les routes sûres à travers les endroits les plus solitaires et au milieu de la foule d'une ville. Le docteur Bew, dans un article du *Manchester collection of memoirs*, parle d'un aveugle qu'il a connu dans le Derbyshire, et dont les voyageurs se servaient de préférence comme guide pendant la nuit dans certaines routes difficiles et particulièrement quand les chemins étaient couverts de neige. Le même homme fut ensuite employé pour tracer et surveiller les routes dans le comté. Nous nous souvenons d'un aveugle, dans une ville voisine de Salem, qui exerçait, il y a vingt ans, la profession de crieur de la ville; quand il s'acquittait de ses devoirs de publicité, aujourd'hui exécutés par les journaux, il faisait sa ronde,

s'arrêtant avec la plus grande précision à chaque coin, *trivium* et *quodrivium*, pour faire entendre ses « mélodieuses notes nasales. » Ce tour de force, dont l'habitude l'empêchait de commettre des bévues, avait dû résulter simplement des observations attentives qu'il avait faites sur les irrégularités du terrain, la direction du vent, les différents sons de voix ou les bruits divers des quartiers, signes complétement perdus pour l'homme qui jouit de la vue.

M. Guillié rapporte plusieurs exemples, qui semblent bien fondés, d'aveugles reconnaissant les couleurs au toucher. Un d'eux, Hollandais, était tellement habile dans cette distinction qu'il était certain de gagner toutes les parties de cartes par la connaissance qu'il acquérait de celles de son adversaire; peu importait quand venait son tour à jouer. La facilité de distinguer les couleurs — qui semble être un don particulier à quelques gens aristocratiques dont les doigts sont plus délicats — doit provenir de la différence de fermeté et de douceur des ingrédients qui entrent dans leur composition. Une méthode plus sûre pour les reconnaître est de les goûter ou de les toucher avec la langue; elle est fréquemment employée par les aveugles qui, par ce moyen, parviennent à discerner des couleurs analogues, comme le noir et le bleu foncé, le rouge et l'œillet écarlate, lesquels ayant entre eux les plus grandes apparences de ressemblance trompent souvent le regard.

Diderot, dans une spirituelle lettre sur la cécité, *à l'usage de ceux qui voient*, a donné la relation détaillée d'une visite qu'il fit à un aveugle de Puisseaux, fils d'un professeur de l'université de Paris et bien connu alors par ses divers travaux manuels, dans lesquels il déployait une habileté remarquable, surtout chez une personne de sa classe.

On lui demanda quelle idée il se faisait de l'œil, et il répondit : « Je me le représente comme un organe sur lequel l'air produit le même effet que ce bâton dans ma main; si, quand vous regardez un objet, quelque corps s'interpose entre cet objet et votre œil, il vous empêchera de le voir. Je suis dans la même situation quand je cherche un objet avec mon bâton et qu'il en rencontre un autre. » Cette explication, ajoute Diderot, est aussi lucide que celle qui aurait pu être donnée par Descartes, lequel, chose singulière, essaye dans ses *Dioptriques* d'expliquer l'analogie qu'il y a entre le sens du tact et de la vue, par l'exemple d'hommes aveugles tâtant la route avec des bâtons en mains. Cet intelligent personnage paraît avoir tellement expérimenté, les propriétés du toucher qu'il semble lui avoir donné une valeur presque aussi grande qu'à celle de la vue. Quelqu'un lui demanda s'il éprouvait un grand désir de voir; il répondit : « Si ce n'était pas pour la satisfaction de ma curiosité, je crois que je ferais aussi bien de désirer d'avoir de longs bras. Il me semble que mes mains m'informeraient mieux de ce qui se passe dans la lune que vos yeux et vos télescopes et, en outre, les yeux perdent leur puissance de vision plus promptement que les mains celle du toucher. Il faudrait mieux perfectionner l'organe que je possède que de me donner celui que je n'ai pas.

A la vérité, « le sens géométrique » du toucher, comme l'appelle Buffon, partout où il a accès, est plus sûr et donne souvent une idée plus satisfaisante de la forme extérieure des objets que le regard lui-même. Le grand défaut est que sa portée soit si limitée; on rapporte de Saunderson qu'il reconnut un jour, en la palpant, une pièce fausse qui avait trompé l'œil d'un connaisseur. Nous ne nous doutons guère combien notre habileté à nous servir des yeux provient

d'une pratique incessante; on a remarqué que ceux qui ont été guéris de la cécité à un âge avancé ou même dans la jeunesse, ont souvent dû recourir à leur vieil et plus familier sens du toucher, de préférence à la vue. — Le célèbre anatomiste anglais Cheselden cite plusieurs exemples de ce fait dans le rapport qu'il écrivit sur la guérison d'un enfant aveugle qu'il avait heureusement opéré de la cataracte à l'âge de quatorze ans. L'enfant fut longtemps avant de pouvoir distinguer ses vieux compagnons, le chat et le chien de sa famille, aussi différents pourtant que le sont pour nous ces animaux par leur couleur et leur construction. Honteux des questions qu'on lui posait à ce sujet, on le vit un jour posant sa main sur le chat et l'examinant avec attention : « Désormais, dit-il, je te reconnaîtrai bien! » Il tombait dans des confusions beaucoup plus naturelles à propos des effets d'optique produits par la peinture et il fut longtemps avant de comprendre que les objets peints n'eussent pas le même relief sur la toile que dans la nature. Il demandait : « Quel est le sens à employer ici? est-ce la vue ou le toucher? »

L'oreille paraît être susceptible d'un développement pareil à celui des yeux. Pour établir ce point sans recourir à des détails plus longs, il suffit de faire observer qu'une très grande partie des aveugles montrent plus ou moins de talent musical et que dans plusieurs institutions destinées à les instruire, comme celle de Paris par exemple, *tous* les élèves reçoivent des notions de cet art charmant; l'oreille juste, qualité plus rare chez les *clairvoyants,* semble exister au contraire si largement chez eux, qu'elle les met à même, par une culture convenable, d'exécuter des morceaux fort agréables tout au moins pour eux.

Pour instruire les aveugles d'une façon utile, il faut comprendre quelles sont les aptitudes intellectuelles et physiques au développement et à l'exercice desquelles leur conditions particulières est la mieux appropriée; de même il est également nécessaire de comprendre jusqu'où et comment leur constitution morale peut être raisonnablement affectée par la position isolée dans laquelle ils sont placés. L'aveugle, renfermé dans les limites de son microcosme, est sujet à des influences d'un tout autre genre que celles subies par le reste des hommes, parce que plusieurs de ses sens sont mieux appropriés à l'introduction d'une certaine classe d'idées dans son esprit, et qu'il est privé du seul par lequel ses semblables reçoivent la plus considérable partie des leurs. On comprendra donc bien vite que ses notions de pudeur et de décence diffèrent grandement de celles de l'univers entier. L'aveugle de Puisseaux avouait ne pas comprendre qu'on trouvât inconvenant de montrer une partie de sa personne plutôt que d'autres, et en réalité les règles reçues sous ce rapport dans la société où elles sont indispensables, peuvent paraître à un certain degré superflues dans une communauté de gens privés de la vue.

Ceux-ci semblent, en outre, être doués d'un moindre degré de sensibilité que nous. Il est difficile de préciser dans quelle mesure notre éducation première dépend des regards, des froncements de sourcils, des sourires, des larmes, de l'exemple, en un mot de ceux dont nous sommes entourés. L'enfant aveugle est nécessairement privé de toutes ces choses qui sont cependant les grandes sources des sensations; les joies et les chagrins dont nous ne sommes pas les témoins nous frappent peu. « Loin des yeux, loin du cœur, » dit un ancien proverbe. C'est pour cela que l'homme est si

prompt à oublier les misères qu'il ne peut ou, par avarice, ne veut pas soulager. C'est pour cela que les personnes dont le cœur compatissant saigne à la vue d'un acte de cruauté infligé à un animal de grande taille, comme le cheval et le chien, feront mourir sans scrupules une masse d'insectes dont les proportions sont inférieures et dont les douleurs sont imperceptibles. Le plus léger acte de cruauté qui se passe en notre présence nous touche infiniment plus que la nouvelle d'une bataille meurtrière ou le sac de la plus populeuse et la plus florissante ville située à une extrémité du globe. Telle est sans trop d'exagération la situation relative de l'aveugle séparé par son infirmité du monde et du spectacle quotidien de ces scènes mélangées de peines et de plaisirs dont la plus grande utilité, peut-être, est d'éveiller nos sentiments pour nos semblables.

On a dit que la situation des aveugles est défavorable au développement du sentiment religieux. Ils sont nécessairement insensibles à la grandeur du spectacle qui frappe nos sens chaque jour de notre existence; la magnifique mappemonde céleste avec

Chaque étoile
Dont le disqne brillant pendant les nuits d'hiver
Étincelle au regard,

n'existe pas pour eux, pas plus que les révolutions des saisons, avec la splendide variété de leurs tableaux et de leurs couleurs, les gloires quelconques de la création qui élèvent l'âme dans le ravissement et la reconnaissance envers le créateur. Leur monde est enfermé dans le petit cercle qu'ils peuvent mesurer avec leurs bras; rien au delà pour eux n'a d'existence réelle. Tel est, semble-t-il, ce qui se passa dans

l'esprit du mathématicien Saunderson dont les notions sur la divinité étaient à la fin de sa vie excessivement vagues et peu arrêtées. L'ecclésiastique qui l'assista dans ses derniers moments essayait de lui prouver l'existence de Dieu par l'étonnant mécanisme de l'univers. « Hélas! répondit le philosophe mourant, j'ai été condamné à passer toute ma vie dans l'obscurité, et vous me parlez de prodiges que je ne puis saisir, qui ne me sont affirmés que par vous et par ceux jouissant de la vue comme vous! » On lui rappelait la foi de Newton, de Leibnitz et de Clarke, esprits dont il avait retiré tant de science et pour lesquels il professait la plus grande vénération, il parla ainsi : « Le témoignage de Newton n'est pas aussi imposant pour moi que celui de la nature le fut pour lui. Newton croyait au monde de Dieu lui-même, je suis réduit à croire à celui de Newton. » Il mourut en murmurant : « Dieu de Newton, ayez pitié de moi! »

Ceci pourtant peut paraître l'accès de mauvaise humeur d'un esprit naturellement sceptique et malheureux, irrité par une infirmité qui entravait, pensait-il, ses progrès dans la carrière de la science à laquelle il s'était voué avec tant d'ardeur; c'est sans doute par allusion à ce sentiment qu'il définissait sa vie « un long désir et une privation continuelle. »

Il est plus raisonnable d'admettre que certaines particularités dans la situation de l'aveugle contrebalancent grandement les conditions défavorables indiquées plus haut et ont une tendance décidée à éveiller les sentiments religieux dans son âme. Il est soumis à une déplorable calamité qui d'ordinaire dispose l'âme à de graves méditations et, par leur permanence incurable, à une résignation passive. Il est à l'abri des tentations qui nous obsèdent dans le monde, de ces

passions violentes qui, dans un temps de concurrence universelle, divisent les hommes entre eux et empoisonnent la coupe riante de l'existeuce sociale, de ces appétits sordides qui nous ravalent au niveau de la brute. Il est soumis, au contraire, aux influences les plus encourageantes; ses occupations sont d'une nature pacifique et souvent purement intellectuelle. Ses plaisirs découlent des tendresses du commerce domestique et ses prévenances ayant presque toujours pour objets des personnes qui sont sous sa dépendance, doivent nécessairement engendrer des sentiments réciproques d'affection. En somme, l'ensemble de son existence est de nature à le disposer à la résignation, au calme, à la gaieté. Ces distinctions sont d'ordinaire, à notre expérience du moins, caractéristiques chez les aveugles.

En réalité, l'enjouement presque général chez eux nous conduit à considérer la cécité, dans son ensemble, comme une calamité moins grande que la surdité. Le sourd est continuellement en présence de plaisirs et d'une société auxquels il ne prend aucune part; il est le convive d'un banquet où il ne peut toucher à rien, le spectateur d'un drame auquel il ne comprend pas un mot; si l'aveugle est exclu de jouissances également considérables, il a au moins l'avantage de ne pas voir et même de ne pas comprendre ce qu'il a perdu; ajoutons que peut-être la plus sérieuse privation pour lui est de ne pouvoir pas lire, comme celle du sourd est le manque des plaisirs de la société. Mais les yeux d'un autre peuvent en grande partie suppléer à ce qui manque à l'aveugle, tandis qu'aucun moyen ne peut donner un secours correspondant au sourd dans les privations auxquelles il est condamné dans le commerce du monde. Il ne peut entendre avec les oreilles d'un autre; cependant comme

il est incontestable que la cécité rend l'homme plus dépendant que la surdité, nous devons noùs borner à conclure que le premier malheur est plus supportable pour le riche et le second pour l'indigent. Nos remarques, on le comprendra, sont applicables seulement à ceux qui sont entièrement privés de la vue et de l'ouïe. Une personne affligée d'un dérangement ou d'une infirmité partielle qui frappe l'organe de l'ouïe, dans la position que nous avons décrite, est un Tantale; elle est d'ordinaire d'un tempérament plus irascible et plus impatient, et, en conséquence, moins heureuse que l'homme complétement privé de ses yeux. Malgré tout, nous doutons qu'un seul de nos lecteurs, même s'il admet la pleine justesse de nos observations, ne préfère pas infiniment d'être frappé d'un aveuglement partiel, ou de devenir sourd plutôt qu'aveugle. Tels sont les préjugés sur la vue!

La patience, la persévérance, les habitudes de travail et au dessus de tout, un grand amour de la science, sont assez générales chez les aveugles pour être considérées comme la base de leur nature. Ces qualités tendent aussi à faciliter grandement leur éducation qui sans elles, serait passablement lente et douteuse dans ses résultats, si l'on réfléchit aux formidables obstacles qui la traversent. Un curieux exemple de persévérance à renverser ces barrières, se présenta à Paris lorsque les institutions des sourds-muets et des aveugles furent réunies sous le même toit dans le couvent des Célestins; les élèves des deux établissements, malgré la distance en apparence infranchissable jetée entre eux par leur infirmité respective, tentèrent de se mettre en communication et y réussirent avec la plus grande rapidité.

C'est probablement la constatation de ces qualités morales

et de la facilité de développement que nous avons indiquées comme appartenant aux aveugles qui décida le bienfaisant Haüy, d'accord avec la société philanthropique de Paris, à ouvrir, en 1784, la première institution régulière pour leur éducation. Cet essai n'avait jamais été tenté. L'école subit plusieurs modifications d'une assez médiocre valeur pendant la période révolutionnaire qui suivit; enfin, en 1816, elle reçut les excellentes règles qui existent encore aujourd'hui, sous la direction du docteur Guillié, dont les travaux infatigables ont été couronnés par les résultats les plus fructueux.

Nous présenterons un court exposé du mode d'enseignement adopté par ce professeur, et qu'il a lui-même tracé dans un ouvrage remarquable dont nous avons déjà parlé; nous emprunterons, en outre, quelques notes à la méthode adoptée dans l'établissement analogue d'Édimbourg.

L'objet fondamental que se propose tout plan d'instruction pour les aveugles, est de diriger l'attention de l'élève sur les sciences et la partie des arts mécaniques dont il peut par la suite poursuivre l'étude par son travail, à l'aide de ses ressources propres et sans le secours d'un étranger. C'est donc sur le sens du toucher qu'il faut compter presque exclusivement; les doigts sont les yeux des aveugles. On leur apprend à lire, à Paris, en leur faisant toucher la surface de caractères métalliques, et, à Édimbourg, au moyen de lettres imprimées en relief sur une feuille de papier blanc. S'ils savent épeler déjà, ce à quoi on peut facilement les initier avant leur entrée dans l'établissement, ils distinguent bientôt toutes les lettres avec la plus grande facilité; leurs sensations deviennent si délicates par la pratique, qu'ils lisent la plus fine impression, et si leurs doigts n'y suffisent pas, ils y arrivent promptement au moyen de la langue. La même

méthode est employée pour leur apprendre le dessein des plans; le tableau de mathématiques inventé par Saunderson et employé d'abord à Paris, a été abandonné comme trop compliqué et manquant de clarté; on a pourtant conservé ses accessoires pour la représentation de la géométrie sphérique.

Comme ce serait un travail perdu que d'apprendre la lecture sans avoir ensuite des livres à lire, divers essais ont été tentés pour arriver à cette fin. La première idée du mode aujourd'hui adopté pour l'impression de ces ouvrages, a été suggérée par le relief qui se remarque au revers d'une feuille fraîchement sortie de la presse. Un papier solide est fortement pressée contre des caractères, non enduits d'encre, et qui sont plus grands que ceux de nos ouvrages, jusqu'à ce qu'un relief suffisant ait été obtenu pour mettre l'aveugle à même de reconnaître les mots au toucher. Les Français ont adopté les caractères italiques, ou tout au moins, un type qui leur ressemble; les Écossais en ont inventé un plus angulaire et plus rectiligne; outre l'avantage d'être compacte, il est d'une distinction plus facile au toucher que les cercles et les courbes douces et prolongées.

Déjà plusieurs ouvrages importants ont été imprimés d'après ce procédé et entre autres, une partie des Écritures, un catéchisme, un livre de prières quotidiennes; des grammaires grecque, latine, française, anglaise, italienne et espagnole, un *selecta* latin, une géographie, un cours d'histoire générale, un choix des poètes et des prosateurs anglais, un cours de littérature contenant les morceaux les plus remarquables de l'éloquence française. Malgré tout, l'art d'imprimer pour les aveugles est encore dans son enfance; les caractères sont si encombrants et les feuilles — imprimées

seulement d'un côté pour ne pas écraser les lettres les unes contre les autres, — sont nécessairement si nombreuses, que chaque livre devient excessivement volumineux et par conséquent coûteux. L'Évangile de saint Jean, par exemple, est contenu dans trois gros *in-octavo*. Des améliorations sont donc nécessaires pour rendre l'invention véritablement utile. Il n'y a pas de raison pour douter de leur exécution dans l'avenir; il a fallu des expériences longues et multipliées pour que l'imprimerie ordinaire et tous les autres arts fussent portés à leur perfection actuelle. Peut-être pourrait-on adopter une espèce de sténographie; elle donnerait au lecteur, il est vrai, un surcroît de difficultés dans le commencement, mais elles seraient ensuite compensées amplement par la réduction des formats et, en conséquence, par la diminution de leur prix, ce qui permettrait d'en éditer un plus grand nombre. On découvrira peut-être encore une encre ou quelque autre matière d'une composition plus solide que celle employée dans l'imprimerie, dont l'application sur le papier produira des lettres suffisamment apparentes pour être distinguées au toucher. Nous avons connu une personne privée de la vue, qui pouvait déchiffrer les notes d'un morceau de musique plus emprégnées d'encre que d'ordinaire. En attendant, ce qui a été fait déjà a rendu service aux aveugles; nous ne pouvons l'apprécier complétement à cause du manque de sensibilité que nous donne l'abondance des bienfaits dont nous jouissons. La lumière d'une bougie, perdue dans l'éclat du jour, suffit à guider les pas d'un homme errant dans l'ombre. Le volume des écritures fournira à l'aveugle les meilleures sources de consolations dans toutes les situations; les diverses grammaires sont autant de clefs qui lui ouvrent des trésors de connais-

sances par lesquelles il peut embellir son existence, et un choix des plus beaux passages de la littérature lui donne un moyen constant de délassement et de jouissances.

Une méthode employée pour enseigner l'écriture consiste à diriger la plume où le stylet dans une rainure découpée d'après la forme des différentes lettres. On a aussi recours à d'autres moyens trop compliqués pour être décrits et par lesquels l'aveugle peut, non seulement écrire, mais relire ce qu'il a tracé; une case d'écriture a été aussi inventée dans ce but par l'un d'eux et nous ferons remarquer à ce sujet que ces infortunés sont d'ordinaire les plus ingénieux à pourvoir à leurs besoins dont ils ont mieux que personne la connaissançe. Une méthode très simple de correspondance consiste en un « *alphabet-ficelles* » comme il est appelé, et qui se compose d'une corde ou d'un ruban dans lequel des nœuds de dimensions diverses, représente les lettres. Ce procédé a été découvert par deux aveugles d'Edimbourg; il est si simple qu'il peut être compris au bout d'une heure par l'intelligence la plus ordinaire, et on affirme qu'il permet de transmettre les idées avec autant de précision que la plume. Une dame aveugle de nos connaissances dont l'intelligence et la force de caractère ont surmonté toutes les difficultés de sa position, après avoir essayé cette invention a donné la préférence au mode qu'elle avait adopté de piquer les lettres sur le papier au moyen d'une épingle — genre d'écriture qu'elle pratique avec une rapidité étonnante et qui, à l'avantage d'être lisible au toucher, joint celui de répondre plus complétement au but de la correspondance épistolaire, puisqu'il peut être lu par tout le monde en l'exposant à la lumière.

Le programme de l'institut de Paris comprend l'étude du

français, de l'italien, de l'anglais, de l'arithmétique et des plus hautes branches des mathématiques, de la musique et des arts mécaniques les plus utiles. Les élèves manifestent une aptitude naturelle pour les mathématiques; plusieurs d'entre eux arrivent non seulement à pouvoir suivre avec profit les cours de sciences des plus éminents professeurs, mais à remporter les premiers prix des lycées à la suite de concours avec ceux qui possèdent sur eux l'avantage de la vue; comme nous l'avons dit, ils font en musique des progrès plus ou moins remarquables; on leur apprend surtout à toucher de l'orgue, talent qui leur procure dans les nombreuses églises, un des meilleurs moyens de pourvoir à leur subsistance.

Le mode d'enseignement mutuel a été adopté. Les aveugles, prétend-on, apprennent plus facilement et plus vite par le contract avec ceux qui sont dans leur situation. Deux professeurs et une institutrice suffisent ainsi à la direction de quatre-vingt élèves, ce qui, si l'on tient compte des difficultés à vaincre, est une dépense fort mince pour des résultats aussi considérables.

Dans l'enseignement des arts mécaniques, deux principes paraissent être surtout observés; en premier lieu, on choisit celui qui peut être le plus convenable à l'élève dans sa résidence et sa destination futures; l'étude du commerce, par exemple, leur est plus utile s'ils habitent un port de mer, et moins nécessaire dans l'intérieur du pays, et *vice versâ;* en second lieu, on attire uniquement leur attention sur les occupations auxquelles ils sont le plus aptes par leur nature et qui sont plus à la portée de personnes dans leur situation. Il est absurde du multiplier les obstacles par pur amour-propre de les renverser.

L'imprimerie est un art pour lequel les aveugles montrent un talent particulier; ils exécutent tous les genres de compositions; travaillent à la presse et distribuent les caractères avec la même exactitude que ceux qui voient. A la vérité une grande partie de cette occupation machinale pour les *clairvoyants* (nous manquons de ce mot dans notre langue), paraît être plutôt le résultat de l'habitude qu'un travail des yeux.

Les aveugles impriment pour leur usage personnel; on leur apprend aussi à tisser, à tricoter et dans ce dernier travail ils sont promptement habiles, tricotant très fin faisant des ouvrages à jours, etc., beaucoup sont employés par les bonnetiers de Paris dans la confection des gilets de flanelle, des chemises et des jupons; ils font des bourses ornées de beaux dessins représentant des animaux et des fleurs dont les diverses nuances sont choisies avec un goût parfait. Les doigts des femmes, on l'a remarqué, sont particulièrement propres à ces ouvrages plus difficiles à cause de leur délicatesse, supérieure d'ordinaire à celle des hommes. Ils sont employés dans les manufactures de sangles, de filets de tout genre, de chaussons de lisières, de pluche, de draps, de cuirs teints et de tapis de lisières dont il est vendu chaque année de grandes quantités. Le tissage est une occupation particulièrement propre aux aveugles, ils peuvent en exécuter les opérations diverses sans le secours de personne, sauf pour monter la chaîne; ils fabriquent des fouets, des siéges en paille pour les chaises, des chapeaux de paille communs, des cordages, des ficelles, des paniers, des nattes de paille, de jonc et de crin, qui se vendent très bien en France.

Les articles manufacturés dans l'hospice écossais diffèrent quelque peu; comme ils montrent à quelle immense variété

d'occupations les aveugles peuvent se livrer en dépit de leur infirmité, nous prendrons la liberté, dussions-nous être un peu fatigant, de transcrire l'énumération, imprimée dans une de leurs annonces, des articles mis en vente et consistant : en tissus de coton et de lin, en toiles de Hollande simples et rayées, pour essuie-mains et serviettes damassées; nattes tressées pour arbres à fruits; tissus de crin, de jonc et de cordes, crins, chanvre de l'Inde, paillassons de vestibule, sangles de selles, cordes et fouets de tout genre; claies pour parcs à moutons; nattes tressées pour jardin et pour les oignons, filets de pêche, ruches, matelas, coussins, lits de plumes, traversins et oreillers; on nettoie et l'on répare les matelas et les literies de tout genre.

Les travaux de cette division sont exécutés par les petits garçons; les petites filles sont employées à coudre, à tricoter des bas, à filer, à faire les ficelles les plus fines et d'autres ouvrages du même genre, ordinairement exécutés par des femmes d'une certaine instruction.

L'émulation est telle entre les aveugles de l'institution de Paris, suivant M. Guillié, qu'il n'y a jamais eu nécessité de stimuler leur travail par le moyen ordinaire des récompenses ou de punitions; heureux de vaincre par leurs progrès les difficultés particulières à leur situation, ils sont satisfaits de pouvoir arriver seulement au niveau de leurs semblables plus heureux. On a remarqué que beaucoup d'entre eux qui, chez leurs parents, ne pouvaient parvenir à apprendre l'un des métiers enseignés dans l'institution, en acquéraient la connaissance avec grande facilité quand leur émulation était excitée par l'exemple d'autres individus partageant leur malheur et avec lesquels ils pouvaient lutter avec une égale probabilité de succès.

L'exemple de Paris a été suivi dans les principales contrées de l'Europe, en Angleterre, en Écosse, en Russie, en Prusse, en Autriche, en Suisse, en Danemark et en Hollande. Les établissements de ces pays sont conduits d'après les mêmes principes généraux et ont adopté des programmes plus ou moins étendus; quelques-uns, comme ceux de Paris et d'Edimbourg, embrassent les plus hautes branches de l'instruction intellectuelle, et d'autres, comme à Londres et à Liverpool, se bornent principalement aux arts pratiques. Les résultats ont été on ne peut plus encourageants pour les philanthropes; on a vu la lumière répandue sur des esprits auxquels manquaient les modes ordinaires de communication, la possibilité de développer des facultés latentes qui toujours étaient restées dans l'inaction et le bonheur ainsi donné à une classe d'êtres qui aujourd'hui, pour la première fois, peuvent prendre leur rang dans la société et qui, au lieu de l'encombrer, contribuent par leurs travaux à sa prospérité générale.

Nous sommes heureux de voir les habitants de notre cité donner le premier exemple de ces bienfaisantes fondations dans le Nouveau Monde. C'est principalement dans le but d'attirer l'attention publique sur elles que nous avons passé en revue les résultats obtenus. L'honneur d'avoir ici suggéré tout d'abord l'idée de cette entreprise revient à notre concitoyen le docteur John D. Fisher; par ses efforts et avec l'aide de quelques personnes charitables, la question a été portée devant la Législature de cet État et un « acte d'incorporation » octroyé aux pétitionnaires, à la date du 2 mars 1829, autorise leur institution portant le titre d'*Asile de la Nouvelle Angleterre pour les aveugles*, « à acheter des propriétés, recevoir des donations et des legs et à exercer tous

les autres droits compétents d'ordinaire aux corporations de ce genre. »

Une décision intervint dans la même session ordonnant aux *select men* dans les différentes villes de la république de dresser une statistique du nombre des aveugles y habitant, avec leur âge, la durée de la cécité, leur position personnelle, etc. La plus grande partie de ces fonctionnaires, par un sentiment d'apathie qui ne les honore guère, ne firent aucune attention à cette réquisition. A l'aide de ceux qui s'y soumirent et au moyen de circulaires adressées aux membres du clergé des différentes paroisses, on reçut enfin des notes de cent quarante et une villes, nombre un peu inférieur à la moitié de celles composant cet État. D'après cette statistique imparfaite, il semblerait que le nombre des aveugles dans ces villes s'élève à deux cent quarante-trois; plus d'un cinquième sont âgés de moins de trente ans, période assignée comme la limite extrême en dessous de laquelle ils ne peuvent manquer de recevoir tous les bénéfices qui doivent résulter du système d'instruction établi dans l'institution des aveugles.

La proportion de ces derniers relativement à toute notre population, d'après la statistique mentionnée plus haut, est un peu plus élevée que celle établie par zone pour les latitudes correspondantes de l'Europe où la cécité diminue à mesure que l'on s'écarte de l'équateur vers les pôles; elle est en Égypte dans la proportion de un pour cent et en Norwége de un sur mille; ce dernier chiffre est précisément le nôtre.

En admettant pour base la précédente statistisque, il résulte qu'il y a aujourd'hui cinq cents aveugles dans l'État de Massachusett, et, d'après le recensement de 1820, il n'y en

avait à cette époque pas moins de seize cent cinquante dans toute la Nouvelle Angleterre, dont un cinquième en dessous de trente ans. Ce nombre, si l'on songe que les aveugles d'ordinaire prennent peu de part à la circulation publique, dépasse de beaucoup ce que l'on aurait pu découvrir par une inspection faite à la hâte.

Il en résulte qu'une bonne partie des aveugles dans le Massachusett sont dans une position médiocre et un plus grand nombre encore dans l'indigence. Ceci provient de ce qu'on ne leur a appris dans leur jeunesse ni métier, ni profession; dès qu'ils sont privés de leurs appuis naturels, ils deviennent nécessairement une charge pour le public.

Depuis 1825, des mesures financières ont été adoptées par la Législature ayant pour objet l'entretien d'un certain nombre d'élèves à l'*Asile des sourds et muets d'Harford.* Une résolution a été obtenue pendant la dernière session de la Cour générale autorisant le gouverneur à verser à l'*Asile des aveugles* toutes les balances des sommes ainsi votées et qui pourraient rester au trésor sans avoir reçu d'emploi à la fin de l'année courante ; il doit en être de même pour les années suivantes auxquelles la mesure est applicable, à moins qu'il ne soit autrement statué. Sept cents dollars seulement ont été reçus pour la balance de l'an dernier; cette somme rend évidemment impossible l'obtention de tout résultat sérieux et elle est de beaucoup inférieure à celle sur laquelle comptaient les partisans de la mesure admise. Nous doutons grandement qu'elle soit la meilleure à prendre pour créer des ressources à l'Asile. Bien qu'en fait elle ne dispose que du superflu des sourds et muets, elle a toute l'apparence d'une soustraction faite aux revenus positifs d'une institution d'un mérite d'une valeur égale à n'importe laquelle. L'*Asile des*

aveugles est un établissement de trop grande importance pour être ainsi placé dans la dépendance d'un subside précaire, et il est digne, même au point de vue purement économique, d'être fondé par l'État sur une base plus certaine et plus large.

Quoi qu'il en soit, le manque de fonds constitue un obstacle évident à son développement. Les difficultés de la situation ont rendu ce moment excessivement défavorable aux appels personnels; et pourtant on a déjà tant fait par ce moyen, — grâce à la générosité de quelques personnes, — que des dispositions sont prises, assure-t-on, pour engager les professeurs et acheter le matériel nécessaire à un début sur une échelle modeste et réduite.

Quant à l'extension du plan d'enseignement, la questiou de savoir s'il embrassera la culture intellectuelle, ou se bornera tout simplement aux arts mécaniques, sera nécessairement décidée dans la suite par le développement des ressources pécuniaires. Nous croyons cependant que l'on pourra adopter la première partie du programme tout au moins, de manière à donner à l'élève la connaissance des éléments des sciences les plus répandues. Il y a une telle diffusion de connaissances libérales dans toutes les classes de ce pays, que si l'on n'en donne aucune teinte aux aveugles avant leur sortie de l'institution, ils éprouveront toujours, malgré leur habileté dans les opérations mécaniques, un sentiment d'infériorité intellectuelle. En joignant des sciences plus élevées à l'enseignement plus direct de l'asile, on lui donnera, à coup sûr, une dignité et une importance plus grandes; après avoir ouvert une source de connaissances dont plusieurs élèves pourront tirer une consolation permanente, il devra instruire les plus pauvres de ce qui peut leur être de première néces-

sité dans leurs relations avec le monde, comme l'écriture et l'arithmétique.

Dans quelle mesure l'asile doit-il être une institution de charité? C'est un autre sujet digne de considération; ce caractère, croyons-nous, a été donné à la plus grande partie des établissements analogues de l'Europe. Celui de l'Écosse contient environ cent élèves qui, avec leurs familles, s'élèvent à deux cent cinquante personnes vivant toutes des travaux de l'aveugle et du fond de l'institution. C'est sans doute là une des plus nobles et des plus méritantes charités; il est cependant probable que ce ne serait pas le plan le mieux adapté à notre situation. Nous n'avons pas à entretenir l'aveugle, mais à le mettre à même de contribuer à son propre entretien; en fixant à un si bas prix que possible les frais de surveillance et de nourriture, ils seront à la portée des ressources d'une grande partie d'entre eux, et quant aux autres, ce sera une économie évidente pour le gouvernement de leur donner les moyens d'acquérir une éducation capable de les mettre en état de subvenir continuellement à eux-mêmes, tandis que sous une forme ou l'autre ils sont aujourd'hui à la charge du public. Peut-être cependant y aurait-il possibilité de combiner ces deux moyens, si cela était préférable à l'adoption de chacun d'eux séparément.

Nous sommes convaincu que si l'institution compte pour son succès sur le patronage public, aucun désappointement n'est à craindre; quand elle sera en activité et sous les yeux de la population, elle ne manquera pas d'exciter une sympathie générale qni dans ce pays n'a jamais été refusée aux appels à l'humanité. Personne, croyons-nous, de ceux qui ont visité les fondations semblables de Paris ou d'Édimbourg n'oubliera facilement les sentiments qu'il a éprouvés en

voyant une quantité si grande de créatures humaines sauvées des ténèbres intellectuelles et rendues, si nous pouvons nous exprimer ainsi, aux bienfaits de la lumière et de la liberté. Il n'y a pas de plus haute preuve de la valeur de l'esprit humain que sa capacité de se créer des consolations par ses propres ressources au milieu de si dures privations, de façon que non seulement il puisse montrer de la résignation et de la gaieté, mais même de l'énergie en brisant les fers dont il est chargé. Qui refuserait son concours à ces efforts? qui priverait ceux qui les accomplissent des moyens d'atteindre à leur niveau naturel et à leur utilité dans la société, — dont une destinée moins heureuse que la nôtre — les a toujours exclus?...

LA VIE AU MEXIQUE

LA VIE AU MEXIQUE [1]

Janvier 1843.

En ce temps de haute activité littéraire, les voyageurs ne sont pas les derniers à solliciter avec importunité l'attention publique, et leurs élucubrations, sous les titres quelconques d'*excursions*, *notices*, *incidents*, *peintures*, sont presque une « marchandise » aussi importante que les nouvelles et les romans. Jadis une relation de voyage était une affaire sérieuse; le voyageur se préparait d'une façon solennelle, écrivait son testament et faisait ses adieux à ses amis comme un homme qui ne doit pas revenir; s'il retournait, ses impressions étaient consignées dans un respectable *in-folio*, ou dans un *in-quarto* pour le moins, soigneusement orné de gravures et muni d'une reliure solide annonçant qu'elles n'étaient pas une production fugitive, mais destinées à la postérité.

Tout cela est changé. Le voyageur aujourd'hui quitte sa maison avec fort peu de cérémonie et prend congé comme

[1] « *La Vie au Mexique pendant un séjour de deux ans dans ce pays*, par Mme C.— de la B.— » Boston : Little et Brown. 2 vol. in-12.

pour une promenade du matin. Il entre dans le navire sur lequel il doit traverser un océan immense avec la certitude morale de revenir dans le courant d'une semaine déterminée et presque à un jour fixé. Des groupes de gentlemen et de dames exécutent, en causant sur un bateau à vapeur, une traversée qui demanda tant de journées de fatigue aux argonautes, parcourent les plus belles scènes de l'antiquité, et se dispersent dans l'Europe, l'Asie et l'Afrique, en moins de temps qu'il n'en fallait jadis pour aller de l'extrémité d'une île anglaise à sa voisine. Les touristes à la mode doublent le cap de Bonne-Espérance, si longtemps l'obstacle de la navigation européenne, cotoient la mer Rouge — glissant le long des rivages de l'Arabie, de la Perse, de l'Afghanistan, de Bombay et de l'Hindoustan, plus loin que les limites les plus éloignées de l'empire d'Alexandre, — avant d'avoir coupé le dernier feuillet du nouveau roman qu'ils ont emporté avec eux. Les facilités de communication ont, en fait, tellement rapproché les distances, que la géographie telle qu'on l'enseignait doit subir, on peut l'affirmer, une réforme. Nous comptons aujourd'hui par jours et non par lieues et nous sommes porte à porte avec ceux que l'on considérait comme vivant aux antipodes.

Les conséquences de ces améliorations dans les moyens de transport, sont que le monde entier voyage ou du moins une moitié visite l'autre. Les nations se mêlent tellement, grâce à ce progrès, qu'elles sont en danger de perdre leur caractère propre; les Égyptiens et les Turcs, quoique toujours attachés à leur religion, deviennent progressivement plus européens par leurs connaissances et leurs mœurs.

La passion des voyages, il faut le reconnaître, ne s'arrête pas aux contrées où l'on peut se rendre avec une grande

rapidité; elle s'est transformée en un noble esprit d'aventure quelque peu pareil à celui qui existait au quinzième siècle, quand le monde était nouveau ou du moins nouvellement exploré, et qu'un navigateur qui ne s'était jamais embarqué, comme les prudents marins de Knickerbocker, pouvait traverser un continent étrange plongé dans l'ombre; les plus courageuses entreprises qui aient jamais tenté les esprits les plus aventureux ont, en effet, été exécutées en ce temps de tourisme au petit pied et d'entreprises d'excursions.

Les montagnes de l'Himalaya ont été gravies, le Niger remonté et le centre brûlant de l'Afrique visité; on a exploré l'Arctique glacé et l'océan Antarctique; les mystérieux monuments des races demi civilisées de l'Amérique centrale ont été ouverts aux regards du public. Il est certain que notre siècle est un temps de haute activité dans lequel toutes les branches de la science et des lettres, les intérêts matériels et moraux obéissent à une influence stimulante.

Aucune nation, en somme, n'a contribué aussi activement à ces expéditions lointaines que l'Angleterre. Mal à l'aise, semble-t-il, dans les limites étroites de leur île, les Anglais naviguent dans toutes les directions, fourmillent dans les plus riches contrées du continent voisin, ou chargent leurs explorateurs d'autres missions plus éloignées et plus périlleuses. Soit que l'essor actif de leur esprit leur fasse supporter avec impatience l'exiguïté du pays où la nature les a placés, soit qu'il y ait chez eux une surabondance d'hommes inoccupés, lesquels, fatigués par la monotonie de l'intérieur et par le retour d'amusements toujours pareils, cherchent l'animation de leur existence dans des scènes et des amusements étranges; ou soit encore qu'ils

voyagent pour trouver les rayons de soleil qu'ils ont tant entendu vanter, mais si peu vus, — quelle que soit la cause enfin, les Anglais fournissent un nombre beaucoup plus grand de touristes que le monde entier. Nous, Américains, nous pouvons cependant lutter avec eux sur le terrain de la locomotion; mais notre habitude des immenses parcours à l'intérieur, nous rend plus indifférents aux voyages du dehors; comme nos déplacements ont généralement les affaires pour objets, leurs résultats sont rarement exposés dans un livre, sauf pourtant au *Grand livre*.

John Bull est pour plusieurs motifs moins propre au voyage que beaucoup de ses voisins; plein d'affabilité, hospitalier chez lui, il est d'une froide réserve à l'extérieur; il traîne sur son passage une atmosphère glaciale qui éteint à son égard la sympathie des étrangers et ne peut s'échauffer complétement que par des relations longues et intimes auxquelles le voyageur n'a pas le temps de se livrer; il doit partir et s'en rapporter à ses premières impressions qui sont ainsi les dernières. Malheureusement, il arrive rarement que les premières impressions de l'honnête John soient très favorables; il a trop de retenue, pour ne pas dire de hauteur dans son naturel, et avec la meilleure volonté du monde, il ne se montre jamais sous un aspect particulièrement avantageux à ceux qui le rencontrent pour la première fois. Il traverse une nation étrangère, foulant aux pieds tous ces petits préjugés chatouilleux, choquant son amour-propre et ses vanités mesquines, — en somme, naviguant contre le vent, brusquant toutes choses en les prenant du mauvais côté. Il ne connaît ainsi que la mauvaise humeur des peuples chez lesquels il passe, les juge sous leur aspect le moins aimable et le moins vrai, en somme, ne voit que le revers

de la médaille. Comment s'étonner si ses notions en sont quelque peu faussées! On compte, à la vérité, des exceptions remarquables de voyageurs anglais qui cachent un bon cœur, — aussi bon, qu'il est généralement sincère et courageux — sous des manières affables et parfois cordiales; mais ce sont des exceptions. Les Anglais, sans aucun doute, sont meilleurs dans leur pays, où leurs préférences et leurs préjugés nationaux, tout au moins dans leur manifestation. se modifient par déférence pour leurs hôtes.

Ce qui empêche encore John Bull d'être un voyageur calme et philosophique, c'est la manière dont il est élevé dans son pays. L'opulence dont il a été entouré depuis son berceau, lui rend le luxe nécessaire; habitué à voir tous les accessoires de l'existence venir à lui, aussi silencieusement et aussi rapidement, qu'ils passent aux pieds du Temps en personne; il devient d'une sensibilité morbide, s'il doit se les procurer par une fatigue ou un dérangement passager. Aucun pays, depuis que le monde existe, n'a porté les commodités de la vie physique et l'on peut ajouter intellectuelle, à la perfection qu'elles ont atteinte dans cette petite île, noyau de la civilisation. Nulle part l'homme ne peut trouver autant pour son argent; l'organisation de la société entière est combinée pour assurer le confort du riche; et un Anglais, avec le talisman d'or dans sa poche, peut faire exécuter toutes les fantaisies de son esprit, et se transporter, par un seul mot, à de grandes distances presque aussi aisément que s'il possédait la lampe magique d'Aladin ou le fameux tapis des contes arabes.

Quant il circule dans son petit pays, ses aises et son luxe l'entourent aussi étroitement qu'au coin de son feu; il roule sur des routes aussi douces et aussi bien battues que les

allées de son propre parc; il monte des chevaux aussi bien dressés et aussi soignés, dans des voitures aussi moelleuses, aussi élastiques et aussi élégantes que ses propres équipages, il descend dans des hôtels qui rivalisent avec son propre château par leur confort et leurs distributions, il est reçu par une foule de valets obséquieux plus empressés que les siens à mériter ses sourires dorés. Partout donc où il va, on peut dire qu'il emporte avec lui son château, son parc, ses équipages, sa maison; le tout s'ébranle ensemble. Il change de place, mais rien n'est changé. Les ennuis des autres pays: — routes dures, plus dures couchettes, et très dures pitances, — il ne les connait pas plus dans son Angleterre que s'il passait d'une aile de son château dans l'autre.

Tout cela, on doit en convenir, est une assez médiocre préparation à des excursions sur le continent. La belle avance que Paris soit la plus élégante capitale, la France, le pays le plus éclairé du continent européen, si l'on ne peut se promener dans ses rues sans risque de se jeter par terre faute de trottoirs, ni les parcourir sans être à demi suffoqué dans de lourds véhicules attelés avec des cordes et faisant cinq milles à l'heure! De quelle valeur sont la bonne musique et les peintures, l'architecture et les arts de l'Italie, s'il faut grelotter tout un jour sans tapis et sans feu et tomber la nuit dans un accès de fièvre, par suite d'autres vexations actives d'une nature plus cuisante. On s'attendrait peut-être que le gentleman écorché ne se montre sensible à rien sauf aux transports et aux ravissements où le jette les belles scènes qu'il traverse; il est probable au contraire qu'il s'occupe beaucoup plus de sa petite douleur que des beautés de la nature. John Bull a la peau si délicate que si elle n'est pas arrachée elle est bien près de l'être!

Si le voyageur anglais rencontre en Europe tant de sujets de mécontentements, combien plus en trouve-t-il en Amérique, et cela dans des circonstances qui le disposent moins encore à l'indulgence dans ses critiques et ses colères. Sur le continent il croit seulement se trouver au milieu de races étrangères, nées et élevées sous d'autres institutions politiques et religieuses et, par dessus tout, parlant un langage différent. Il ne les toise donc pas d'après sa mesure, mais à la leur. La dissemblance est telle dans les principaux traits de la politique nationale et des mœurs sociales, qu'il est difficile d'établir une comparaison; quel que soit son mépris pour leur manque de progrès et de perfection dans le savoir vivre, il en arrive à les considérer comme une race distincte, soumise à d'autres lois et libre, par conséquent, d'adopter dans une certaine mesure des usages étrangers aux siens. Si un homme habite en Chine, il habituera son esprit au spectacle de la cangue; s'il allait dans la lune, il ne serait pas scandalisé de voir des gens se promener avec leur tête sous le bras; il est dans une planète nouvelle; il ne peut établir de comparaison que sur des objets analogues à ceux de son propre pays, et la charité trop souvent s'arrête où la critique commence.

Malheureusement en Amérique les Anglais trouvent à chaque pas les termes de ce parallèle; il débarque chez un peuple parlant la même langue, professant la même religion, puisant aux mêmes sources littéraires, se livrant aux mêmes occupations de la vie d'affaire. Les villes y sont bâties d'après les modèles de celles de son pays; les maisons de briques, les larges trottoirs, la distribution des intérieurs, tout, en somme, s'approche assez du même patron pour provoquer une comparaison; hélas! quel triste résultat. Les

cités tombent au rang de simples villes de comtés, le langage dégénère en patois de province. Les manières, les modes, jusqu'à la coupe des habits et la forme des équipages, tout est provincial. — Le peuple, la nation tout entière — aussi indépendante qu'aucune autre certainement, si elle n'est pas, comme nos orateurs l'établissent très bien, la meilleure et la plus éclairée de la terre, — arrivent à l'état de colonies britanniques. Le voyageur n'a pas l'air de comprendre qu'il foule le sol du Nouveau Monde où tout est neuf, où l'antiquité date d'hier, où le présent et l'avenir sont tout et le passé rien; où l'espérance est le mot d'ordre et « *marcher en avant!* » le principe d'action. Il ne comprend pas que quand il met le pied sur un pareil territoire, il n'a plus à chercher de vieilles distinctions héréditaires, des monuments et des institutions honorées dans le passé, d'antiques familles qui ont végété sur le même sol depuis la conquête des Normands; qu'il doit être heureux d'abandonner la régularité et quelque chose du décorum obligé d'une vieille nation, où les rangs sont tous précisément et minutieusement définis, où le pouvoir est déposé, en vertu d'un droit formel, en des mains privilégiées, et où la grande partie de la nation montre la soumission d'inférieurs jetant un regard sur les miettes qui tombent!

Il est maintenant au milieu d'un peuple nouveau, chez lequel tout est en mouvement, où tous luttent pour avancer et dont la grande masse progresse toujours, bien que quelques-uns puissent marcher à la dérive par un sauvage esprit d'aventure et qu'un échec temporaire puisse parfois être ressenti par la communauté. Il débarque dans une hémisphère où l'on travaille à faire fortune et où les hommes s'occupent à gagner, non à dépenser, — ce qui explique

tant de divergences entre la composition, les mœurs de notre société et celles de l'ancien monde. Savoir dépenser est une science, et elle est rarement réunie dans le même homme à celle du travail qui amasse.

Dans une telle situation, l'ordre général de la société chez nous est retourné, malgré sa ressemblance apparente avec celui de l'Angleterre et sa ressemblance réelle dans les détails. Le propriétaire riche qui ne fait rien, mais vit de ses rentes, n'est pas maintenu à la tête des affaires comme dans l'ancien monde. Les hommes entreprenants prennent la direction dans une communauté occupée, où l'action et le progrès, ou du moins le changement sont les conditions de l'existence. Les classes élevées — si ce mot peut être employé dans un pays de démocratie complète, — ne jouissent pas du luxe et des commodités qu'elles trouveraient dans l'autre hémisphère; les classes inférieures n'ont pas le fardeau de la pauvreté qui démoralise par l'abaissement sans espoir; les colonnes de la société si elles manquent du couronnement corynthien, manquent aussi de ses bases lourdes et inutiles. Tout homme, non seulement se flatte d'être l'égal de son voisin, mais il l'est. Le voyageur, il est vrai, n'a pas à espérer de rencontrer la déférence, ni même la courtoisie, qui naissent de la distinction des castes; c'est une triste réalité pour un homme dont les nerfs n'ont jamais été agacés par le contact du *profane*, qui n'a jamais été initié aux souffrances et aux chutes de l'humanité. Il est de peu d'intérêt pour lui que le plus pauvre enfant du pays apprenne à lire et à écrire; que le plus humble habitant puisse avoir — d'après le vœu si humain de Henri IV pour les derniers de ses sujets — la poule au pot à son dîner de chaque jour; que personne ne soit tombé si bas qu'il ne puisse aspirer à

tous les droits de ses concitoyens et trouver une arène ouverte dans laquelle il lui soit permis de déployer ses talents particuliers.

Quand le touriste entre dans l'intérieur, il voit se multiplier les difficultés inhérentes à une nation sans expérience et qui n'est pas encore constituée. La comparaison avec la haute civilisation de son propre pays devient de plus en plus défavorable, car elle est de nature à prouver que dans cette terre promise les promesses seront longtemps à égaler les réalisations du monde ancien; cependant s'il voulait jeter les yeux autour de lui, il verrait que l'on a déjà fait beaucoup, bien que plusieurs choses manquent encore. Il verrait les terres sur lesquelles les Indiens sauvages erraient comme dans une plaine réservée à la chasse, couvertes de maisons destinées à la consommation de millions de personnes de l'intérieur et du dehors; les forêts qui avaient poussé, grandi et pourri aux mêmes endroits depuis la création du monde, aujourd'hui abattues pour faire place à des villes et à des villages remplis d'une population industrieuse; les rivières jadis roulant dans leur solitude troublée seulement par le canot primitif du sauvage, maintenant couvertes et animées par cent bateaux à vapeur chargés de riches tributs arrachés par le peuple aux déserts. Il ne devrait pas s'attendre à rencontrer la courtoisie prévenante des sociétés policées chez les pionniers de la civilisation, dont la mission a consisté à conquérir le grand continent sur les ours et les buffalos. Il devrait montrer quelque indulgence pour leur ignorance des modes de *Bond-street* et leurs infractions accidentelles à ce qui est considéré dans les vieilles provinces d'Angleterre comme le décorum et peut-être la décence. Mais il n'en est pas ainsi : son esprit se

reporte vers son propre pays et s'arrache aux âpres scènes dont il est entouré, car il ne retrouve ici aucune des grâces moelleuses dues à l'éducation brillante, ni les souvenirs vénérables des vieilles civilisations; pas de cathédrales grises battues par les vents et qui rappellent les Normands; pas d'églises gothiques avec leurs forêts de chêne antique; point de cimetières couverts de mousse dans lesquels les cendres des ancêtres ont été amassées depuis le temps des Plantagenets, point de maisons de campagne à moitié ensevelies sous les roses et le chèvre-feuille prouvant que, même dans les plus humbles demeures, le beau a trouvé un asile; point de jardins bien dessinés, de champs où fleurit le buisson d'aubépine, ni de culture en miniature; point de longues haies entourant des pelouses bien taillées, des bois disposés pour former par eux-mêmes des dessins, des ruisseaux champêtres et des fontaines limpides. Tout cela manque, et il détourne les yeux avec dégoût de cette nature sauvage et dure, de ses âpres ornements, de ses habitants presque aussi sauvages; son cœur saigne quand il pense à sa patrie et à ses sites magnifiques. Il ne songe pas au pauvre qui la quitte parce qu'il manque de pain et trouve ici un accueil amical avec les moyens d'indépendance et d'avancement que ses compatriotes lui refusent.

Il va dès lors, comme un Sinbad atrabilaire déchargeant sa mauvaise humeur sur tout ce qui l'approche et soulevant partout où il passe d'aimables tempêtes qui ajoutent merveilleusement, on ne peut en douter, à son propre repos et à son bonheur personnel. S'il avait un véritable fond de gaité et un bon caractère, il rirait des autres dans sa barbe et ferait des lazzis sur la pauvre tête de frère Jonathan lequel, quand il n'est pas trop niais, — comme il l'est très

souvent, — sait au moins rire et entendre la plaisanterie quoiqu'elle tourne parfois à ses dépens. Peu importe si le touriste est whig ou tory dans son pays; s'il appartient à cette dernière opinion, il s'en va probablement dix fois plus conservateur en le quittant; s'il est whig, ou même radical, la chose ne tire pas à conséquence; sa loyauté augmente avec plus de chaleur à chaque pas sur le territoire de la République et il trouve que la démocratie pratique coudoyant et heurtant ses voisins en « marchant de l'avant, » ne ressemble pas plus à la démocratie qu'il a l'habitude d'admirer en théorie, qu'une machine réelle, avec la vapeur, la fumée et le fracas dans son travail actif, n'est pareille au beau fouet qu'il a vu comme modèle au *Patent office* de Washington.

Il n'existe pas semble-t-il de nation mieux faite pour le voyage, tout au moins quand il s'agit d'en rapporter les impressions, que le peuple français. Il y a chez lui un mélange de frivolité et de philosophie admirablement propices aux exigences des situations diverses; il se mêle promptement à toutes les classes et à toutes les races, sachant dépouiller sa propre nationalité ou du moins ses préférences nationales. Son aimable vanité lui fait désirer de plaire aux autres et par réciprocité, il plaît à son tour.

Les Français savent tellement se conformer aux habitudes étrangères, qu'ils adoptent même celles des sauvages et entrent dans une espèce de bonne amitié avec eux, sans que l'une des deux parties abandonne ses goûts et ses propensions naturelles. Chateaubriand rapporte, si nous ne nous trompons, qu'errant un jour dans la solitude des déserts de l'Amérique, ses oreilles furent soudain frappées par les accords d'un violon; il soupçonna qu'un de ses compa-

triotes était dans le voisinage, et, dans un misérable enclos, il trouva en réalité l'un d'eux donnant des leçons de danse à *messieurs les sauvages*. Il est certain que cet esprit d'accommodement avec les habitudes primitives de leurs amis au teint cuivré a donné aux négociants de la France et avant eux à ses missionnaires un ascendant sur les aborigènes, dont n'ont jamais joui les autres hommes blancs.

L'idée la plus complète et la plus philosophique sur le génie et les institutions de ce pays, le meilleur exposé de ses phénomènes sociaux, de sa condition présente et de son avenir probable se trouvent dans un ouvrage français. C'est en cette langue aussi qu'a été écrit le meilleur travail sur la grande partie de notre continent comprise dans la Nouvelle Espagne.

La relation d'un voyage semble à beaucoup de gens demander aussi peu de préparation que la rédaction d'une lettre. Un individu saute dans un coche ou à bord d'un bateau à vapeur; consigne ses impressions fugitives et des réflexions sans valeur; décrit l'aspect du pays tel qu'on le voit du fond d'une diligence remplie ou dans un compartiment de chemin de fer; prend note des impôts que l'on paie, de la qualité des nourritures, d'un ou deux dîners chez le ministre, de la dernière pièce ou du dernier opéra joué au théâtre et l'affaire est faite. Il est certainement très facile de s'en acquitter ainsi, très facile de faire un mauvais livre de voyage, mais infiniment moins aisé d'en faire un bon. Il demande, autant qu'un autre ouvrage de mérite, des études nombreuses et multipliées qui doivent varier suivant le caractère des contrées que l'on explore; il faut, par exemple, une préparation toute différente et une provision de con-

naissances spéciales pour faire un voyage en Italie dans ses *studios* et ses galeries d'art; dans l'Égypte, ce vaste cimetière de l'antiquité, avec ses pyramides éternelles et ses grandes reliques des âges primitifs, ou encore pour visiter avec fruit notre pays, création nouvelle, sans monuments, sans arts, où la seule étude du voyageur — la plus noble de toutes à la vérité, — a l'homme pour objet. Pour n'avoir pas prêté une attention suffisante à ces travaux préalables, beaucoup d'écrivains capables ont produit des livres sans valeur, ce qu'ils auraient évité s'ils eussent consulté leurs aptitudes, au lieu de suivre au hasard la route du premier bâtiment ou de la première malle qu'ils ont rencontrés.

Il n'y a pas de pays plus difficile à déchiffrer dans la multitude de ses aspects que le Mexique ou plutôt l'immense région comprise dans la dénomination de la Nouvelle-Espagne. Ses climats divers portant à leur perfection les produits végétaux des latitudes les plus éloignées; son étonnante fertilité dans les régions basses et sa stérilité sur plusieurs larges étendues de ses plateaux; ses mines inépuisables qui ont inondé l'ancien continent d'un océan d'argent, tel que Colomb n'avait jamais aperçu dans ses rêves les plus exaltés — et dont, par une dure destinée, il ne put voir la réalisation; ses montagnes pittoresques où les flammes volcaniques brillent au milieu des déserts de neiges éternelles, et dans lesquelles le voyageur passe en quelques heures des régions chaudes du citron et du cacao, aux solitudes glacées du sapin des montagnes; sa population bigarrée d'Indiens, d'Espagnols, de Mexicains modernes, de métis, de mulâtres et nègres; ses cités bâties dans les nuages; ses lacs d'eaux salées à des centaines de milles de l'Océan; ses habitants avec leurs costumes sauvages et variés en rapport, pourrions

nous dire, avec les décors étranges de la scène; ses palais pompeux à moitié garnis, où des services d'or et d'argent couvrent les tables de salons sans tapis, tandis que la poussière rouge du carrelage souille les robes des danseuses étincelantes de diamants; les costumes coûteux des classes élevés brillants de perles et de joyaux; la magnificence pimpante de leurs équipages, aux harnais incrustés d'or, avec des mords et des étriers en argent, le tout exécuté avec la plus insigne gaucherie; ses classes inférieures — dont les hommes portent des jaquettes parsemées de boutons d'argent et de chapeaux ornés de feuilles de clinquant, dont les femmes ont des jupons bordés de passementeries et des souliers de satin blanc à leurs pieds privés de bas; les gens de haute volée encombrant les endroits où se livrent les combats de coqs et se délectant dans la fumée de leur cigare; ses églises et ses couvents dans lesquelles les sombres règles de la vie monastique sont maintenues dans toute leur rigueur primitive, adoucie, de l'autre côté de l'Océan, par l'esprit libéral du siècle; ses fourmillières de *leperos*, les lazzaroni du pays; ses hordes de bandits presque tolérées par la loi, qui se pavanent dans les rues et rendent une escorte nécessaire à ceux qui circulent dans les environs de la capitale et tiennent à leur existence; son organisation sociale dans laquelle la forme républicaine s'est greffée sur des institutions démocratiques définissant les castes avec autant de soins que n'importe quelle monarchie de l'Europe. En somme ses contradictions et ses contrastes étranges dans son climat, le caractère de son peuple et l'aspect de son sol, — assez merveilleuses, croyons-nous, pour faire oublier la longueur des détails qui précèdent, — font certainement du Mexique moderne un des thèmes les plus fertiles, les

plus originaux et les plus difficiles qui puissent s'offrir à l'étude du voyageur.

Il a trouvé dans Humboldt un écrivain d'une force suffisante pour l'embrasser presque dans tous ses détails. Jeune encore ou du moins quand son énergie physique et morale était dans toute sa splendeur, il vint dans ce pays, échauffé par un enthousiasme pour la science que les difficultés augmentaient et muni de notions précédemment acquises par lesquelles il s'était mis à même de reconnaître chaque objet qui lui tomberait sous la main et de le classer dans son ordre véritable. Armé de ses instruments scientifiques, on l'eût vu gravissant les pics couverts de neige des Cordillères, s'enfonçant dans les impénétrables mines d'argent; tantôt errant dans les fonds obscurs à la recherche de nouvelles plantes pour son herbier, tantôt côtoyant le rivage orageux du golfe, pénétrant dans ses eaux malsaines, signalant chaque point qui pouvait guider les navigateurs dans l'avenir; ou bien encore explorant la crête de l'isthme, à la recherche d'une communication praticable entre les grandes mers qui le bordent, ou enfin étudiant avec patience les monuments et les manuscrits des Aztecs dans la capitale, ou recevant les gens riches et à la mode dans ses salons; il était partout, à la fois, et chez lui, il était toutes choses :

Grammaticus, rhetor, geometer..... omnia novit.

L'ensemble de ces questions variées est passé en revue dans ses livres; il jette sur toutes un rayon et parfois même des flots de lumières; sa philosophie rationnelle qui le porte plutôt au doute qu'à l'affirmation, indique les routes que d'autres esprits aventureux pourront suivre avec avantage. Aucun antiquaire n'a plus fait pour déterminer le berceau

primitif des races demi civilisées qui couvrent le plateau américain. Les autres nations, y compris les Espagnols, n'ont pas fourni ensemble une masse aussi importante de renseignements sur les ressources, les produits naturels et la statistique générale de la Nouvelle Espagne. Ses explorations ont permis de préciser plus d'une situation topographique et fait reconnaître plusieurs monuments curieux du peuple d'Anahuac qui avaient échappé à toutes les recherches des savants du pays. Son ouvrage, qui porte l'empreinte d'une science et d'un art profond, est en même temps, sous beaucoup de rapports, le meilleur *Guide des voyageurs*, et comme tel, les touristes s'en sont depuis beaucoup servi. Parfois, il est vrai, ses pages sont défigurées par un pédantesque et ambitieux déploiement de science obscure et par d'autres affectations de l'homme de lettres. Mais quel ouvrage humain est sans taches? Ses divers écrits, sur la Nouvelle Espagne forment, réunis, un de ces monuments dignes d'être cités comme modèles du progrès dans leur genre. Leur auteur nous rappelle les athlètes antiques qui descendaient dans l'arène pour lancer le disque avec un bras de géant et distançaient tous les coups de leurs contemporains.

Il y a pourtant une branche de ce sujet fertile que M. De Humboldt n'a pas épuisée, mais à laquelle il a pourtant touché. C'est la condition sociale du pays et spécialement de sa pittoresque capitale. Ce point a été étudié plus tard par Ward, Bullock, Lyons, Poinsett, Tudor, Latrobe; tous ont produit des ouvrages ayant pour objet, plus ou moins spécial, les coutumes et les mœurs du peuple. Ce n'est pourtant pas chez quelques-uns le sujet principal de leur livre, et d'autres sans doute ont trouvé difficile de l'aborder par

suite d'une connaissance imparfaite du langage, — la clef d'or qui ouvre l'âme des nations — et sans laquelle un voyageur est aussi dépourvu, qu'un homme sans yeux dans une galerie de tableaux ou sans oreilles dans un concert. Il peut voir ou entendre cependant dans les deux, mais *cui bono?* Le voyageur ignorant la langue du pays qu'il visite peut discourir sur son aspect général, son architecture, l'extérieur des choses, le prix des voitures de poste et la longueur des routes, le costume des habitants dans les rues; il a même pu s'entretenir avec un ou deux citoyens qui ont à demi perdu leur nationalité et être invité à diner chez son banquier en compagnie d'autres étrangers; mais le mécanisme intérieur de la société, ses sympathies intimes, ses manières habituelles de penser et de s'exprimer, il ne peut pas plus les connaître qu'il n'apprendrait le contenu d'une bibliothèque en parcourant les titres des livres d'auteurs étrangers et inconnus réunis sur ses rayons.

C'est sans doute pour combler ce vide, que l'ouvrage en ce moment sous nos yeux a été publié et composé dans des conditions qui donnaient à son auteur tous les avantages et les facilités possibles. La première page ne porte que les initiales d'un nom, mais elles seules et quelques passages significatifs, permettent, sans être OEdipe, de deviner son auteur dans la femme du chevalier Calderon de la Barca, bien connu dans ce pays pendant sa longue résidence en qualité de ministre d'Espagne à Washington, où ses aimables manières et ses hautes qualités personnelles lui avaient gagné l'estime générale et l'affection de tous ceux qui l'ont connu de près. Lors de la reconnaissance de l'indépendance du Mexique par la mère patrie, le senor Calderon fut choisi pour remplir les fonctions de premier envoyé de l'Espagne à

la république. C'était une mission délicate après une aussi longue séparation, et il fut accueilli par les Mexicains avec toutes les démonstrations de l'estime et de la satisfaction. Vingt ans s'étaient écoulés depuis la proclamation de leur indépendance, et pourtant ils se montrèrent comme un fils capricieux qui, ayant abandonné sa famille pour s'établir à son compte, reporte toujours vers elle son souvenir mêlé de vénération et sent qu'il manque de la bénédiction paternelle. Nous, qui jadis, avons aussi brisé nos liens, pouvons comprendre cette pensée. Le nouveau ministre, dès son arrivée sur la côte mexicaine, fut reçu avec un enthousiasme qui attestait les sentiments des populations, et sa présence dans la capitale fut célébrée par des solennités dramatiques, des combats de taureaux, des illuminations, des fêtes publiques et particulières, par toutes les démonstrations de respect imaginables pour le nouvel ambassadeur et le pays d'où il venait. Sa position lui procurait l'accès de tous les lieux susceptibles d'intéresser un étranger intelligent, et l'introduisait dans la plus grande intimité des réunions particulières d'où l'étranger est ordinairement exclu, et à laquelle, à la vérité, nul, sauf un Espagnol, n'eût été admis dans aucune circonstance. Le ministre, heureusement, possédait, dans son épouse accomplie, une personne ayant les loisirs et le talent nécessaire pour profiter de cette opportunité rare. Les résultats en ont été l'ouvrage que nous avons sous les yeux ; il est écrit sous forme de lettres à sa famille; elles paraissent avoir été, depuis le retour de Mme Calderon aux États-Unis, rassemblées et retouchées pour être livrées à la publicité [1].

[1] L'analyse de l'ouvrage et plusieurs pages de citations sont omises, parce qu'elles ne contiennent rien qui ne soit connu des lecteurs anglais.

Ce volume n'a pas la prétention d'élargir les limites de nos connaissances sous le rapport des produits minéraux du pays, de sa géographie, de sa statistique, en un mot, de tout ce qui concerne la science physique et politique. Ces questions ont été traitées avec plus ou moins de profondeur par les divers voyageurs qui ont écrit depuis la grande publication de M. De Humboldt. Nous avons eu l'occasion de nous initier assez complétement à ces travaux, et nous pouvons affirmer avec certitude qu'aucun d'eux ne peut être comparé à *la Vie au Mexique*, pour les spirituelles peintures de la société, — laquelle ne ressemble en rien à celle du nouveau ou de l'ancien monde, — pour les esquisses pittoresques de ses sites divers, pour la richesse des exemples et des anecdotes, et la grâce attachante de son style.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

NOTICE BIOGRAPHIQUE

I

William Prescott résume dans sa brillante personnalité toutes les tendances de l'école historique américaine que j'ai caractérisée [1] une école de chroniqueurs rétrospectifs; abondants jusqu'à la diffusion, tant ils sont soucieux de tout dire; amoureux de la forme et du récit et ayant grand goût au côté romanesque des événements. Mais en même temps c'est une école de discussion, de passions politiques et religieuses, d'investigations sévères et consciencieuses, de précision dans les faits.

De tels procédés historiques impliquent un mélange de puissantes qualités et de fâcheuses faiblesses. Prescott a atteint au sommet des unes, sans avoir échappé aux autres. Aussi, représentant distingué et à coup sûr le plus complet de cette école, peut-il passer pour en être le chef, quoiqu'il y ait eu des prédécesseurs.

[1] Voir dans la *Revue contemporaine* les études sur les *Historiens de l'école américaine.*

Quel que soit le terrain sur lequel les historiens américains aient exercé leurs facultés, ils ont été en général fort partiaux, ou tout au moins très ardents; en tout cas, ils ne se sont jamais montrés indifférents aux événements qu'ils ont été appelés à raconter. Cela tient à ce que ces historiens ont toujours trouvé une cause à plaider dans tous les sujets qu'ils ont traités, lors même que le seul attrait de la curiosité et l'intérêt de la science les y attiraient d'abord. M. de Rémusat a trouvé une raison de plus à ajouter à tant d'autres raisons pour démontrer l'utilité de l'étude de l'histoire : « A une époque, dit l'ingénieux académicien, où d'un jour à l'autre, on peut avoir à faire choix d'un gouvernement, comment ne pas s'enquérir de la manière dont le monde a été gouverné? » En nous mettant à un point de vue plus général peut-être que celui où M. de Rémusat a entendu se placer, nous devons reconnaître de prime abord la justesse de son observation. La conduite du présent, si elle ne dépend pas absolument du passé, car il faut faire dans la comparaison une large place à l'esprit des temps, la conduite du présent, disons-nous, dépend, en effet, dans une certaine mesure, de cette connaissance du passé. Il s'ensuit que tout historien, pour être utile à ses concitoyens, doit être un philosophe. Le récit ne suffit plus; il importe que l'enseignement l'accompagne. C'est d'ailleurs là le trait caractéristique des écoles historiques contemporaines.

Mais s'il en est une qui donne plus particulièrement raison à la judicieuse observation de M. de Rémusat, c'est à coup sûr l'école américaine ; car il n'en est pas qui ait apporté dans l'étude du passé plus de préoccupations du présent, et plus de parti pris de conclure, par comparaison, contre les principes antipathiques à la condition sociale actuelle des

Américains. Prescott, à propos de qui M. de Rémusat faisait cette remarque, ne s'est pas défendu du penchant commun à tous ses compatriotes; mais il a sur eux l'avantage de gagner le lecteur à sa cause en le passionnant sans qu'il paraisse se passionner, lui, et ce n'est pas là un médiocre avantage, ni, certes, un médiocre mérite. Il obtient ce résultat précieux par une très grande circonspection et une très grande impartialité dans la manière de présenter les événements, par un soin poussé jusqu'au scrupule dans le choix des faits qu'il apporte à l'appui de sa discussion, par un tact rare à distinguer les preuves des présomptions. C'est ce que M. Prosper Mérimée a constaté avant moi quand il a dit: « Peu d'historiens ont apporté dans la rédaction de leurs ouvrages de si louables scrupules. Loin de partir d'un système trouvé à priori pour y plier les faits qu'il avait à raconter, M. Prescott croyait que rassembler tous les documents existants, les classer, les épurer par une critique sévère était le premier devoir de l'historien, et que tous ses efforts devaient tendre à la découverte de la vérité. »

Prescott, en effet, accuse, loue, passionne et se passionne, preuves en mains, on peut dire, et encore a-t-il l'habileté de laisser au lecteur le droit de conclure plus souvent qu'il ne conclut lui-même. C'est le trait saillant de sa méthode.

La timidité et l'hésitation ne sont pour rien dans ce procédé, où il entre plus de calcul que de prudence. Prescott ne recule pas devant l'investigation la plus minutieuse; il instruit le procès d'un fait ou d'un personnage avec une ténacité inflexible; sa critique ne s'arrête qu'après avoir épuisé, si j'osais dire, le dossier de l'instruction historique. Il lui semble qu'il a assez fait alors pour éclairer la conscience du lecteur, et qu'à celui-ci appartient de prononcer

l'arrêt. L'arrêt n'est pas douteux, grâce à l'art avec lequel l'historien a groupé les événements, accumulé les preuves, dressé l'acte d'accusation, Ce procédé, par cela même qu'il est exempt de formules et d'affirmations, atteste la grande bonne foi de l'écrivain dans sa passion, et sa confiance dans l'infaillibilité, ou tout au moins dans la sûreté de ses arguments. La belle histoire du règne de Philippe II est celui de ses ouvrages où Prescott a eu l'occasion d'appliquer cette méthode avec le plus d'autorité et où il a le plus complétement accentué les tendances de son école.

Le signe caractéristique de cette école, qui se résume dans un parti pris de controverse, date d'un point de départ qu'il n'est pas inutile d'indiquer.

Le premier besoin d'une société est de remonter à ses origines propres, d'exposer, d'expliquer, de justifier les évolutions accomplies, les transformations subies. La fondation de la société américaine a été une bataille, non pas épique, mais une bataille politique et religieuse. Son histoire commence par des persécutions; l'établissement des colonies est une longue suite de querelles avec la mère patrie pour la sauvegarde de leurs priviléges, jusqu'au moment où éclate la guerre armée du droit contre l'usurpation , la bataille de la liberté contre l'oppression. Le calme, et j'oserai dire l'impartialité, a été chose difficile, sinon impossible, à l'historien américain écrivant l'histoire de l'Amérique; car il ne raconte pas seulement des événements, il remue des idées et se heurte constamment à des questions de droit contestées et à des questions d'obligations violées. L'historien national par excellence des Etats-Unis, George Bancroft lui-même, malgré la retenue et la froideur quelquefois calculées qui caractérisent son éminent talent,

n'échappe pas à cet entraînement général. Dans les pages les plus réservées en apparence de son récit on sent courir un souffle ardent d'enthousiasme; il subit en quelque sorte comme une nécessité originelle cet esprit de discussion et de révolte contre le passé, commun à tous les historiens de son école. Ceux d'entre eux qui, comme Prescott, ont franchi l'Océan pour venir chercher dans le Vieux Monde des sujets historiques à traiter n'ont pas obéi précisément au hasard dans les choix qu'ils ont faits. La nature des liens qui unissent l'Espagne du xv[e] et du xvi[e] siècles au grand mouvement d'idées que souleva la découverte de l'Amérique, est entrée pour beaucoup, j'en conviens, dans la préférence que quelques-uns ont marquée pour l'histoire de ce pays; ç'a été une préoccupation d'origine, et, si j'osais dire, une question de pèlerinage au berceau du Nouveau Monde, en même temps qu'une très louable ardeur pour la science. Mais une autre cause non moins décisive a passionné les écrivains américains pour cette période émouvante et glorieuse de l'histoire espagnole. A mesure qu'ils aidaient, et Prescott en tête, à dissiper par des découvertes heureuses les ténèbres, les incertitudes, et l'ignorance même amoncelées autour de cette époque, leurs instincts de protestants et de démocrates républicains s'irritaient au spectacle de ces soulèvements de la conscience et de ces luttes contre le despotisme religieux et politique. Là a été le charme pour eux, en même temps que les y attirait la curiosité, première passion qui fait l'historien.

Il faut bien le dire cependant, à l'honneur de Prescott surtout, les historiens américains, que l'on a accusés d'avoir apporté des fureurs d'épileptiques dans leurs croisades contre le catholicisme, n'ont été qu'impitoyables dans

l'exposé des faits. Leurs chaleurs de démocrates et de protestants ont été, le plus souvent, tempérées par la responsabilité que sentait peser sur soi l'historien plus ardent à découvrir une nouveauté historique qu'à formuler une accusation. Les recherches et les découvertes que Prescott plus particulièrement a faites sur le terrain, longtemps inconnu et si magnifiquement exploité aujourd'hui, de l'histoire espagnole des xve et xvie siècles, même dans la forme de sa sévère critique, sont plutôt une suite d'enseignements et d'éclaircissements sur les excès du catholicisme assombri par l'inquisition, qu'une fougueuse controverse contre le catholicisme lui-même. Je n'en voudrais citer pour preuve que le passage suivant du livre de Prescott sur Philippe II. Il s'agit des rigueurs exercées et recommandées par le pape Pie V, qui signalèrent ce pontife « à la chrétienté, comme l'implacable ennemi de l'hérésie et le pape de l'inquisition. » Voici comment s'exprime Prescott : « Si l'on se place au point de vue des intérêts catholiques, dit-il, on doit reconnaître qu'un caractère tel que celui de Pie V était bien dans l'esprit de l'époque. Pendant tout l'espace de temps que comprend la dernière moitié du xve siècle et le commencement du xvie, on avait vu ce succéder, sans interruption, sur le trône pontifical, des papes fameux par leur indifférence religieuse, par la facilité et trop souvent par le dérèglement de leur vie. Ce fut là, on le sait, une des causes principales de la réformation. Une réaction suivit; elle était nécessaire pour sauver l'Eglise. Alors, parut une race d'hommes aux mœurs ascétiques, qui se firent remarquer par leurs vertus austères, et qui, le cœur fermé à toutes sympathies pour les joies ou les souffrances de leurs semblables, se vouèrent entièrement à la grande œuvre de la

régénération de l'Eglise déchue. Si les premiers papes avaient ouvert la voie à la réformation, les derniers s'efforçaient de la fermer, et, longtemps avant la fin du XVI[e] siècle, il avaient tracé à la révolution religieuse la limite que depuis il ne lui a pas été donné de franchir. » Le procédé historique de Prescott est tout entier dans ce passage, et dans l'expression que lui reproche M. Mérimée, lorsqu'en parlant de l'établissement de l'inquisition par Ferdinand et Isabelle, il a dit qu'elle « fut la légitime conséquence des longues guerres des chrétiens contre les musulmans. » Ce mot est une distraction sans doute, fait remarquer M. Mérimée; nous aimons mieux y voir l'effort d'un esprit impartial qui cherche non pas à excuser un fait, mais à trouver la raison à toutes choses.

II

On pourrait presque s'étonner que Prescott n'ait pas été un historien essentiellement américain plutôt qu'un brillant et savant chroniqueur de l'Espagne. S'il y avait comme une obligation de famille pour Prescott d'être l'historien de son pays, d'une autre part, son entraînement vers la pente où il s'est laissé aller fut irrésistible.

William Prescott était le petit-fils de ce brillant colonel Prescott, qui commandait la glorieuse expédition de Bunker Hill, le premier combat livré entre l'armée indépendante et l'armée anglaise pendant le siége de Boston. Le colonel Prescott avait donc été un des premiers officiers américains qui se fût mesuré avec la mère patrie. Le souvenir de cette affaire honorable pour le grand-père n'était pas indifférent au

petit-fils, on le peut croire, mais celui-ci avait tiré de cet événement une conclusion philosophique qui révélait tout son caractère. Dans le cabinet de travail de l'illustre historien, entre des trophées d'armes et les portraits des souverains espagnols, dont il a écrit l'histoire, se trouvaient deux épées en croix, avec un calumet indien au milieu. Les deux épées avaient été ramassées sur le champ de bataille de Bunker Hill : l'une appartenait à un soldat du roi d'Angleterre, l'autre à un défenseur des libertés américaines. La réunion de ces deux épées était pour lui le symbole de l'union des deux pays, et le calumet indien impliquait les conquêtes de la civilisation. Cette façon d'envisager le dénoûment du grand drame américain semblait indiquer dans l'esprit de Prescott une façon peut-être trop généreuse et trop pratique d'envisager et d'écrire l'histoire américaine. Son imagination eût dépassé le sujet. Ce détail, de peu d'importance en soi, a une signification réelle et donne la mesure de l'esprit chevaleresque de Prescott. Si Dieu lui eût prêté une plus longue vie, ou du moins s'il lui eût été possible de travailler matériellement plus qu'il n'a fait, peut-être Prescott fût-il arrivé graduellement à écrire cette histoire des Etats-Unis qui n'a de poétique que son patriotisme ; mais l'ardeur de son imagination le portait vers des sujets plus émouvants. Le hasard, ou plutôt les souffrances physiques auquelles il fut en proie dès sa jeunesse, décidèrent de sa carrière d'historien.

Quelques rapides indications biographiques sur Prescott sont indispensables pour faire comprendre exactement la vie littéraire de cet éminent écrivain. Il naquit en 1796, à Salem, dans le Massachusetts. Son père, avocat distingué, vint s'établir avec sa famille à Boston, où le jeune William fut confié, pour suivre ses études, au docteur Gardeuer, une

sorte de bénédictin américain. En 1814, Prescott entra aux célèbre collége Harvard, et en sortit quatre ans après, ayant fait des études classiques remarquables. Fils d'avocat et destiné, dans la pensée de son père, à entrer dans la vie politique, qui a toujours un grand attrait pour les Américains, Prescott se livra à l'étude du droit, sans négliger son goût particulier pour les lettres, et notamment pour les historiens grecs qui furent ses auteurs de prédilection. Dans son enfance, Prescott avait perdu un œil par accident; l'excès de travail et surtout du travail de nuit provoqua chez lui une violente ophthalmie. Il demeura plusieurs mois complétement aveugle, et recouvra la vue si faiblement, qu'il fut obligé de renoncer même à toute lecture un peu assidue. Prescott partit alors pour l'Europe et voyagea pendant deux ans en France, en Angleterre, en Italie, faisant beaucoup de recherches et s'appliquant à la pratique des langues modernes. De retour à Boston, son ophthalmie l'atteignit de nouveau; il fallut encore une fois renoncer au travail. Pendant ces longs et sombres mois de méditation, Prescott exerça surtout son jugement et sa mémoire. Dès qu'il eut éprouvé un peu de soulagement, il publia dans un recueil célèbre de l'autre bord de l'Atlantique, la *North American Review*, des *Essais* de critique et de biographie qui ont été réunis plus tard en un volume dans la collection de ses œuvres. Prescott s'était attaché dans ces *Essais* à étudier les grandes figures littéraires de divers siècles : Molière, Chateaubriand, Walter Scott, Cervantes. Si de tels articles n'eussent pas suffi à assurer à Prescott la réputation que lui ont valu ses magnifiques travaux ultérieurs, on y trouve cependant les germes de quelques-unes de ses plus brillantes qualités : un style clair, facile, pur, de la chaleur, de l'en-

thousiasme pour les grands côtés du cœur humain, un jugement ferme et sûr, et ce don tout particulier qu'il appliqua plus tard avec un si rare bonheur dans ses travaux historiques, de pénétrer jusqu'aux entrailles de son sujet. Avec cette constante préoccupation de l'exploration miuntieuse, oserai-je dire, qui est un des traits les plus accusés de son talent, il ne s'est jamais contenté d'effleurer un thème littéraire ou historique; il en chercha toujours le fond. Prescott est un trop véritable critique en histoire pour ne l'avoir point été à un degré élevé en littérature.

Mais la veine véritable de son talent n'était pas là. Il le savait, il le sentait, et, tout en exerçant sa plume et en aiguisant son esprit à ces travaux d'attente, pour me servir d'une expression d'un de ses juges, il s'occupait de ses spéculations historiques, vers lesquelles le poussait son génie essentiellement pratique et explorateur. Pendant son premier voyage en Europe, Prescott avait goûté à la source de la grande œuvre qu'il méditait. Son attention s'était portée vers le règne des souverains sous les aupices desquels l'existence du Nouveau Monde fut révélée à l'ancien continent. Il y avait là de quoi tenter un esprit curieux et enthousiaste. Dès l'année 1819, comme on en a trouvé des traces dans ses papiers, Prescott avait médité d'écrire cette brillante épopée; il mit dix ans à mûrir son projet. Le terrain était vierge encore, on peut même dire inconnu. L'histoire de l'Espagne, selon l'expression de M. de Rémusat, n'était pas encore de l'histoire. Il s'en fallait que les belles découvertes de M. Mignet, de M. Guizot, de M. Gachard, eussent révélé au monde les trésors enfouis dans des archives ignorées, dispersées à tous les coins de l'Europe. Avant que Prescott lui-même eût fourni son glorieux contingent à ces découvertes, il n'exis-

tait que deux *Vies* d'Isabelle la Catholique et de Ferdinand, l'une, publiée en 1766, par l'abbé Mignot, à Paris, l'autre à Prague, en 1790, par Rupert Becker. Ces deux ouvrages, sans valeur critique, purement laudatifs, sans examen des causes, sans portée historique, pour tout dire, ne devaient point décourager d'une tentative dans cette voie. C'était à coup sûr une époque bien faite pour enflammer l'imagination d'un écrivain de la trempe de Prescott, que celle où vécurent simultanément des souverains comme Ferdinand et Isabelle, un homme d'État de la taille de Ximénès, un soldat tel que Gonzalve de Cordoue, phalange illustre dont Christophe Colomb vint soudainement grossir les rangs et agrandir la gloire, en préparant à l'Espagne cet empire où le soleil ne devait pas se coucher. Époque féerique par la soumission des Maures et par la découverte du Nouveau Monde, sinistre déjà par l'établissement de l'inquisition et par l'expulsion des juifs du sol de l'Espagne. Tout y est épique, jusqu'au crime, jusqu'à l'injustice. Un large manteau de grandeur, de gloire et de poésie couvre les cyniques cruautés de ce règne dont la face brillante, grâce à d'indulgents préjugés, faisait oublier le sombre revers. On y éprouve comme le pressentiment à la fois du prochain avénement de Charles-Quint et du passage de Philippe II sur le trône d'Espagne. Toutes les voies s'ouvrent à la fois : celle qui conduit à la conquête du monde, celles qui conduisent aux tortures de l'inquisition. Le double règne de leurs successeurs se résume donc dans celui d'Isabelle et de Ferdinand.

On s'explique que l'étude d'un pareil sujet inexploré, inconnu, exploité de confiance par la tradition, dut tenter un écrivain résolu à y pénétrer avec le sens droit du critique et de l'observateur, avec l'amour de la science et l'ardeur d'une

imagination très vive. M. Edward Everett, une des physionomies illustres de la littérature américaine et dont j'aurai occasion de parler à son jour, M. E. Everett, dis-je, était alors ministre des États-Unis en Espagne. Dès qu'il connut le projet de Prescott, il invita le jeune écrivain à le venir trouver à Madrid. M. E. Everett, avec ce goût littéraire qui le distingua dans sa longue et illustre carrière, saisit tout ce qu'il y avait de fécond dans la tentative de Prescott. Celui-ci s'était rendu à l'invitation. Par l'entremise de M. Everett, il obtint l'autorisation d'explorer toutes les bibliothèques où étaient enfouis des trésors historiques méconnus ou ignorés, et avec la collaboration de deux Américains habitant Madrid, il parvint à recueillir, au prix de sommes considérables, des manuscrits et des documents oubliés, négligés, dédaignés. Prescott consacra dix années de sa vie à réunir les riches matériaux dont il avait découvert la veine. C'était toute une révélation qui se faisait sur cette époque et des flots de lumière qui se répandaient soudainement sur ces fécondes ténèbres.

Hélas! tant de patience, tant de peine, tant de travail étaient perdus à jamais! Prescott avait rapporté en Amérique son riche trésor de documents, et au moment où il se préparait à en tirer parti, sa vue s'éteignit de nouveau; on ne lui laissait même pas la perspective de pouvoir se servir de son œil avant de longues années. Une condamnation à mort n'eût pas été plus terrible pour lui que cet arrêt de ses médecins. Prescott a raconté, dans une lettre à un ami, sorte d'autobiographie dont je vais reproduire quelques passages, les angoisses qu'il ressentit alors et le courage dont il eut besoin dans cette lutte de sa volonté contre la nature impitoyable, pour triompher des obstacles que celle-ci lui créait.

« Quel profond désespoir, dit-il, j'éprouvai en face de cette mine de richesses qu'il m'était interdit d'explorer! J'avisai alors au moyen de me servir des yeux d'autrui. Je me rappelai ce que Johnson racontait de Milton : que le grand poète avait été obligé de renoncer à son projet d'écrire une histoire d'Angleterre, déclarant l'impossibilité pour un homme privé de la vue de s'occuper de travaux historiques qui obligent de recourir à des documents de toutes sortes. »

Prescott avoue qu'il se sentit piqué au jeu; soit! mais nous n'admettons pas que le seul désir de vaincre l'immortel chantre du *Paradis perdu*, dans une lutte toute physique, ait influencé les résolutions de Prescott et décidé de sa carrière. Quoi qu'il en soit, il entreprit une sorte de travail véritablement hors nature. Il avait à son service un lecteur à qui les langues modernes étaient totalement inconnues. Prescott commença par lui enseigner, non pas à comprendre, mais à prononcer l'espagnol au moins de façon que l'oreille de l'historien aveugle pouvait percevoir des sons qui aidaient à l'intelligence des documents. Ce qu'avait de pénible une telle collaboration, entre un homme absorbé dans une attention laborieuse et un autre homme qui exécutait une tâche ingrate et bien certainement fort fastidieuse pour lui, se peut comprendre mieux qu'elle ne s'expliquerait. « Nous commençâmes, raconte Prescott, notre pénible voyage en commun à travers la belle histoire de Mariana. Je ne puis me rappeler sans sourire les rudes heures que nous passions assis à l'ombre des vieux arbres de ma résidence à la campagne, poursuivant notre triste et mélancolique course sur des pages obscures pour mon lecteur, et d'où ne jaillissaient pour moi que des lueurs faibles à travers un vocable à peine intelligible. » Combien de déceptions, combien d'erreurs,

que de temps perdu dans les premières semaines! L'épreuve avait suffi cependant à Prescott pour le convaincre que les difficultés de l'entreprise pouvaient être surmontées. Il se procura un autre lecteur à qui les langues anciennes et les modernes étaient également familières; cette nouvelle collaboration lui fut incontestablement plus profitable que la première. Désormais l'ouïe pouvait sûrement suppléer la vue chez lui; le reste n'était plus qu'une affaire de mémoire, de méthode, l'exercice d'une faculté que le premier venu ne posséderait pas, car il faut en être supérieurement doué par la nature. Il s'agissait pour Prescott de coordonner dans son esprit les résultats de ces lectures ou plutôt de ces auditions; les récits les plus contradictoires, les opinions les plus diverses, les plus opposées, se pressaient, s'entrechoquaient dans sa mémoire. Pour apporter de l'ordre dans ce chaos, il fallut un effort de pensée et une volonté presque surhumaine. Quand il possédait assez de matériaux pour composer un chapitre et pour élucider un point de son sujet, il dictait alors des masses de notes où se groupaient ses recherches. C'était comme un premier défrichement de ces immenses documents que l'on peut comparer au défrichement des forêts du Nouveau Monde, où la hache de la civilisation a de la peine à s'ouvrir un passage. « On me lisait ensuite ces notes lentement, ajoute Prescott, et pendant que mes récentes études étaient encore toutes fraîches à ma mémoire, je pouvais combiner l'ensemble du chapitre médité. » Ce pénible labeur se recommençait nécessairement une douzaine de fois avant que la lumière se fît entièrement dans l'esprit de l'historien, et quand enfin toutes les ténèbres étaient dissipées, Prescott prenait la plume, car il écrivait lui-même, et nous dirons tout à l'heure comment. « Ma

plume, dit-il, courait avec rapidité sur le papier, car elle exécutait une œuvre de mémoire plutôt que de création. » On s'imagine aisément que Prescott se soit défendu de recommander à qui que ce soit un tel procédé de travail.

Lui, qui avait vaincu tant de difficultés, il ne put jamais se faire à celle de dicter sa pensée, procédé que lui avait conseillé l'illustre historien de la *Conquête des Normands*, aveugle aussi, comme chacun sait. Prescott se servait pour écrire d'un appareil qu'il s'était procuré en Angleterre; c'est un cadre de la dimension d'une feuille de papier, traversé par des fils de laiton, d'un nombre égal à celui des lignes que l'on veut tracer à la page, et d'une feuille noircie au fusain, comme celle dont on se sert pour les duplicata de lettres. Avec un stylet d'agate ou d'ivoire, on trace entre les fils de laiton et sur la feuille noire retournée des caractères que celle-ci imprime sur le papier blanc. Prescott raconte qu'il continua pendant toute sa vie, lors même qu'il recouvrait par intervalles l'usage de son œil, à se servir de cet appareil.

Quand on songe aux difficultés morales que devait surmonter l'écrivain avant que de concevoir et d'achever une œuvre aussi grandiose que l'histoire d'une époque qu'il fallait arracher tout entière du chaos et des ténèbres, pour la reconstruire au point de vue de la science et de la vérité historique, on est comme effrayé de cette lutte héroïque de Prescott aux prises en même temps avec des obstacles physiques, avec des infirmités, avec la souffrance. Curieux et admirable exemple de ce que peut la volonté humaine soutenue par la pensée d'un noble but à atteindre; mais la volonté ne peut pas, je crois, au delà de ce que fit Prescott. Milton aveugle, dictant le *Paradis perdu* à ses filles, n'est rien en comparaison. Le poète a les yeux de l'esprit; il peut

être privé de la vue, il voit encore en soi; la nature se condense tout entière dans son âme. Mais confronter des historiens entre eux, des opinions entre elles; démêler le pour et le contre au milieu de contradictions flagrantes et monstrueuses parfois, lire non pas la nature, mais la pensée des hommes consignée dans des livres, et cela par l'intelligence et par les yeux d'autrui, eût pu sembler un problème réalisable, si Prescott et, chez nous, Augustin Thierry ne l'eussent réalisé.

Prescott, qui avait consacré dix ans à compulser les matériaux relatifs à l'*Histoire d'Isabelle et de Ferdinand*, mit dix années à écrire ce beau livre. Une fois imprimé, Prescott éprouva des scrupules; il voulait ne le publier qu'après sa mort. Mais son père le décida à changer de résolution en lui disant : « L'homme qui écrit un livre et qui a peur de le publier est un lâche, » L'*Histoire d'Isabelle et de Ferdinand* parut au commencement de l'année 1838.

Le succès de cet ouvrage fut immense, non seulement en Amérique, mais dans l'Europe entière. Il fut traduit dans toutes les langues; quatre éditions se succédèrent en peu de temps à Londres, et douze aux États-Unis. Aujourd'hui, leur nombre égale celui des ouvrages les plus populaires. En Espagne, où son livre est resté classique, M. Prescott fut nommé membre de l'Académie royale.

III

L'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*[1] est un monument que Prescott a élevé à la mémoire de deux souverains, insé-

[1] Traduction de M. G. Renson.

parables désormais devant la postérité, comme ils l'ont été sur le trône. Ce règne que Prescott a raconté avec une érudition merveilleuse est, si j'osais dire, la collaboration royale la plus complète, et en même temps la plus rare que l'on puisse imaginer. Ce règne n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre de ces deux souverains. Leur ambition a été commune comme leur attachement a été réciproque. Leur cœur et leur génie s'égalaient et se confondaient; ils avaient nu même souci de la gloire et de la grandeur de cette couronne qui fut en date la première couronne d'Espagne. Le mariage de leurs deux trônes isolés de Castille et d'Aragon ne fut pas un simple mariage politique, et en fondant leurs intérêts, en s'assurant réciproquement une part d'administration et de conduite des affaires, il semble qu'ils aient fait une abnégation complète de toute personnalité égoïste. Leurs deux noms figurent sur tous les actes publics; l'association est mutuelle. L'histoire a enseveli Isabelle et Ferdinand dans un même linceul, comme elle y a enseveli Héloïse et Abeilard : le premier groupe représentant la fidélité dans l'union politique, le second dans les tendresses de l'amour.

Mais, en abordant aussi glorieusement qu'il le fit ce règne éclatant, Prescott ne touchait pas seulement aux grands actes de l'histoire intérieure de l'Espagne, à ses conquêtes extérieures, à son influence agressive en Europe et à sa prise de possession de tout un monde nouveau; il trouvait, il indiquait les causes et les conséquences de ces actes; il introduisait le flambeau de l'examen et de la raison dans ces ténèbres où vivaient à l'aise le roman et les légendes, et découvrait enfin la source cachée de ce majestueux fleuve qui roule dans ses ondes tant de crimes et tant de

grandeur. C'est là ce qui donna à son livre ce caractère d'une révélation historique, et qui en fit le succès. L'Espagne devait autant de gratitude à Prescott pour cette découverte des origines de son antique splendeur, que le monde savant pour la source que l'historien ouvrait à des travaux où il a été égalé, mais non surpassé.

L'Histoire d'Isabelle et de Ferdinand n'est pas encore un chef-d'œuvre, dans la rigoureuse acception du mot; ce n'est pas même le chef-d'œuvre de Prescott; mais les éminentes qualités de ce livre permettent de le classer au nombre de ceux qui, en faisant honneur à un écrivain, à une école, à un pays, auront le plus marqué dans le mouvement historique de notre siècle. Dans cet ouvrage, Prescott n'obéit encore qu'à l'entraînement de la curiosité; un sentiment chevaleresque l'anime, il a été séduit par le charme imposant du caractère héroïque de cette reine, femme par le cœur et l'esprit, homme par la tête; une Marie-Thérèse anticipée. Le bruit et l'éclat de ce règne l'étourdissent; l'abondance, la richesse et la nouveauté des matériaux l'allèchent; il songe plus à raconter qu'à raisonner, et il montre même une tendance à n'être pas encore sévère pour des actes qu'il blâmera plus tard. Le protestant, le démocrate, l'Américain enfin percent moins que le chroniqueur zélé chez Prescott racontant l'histoire d'Isabelle et de Ferdinand.

La qualité dominante d'un historien doit être l'art du récit, sans lequel il peut être un savant, mais non pas complétement un historien. Prescott possède cet art à un haut degré; il sait grouper les faits avec l'habileté d'un dramaturge, et se faire aisément l'homme de l'époque qu'il étudie, tant cette époque, grâce à sa science profonde, lui devient

familière. Ces remarquables qualités, Prescott les révéla dans tous ses ouvrages, mais particulièrement dans celui que nous venons de signaler. L'esprit dans lequel il l'avait conçu, le sujet du livre même, lui furent une occasion de déployer toutes les ressources de son talent de description, que l'école américaine affectionne particulièrement, ainsi que ce goût de mise en scène et d'apparat, que l'on remarque chez tous les écrivains de cette école, depuis Prescott jusqu'à M. Motley qui l'a exagéré en passant par Washington Irving qui lui a donné un cachet romanesque. Si nous voulions caractériser d'une manière palpable la part qui revient à Prescott dans ce côté du grand art du récit, nous dirions qu'il participe des combinaisons savantes d'Augustin Thierry, le relief en plus; de l'exubérance et de l'entrain de M. Michelet, moins l'emphase; de l'élégance et du charme de M. Mignet, sans la discrétion et, on peut dire, la délicate réserve de celui-ci.

Que l'*Histoire d'Isabelle et de Ferdinand* ait suffi et au delà à établir la réputation de Prescott en le classant du premier coup au rang des historiens hors ligne de ce temps-ci, c'est là chose incontestable. Prescott n'eut donc pas à se repentir d'avoir écouté la dure parole avec laquelle son père vainquit sa timidité. Ce succès, dont il redoutait l'épreuve, l'encouragea à poursuivre une carrière si brillamment commencée. Prescott est un des rares exemples en Amérique d'un homme se vouant exclusivement au culte et à la profession des lettres. Ses infirmités l'y obligèrent; car il est douteux, malgré sa grande fortune, qu'il n'eût pas suivi l'exemple général, en se livrant concurremment à quelque autre carrière. Son père était un des avocats distingués du barreau de Boston; Prescott avait été destiné à cette profession, qui

est le point de départ, aux États-Unis, de la course au clocher de la politique. La fortune de Prescott, ses talents personnels, la position de sa famille, lui eussent ouvert indubitablement les portes du Congrès. Eût-il réussi à être un homme d'État aussi éminent qu'il est un éminent historien? C'est un mystère dont il nous importe peu d'avoir le mot. L'auteur de l'*Histoire d'Isabelle et de Ferdinand* a été conquis tout à fait à la science et aux lettres, c'est le point capital; félicitons-nous-en, quelle qu'ait été la cause de cette conquête.

Il est arrivé maintes fois que des écrivains soupçonnés d'une grande portée d'esprit et de talent n'aient eu que le souffle nécessaire pour créer une œuvre première et unique où ils ont dépensé d'un seul coup leurs richesses présentes et leurs richesses à venir. Un effort a suffi pour épuiser leur courte verve, que n'ont pu ranimer ni les puissances de la jeunesse ni les bruits du triomphe. Ensevelis dans leur succès, ces écrivains n'ont pas même essayé de sortir de leur tombe anticipée, se rendant peut-être justice, et confessant en tout cas l'épuisement de leurs facultés. Ce phénomène, dont toutes les littératures ont fourni des exemples, se produit chez les hommes qui manquent d'imagination, car l'imagination, c'est la source de toute fécondité, même chez les savants, à qui l'on a le tort de refuser généralement ce don. L'écrivain et le savant que l'imagination seconde n'ont jamais épuisé un sujet, lors même qu'il paraît l'être, parce qu'à côté et au delà de ce sujet ils voient une autre chose. C'est le cas où s'est trouvé Prescott. Chemin faisant, dans ses recherches et ses études sur le règne d'Isabelle et de Ferdinand, il avait découvert des veines merveilleuses à exploiter, et pris un goût particulier pour cette histoire

ténébreuse de l'Espagne du XIVe au XVIe siècle. En même temps que lui, d'autres explorateurs avaient dépouillé ces limbes et les rendaient à la lumière de la science.

Prescott avait le cerveau plein des chevaleresques entreprises de l'Espagne, conduites ou inspirées par les deux souverains dont il venait de révéler, on peut dire, l'existence. Partout où la bannière et les armes de la puissante Espagne avaient apparu, il était resté des marques profondes de son influence, une semence vigoureuse, quelque chose de parlant à l'âme et à l'esprit.

La conquête du Mexique fut l'épopée qui tenta à la fois l'imagination et la science de Prescott; il entreprit donc de l'écrire. Il ne s'agissait pas seulement d'une histoire locale, si je puis m'exprimer ainsi, d'un récit de combats héroïques, d'une lutte entre des races ennemies, l'une victorieuse et usurpatrice, l'autre vaincue et dispersée. Prise du point de vue où s'est placé Prescott pour écrire ce beau livre, son chef-d'œuvre celui-là, l'*Histoire de la conquête du Mexique* est une étude saisissante. L'Espagne tout entière a traversé les mers avec son despotisme politique et son despotisme religieux, avec son insatiable ambition de richesses et de gloire, avec ses préoccupations d'agrandissement infini. Ce n'est pas seulement la guerre brutale que ses étendards, en se déployant, lancent sur ce pays envahi; elle en entreprend la conquête, dans toute l'acception morale et philosophique du mot. On peut bien affaiblir et soumettre à force de combats des peuplades barbares; mais les peuples civilisés demandent à être conquis, et, pour arriver à ce résultat difficile, il faut une civilisation supérieure à celle des vaincus. Or il se trouva que la race mexicaine était une race éminemment civilisée. C'est là une des curiosités les plus

attachantes du livre de Prescott, que l'exposé de cette civilisation, des institutions politiques et religieuses, des traditions, des mœurs, de la législation du Mexique, au moment où l'Espagne y envoya ses armées et ses flottes. Dans ces pages écrites avec une hauteur de vues, une lucidité d'esprit, une impartialité, une science et une observation merveilleuses, le talent de Prescott prend des proportions tout à fait hors ligne. Le passé revit littéralement sous sa plume; l'historien est à la fois poète, peintre, philosophe et critique; il se révèle sous des aspects entièrement originaux, se complaisant dans un sujet véritablement neuf, où il se sent et se sait le maître; le terrain ne tremble jamais sous ses pas, et telle est la puissance de son autorité, que l'intérêt du livre va croissant de page en page. Je ne m'imagine pas qu'il soit possible d'allier avec plus d'art, de bonheur et d'à-propos, que ne l'a fait Prescott, dans l'*Histoire de la conquête du Mexique*, le sens critique, l'étendue des découvertes, la passion pour le sujet, l'éloquence et le don de persuasion. La forme du récit est émouvante, le style est à la hauteur de la pensée et à la hauteur de cette thèse immense qu'expose le savant historien, c'est à dire la lutte de deux peuples entre eux, la destruction d'une civilisation par une autre civilisation. Pour que le drame prît les proportions grandioses qu'il a atteintes, il fallait des héros pour acteurs. Le fait providentiel qui se produit dans toutes les phases analogues de l'histoire humaine, s'est encore produit dans cette période de l'histoire du Mexique et de l'histoire de l'Espagne confondues. Les deux grandes figures de cette épopée sont Fernand Cortez et Montezuma. Tels que nous les dépeint Prescott, ces hommes légendaires dépassent tout ce que des traditions incomplètes avaient raconté d'eux. Il ne s'agit

plus seulement de courage et de prouesses fantastiques qui étaient choses communes en ces temps de chevalerie. Les deux adversaires sont devenus les représentants chacun d'une idée et d'un principe; ils ont une mission à la fois religieuse et politique à remplir, et au niveau de laquelle ils s'élèvent. Leur caractère grandit avec leur rôle véritable, avec les développements que prend le théâtre de leur lutte, réduit jusqu'alors à des proportions vulgaires. Les événements ont une grandeur qui rappelle les récits de la Fable; les personnages qui se meuvent dans ce milieu éblouissant sont enveloppés d'une sorte d'auréole mythologique.

Ce n'est pas le caprice de Prescott qui a élargi de la sorte le sujet, et qui en a fait un thème nouveau où l'écrivain a beau jeu pour donner carrière à sa puissante imagination; c'est l'histoire révélée tout à coup qui le veut ainsi.

Fernand Cortez n'est plus seulement un vaillant soldat habile à manier l'épée; il est devenu un véritable chevalier errant, animé de l'esprit des entreprises les plus hardies et les plus folles. Désormais les immensités de la mer sont entre lui et la patrie. Il sent que ce n'est plus pour le compte de celle-ci qu'il agit; il obéit à la passion de la guerre; une cupidité de gloire personnelle le pousse en avant; il a tous les préjugés, tous les défauts, tous les vices, toutes les noblesses de sentiments, toutes les ambitions qui caractérisent l'Espagne de Charles-Quint. C'est un mélange de misérable et de grand homme, et malgré tout il reste un grand homme. La somme des qualités héroïques l'emporte sur la somme des vices. Prescott dépeint admirablement sa caractéristique physionomie: général habile, ingénieux, rusé, d'une énergie morale et physique surhumaine, mais sans jugement; dévot comme un hidalgo « qui avait senti les odeurs des auto-da-fé, »

mais sans vertu; bon et cependant impitoyable et inaccessible au remords. Ses compagnons résument chacun pour une part ses faiblesses et ses qualités. De telles faiblesses et de telles qualités réunies en un seul homme font de lui un héros; réparties, elles ne constituent que des caractères rabaissés, comparses nécessaires au héros principal. Tels sont les compagnons de Fernand Cortez : Vélasquez, Ordoz, Sandoval, Alvaro, le prêtre Olmédo, l'héroïne dona Marina. D'un autre côté, c'est le roi philosophe de Tezcuco, et Montezuma dont les malheurs se reflètent sur sa physionomie sombre et mélancolique, et Guatemozin le dernier des empereurs, et combien d'autres Aztecs supérieurs en beaucoup de points à leurs envahisseurs, excepté sur un seul, l'art de faire la guerre. Tous ces personnages, peints sous un jour nouveau, sont vivants au sortir de la plume de Prescott, qui les a groupés et mis en opposition les uns aux autres avec un admirable talent de variété. La *Revue d'Edimbourg*, en rendant compte de ce livre, a dit que, « comme œuvre d'intérêt, il peut soutenir la comparaison avec les meilleurs romans. » La popularité si légitime de l'*Histoire de la conquête du Mexique*, basée sur un si puissant attrait que celui que lui a assigné la *Revue d'Edimbourg*, a servi de texte à quelques critiques pour amoindrir l'importance historique de l'ouvrage. Certaines fortunes, comme certains éloges, sont quelquefois un inconvénient. Le jugement de la *Revue d'Edimbourg* est un excès d'éloge; toute la portion relative à l'étude de la civilisation des Aztecs suffirait au besoin pour remettre le livre à sa véritable place.

L'*Histoire de la conquête du Mexique*, ai-je dit, est le chef-d'œuvre de Prescott, chef-d'œuvre de conception en même temps que d'érudition. Les notes biographiques et bibliogra-

phiques et autres annexes de cet ouvrage ajoutent incontestablement à la curiosité qu'il excite et donnent une idée des sources nombreuses où l'auteur a puisé. Sources nombreuses, en effet, car, après le succès de son premier livre, Prescott avait trouvé en Espagne un empressement intéressé à l'aider dans ses travaux de recherches. Toutes les archives de la Péninsule furent mises à sa disposition, notamment les riches collections de Munoz, de Ponce, de Navarette; les bibliothèques particulières s'ouvrirent devant lui; quelque chose enfin comme six ou huit mille volumes imprimés ou manuscrits, et tous de la plus haute importance. Un des descendants de Fernand Cortez, le duc de Monteleone, de Sicile, confia les archives de la famille à l'historien qui y puisa des documents précieux sur l'illustre conquérant. Au Mexique même, il trouva des matériaux curieux et inconnus.

Prescott était dans de meilleures conditions de santé pour entreprendre l'*Histoire de la conquête du Mexique :* il pouvait lire lui-même. Son œuvre se ressentit naturellement de ces dispositions physiques. L'ouvrage parut en 1843 ; le succès fut immense et plus éclatant encore que celui de l'*Histoire d'Isabelle et de Ferdinand*. Aucun honneur ne devait manquer à ce livre, pas même l'honneur d'être mutilé dans la traduction qui en fut faite au Mexique, où le parti clérical, puissant encore aujourd'hui, exigea la suppression de tous les passages qui attaquaient l'intolérance religieuse et l'inquisition. Mais les traducteurs de Madrid respectèrent scrupuleusement le texte de l'auteur, en sorte que la vérité passa par dessus les barrières de la douane du clergé mexicain et se répandit dans le pays. Un honneur non moins grand que celui-là était réservé à Prescott par l'Institut de France, qui le nomma membre correspondant.

IV

La mort de son père interrompit pendant quelque temps les travaux de Prescott, qui les reprit avec ardeur pour achever un pendant à la *Conquête du Mexique*, celle du Pérou. A Fernand Cortez, il opposa Pizarro. C'est moins la faute de l'érudit historien que celle du sujet, si la *Conquête du Pérou*[1] n'excita pas la même curiosité que le livre sur le Mexique. Aucune des qualités de l'écrivain ne lui fit défaut, et quelques parties de la *Conquête du Pérou* ont peut-être plus de mouvement, plus de verve, plus de coloris que beaucoup des plus belles pages de la *Conquête du Mexique*. Mais les éléments qui ont ajouté un caractère moral au dernier de ces ouvrages ont manqué au premier. La conquête du Pérou par Pizarro a été une conquête brutale; c'est tout simplement la guerre avec ses péripéties habituelles, et non plus cette lutte élevée où le lecteur assiste à l'agonie d'un état social. De Cortez à Pizarro, il y a un abîme; si vaillant capitaine que soit cet ancien gardeur de pourceaux, si hardi aventurier qu'il ait été, Pizarro n'est qu'un vulgaire soldat comparé à Cortez; un barbare, un bourreau, un tortionnaire. Si le héros du Mexique résumait l'Espagne du XVI[e] siècle par le double côté des grandeurs et des vices, Pizarro ne l'a représentée que par son inflexibilité aveugle dans le châtiment et dans la vengeance. L'intérêt ne fait pas défaut cependant au récit des prouesses homériques de ce conquérant; mais lui seul occupe la scène, avec des instincts gros-

[1] Traduction de M. Poret.

siers, de basses convoitises, une ambition de soldat cruel à qui la victoire semble tout permettre. Les incidents de ce grand drame sont toujours des coups d'épée, des trahisons, des perfidies, des échafauds en permanence; perfidies de Pizarro à l'endroit des Péruviens, trahisons envers ses compagnons d'aventures; vengeances de ceux-ci, jusqu'à ce que cet homme de sac et de corde tombe sous les coups de ses compétiteurs. Mais aucune idée ne traverse ce récit qu'emplissent seuls des actes émouvants ou horribles; le fait matériel seul y domine. Comme historien philosophe, Prescott n'a pas trouvé à exercer ses facultés d'examen dans l'*Histoire de la conquête du Pérou;* il a rencontré un homme d'un tempérament extraordinaire à juger et à flétrir par le récit de ses propres actions, mais non pas une de ces thèses à étudier et à approfondir, où, ailleurs, il s'élève comme penseur et comme critique à des hauteurs si remarquables. Quoi qu'il en soit, l'*Histoire de la conquête du Pérou* n'a pas été une défaillance chez Prescott. S'il y a manqué des éléments nécessaires pour exercer quelques-unes de ses facultés, il a été servi à souhait pour montrer dans toute sa plénitude un des côtés les plus saillants de son talent, l'art de raconter avec détail et méthode les incidents agités d'une vie aventureuse. Cet art, nous avons dit que Prescott le possède à un degré merveilleux. Il l'a prouvé ici mieux que dans aucun autre livre, justement parce qu'il s'est vu affranchi de toutes préoccupations d'examen et de discussion, et qu'il a eu les coudées franches pour donner carrière à sa vaste érudition. Comme les précédents, ce livre a été une révélation toute nouvelle de l'homme qui en est le héros.

L'*Histoire de la conquête du Pérou* fut publiée en 1847. Le succès fut moindre que celui de l'*Histoire de la conquête*

du Mexique, pour les raisons que j'ai dites; mais on reviendra sur cette indifférence relative, et cet ouvrage restera comme un des plus brillants témoignages de ce côté caractéristique de l'école américaine et de la méthode de Prescott lui-même : la passion pour la chronique avec le luxe de la mise en scène, du détail biographique, de la description.

On a quelquefois dit que Prescott avait visé à imiter les procédés de Macaulay sans avoir atteint la perfection de l'illustre historien anglais. Si cette tendance se peut, en effet, constater une fois, de la part de Prescott, c'est dans l'*Histoire de la conquête du Pérou;* mais de là à un rapprochement général, il y a loin.

L'œuvre de prédilection de Prescott, celle qu'il médita d'écrire du jour même où il commença cette longue épopée espagnole, c'est l'*Histoire du règne de Philippe II*, œuvre colossale à laquelle il devait consacrer tout ce que son talent accumulerait de force et d'éclat en se mûrissant. La mort, qui a surpris l'illustre historien, ne lui a pas permis d'achever cette tâche immense. C'est un grand malheur pour la science. De tous les ouvrages de Prescott, c'est celui qui soulève le plus de passions et le plus de questions; celui de tous également où l'historien a montré avec le plus de supériorité les deux faces de sa méthode et les nuances diverses de son talent. Le sujet est vaste par les faits qu'il embrasse; il est délicat en raison de l'influence qu'exerça Philippe II sur les destinées du vaste empire qu'il tenait de l'héritage de son père, et qui devait fondre entre ses mains, après avoir toujours été à la veille de s'agrandir encore. C'est le spectacle de l'agonie la plus brillante, et jamais l'histoire n'eut l'occasion d'arracher un masque plus menteur que celui-là. Philippe II, « le plus mortel ennemi du xv[e] siècle, » selon

une expression récente de M. de Rémusat, domina cependant toute la seconde moitié de ce siècle troublé. On a beau jeu de le prendre à son entrée dans le pouvoir (1555), tout jeune et élevé à l'école de la dissimulation et du despotisme.

D'abord régent des États méridionaux de son père, il règne bientôt, ou peu s'en faut, en Angleterre, conserve par les armes la portion de l'Italie que le pape lui-même lui dispute, adjoint le Portugal à sa vaste couronne, convoite la France, et maintient l'Amérique sous son sceptre ainsi que les rivages de l'Afrique. « De bonne heure, dit M. de Rémusat en résumant en quelques lignes ce règne à faces multiples, Philippe retira sa présence à presque tous les peuples de son empire, et, renonçant à gouverner de sa personne, mais non de sa pensée, il se cacha dans ses pompeux et tristes palais, en remplissant le monde de sa volonté et de son nom. C'est là qu'il le faut peindre au centre obscur du tableau, attentif, infatigable, laborieux et lent, indécis et opiniâtre, voulant tout savoir, tout contenir, tout diriger, sans jamais céder, sans jamais paraître; joignant l'ambition la plus ardente à l'horreur de l'action personnelle; aussi incapable de lutter par lui-même que de supporter la résistance; immobile et inquiet, timide et dominateur. » Tel Prescott la peint avec une minutie de détail qui met à nu ce cœur de glace et cette tête sans idées; à chaque page, on sent la verge de fer de ce roi impuissant et ambitieux, cruel et astucieux, indolent et despote. Ce mélange de qualités et de défauts a fait le caractère particulier de ce règne. Avec ses seules qualités énergiques, Philippe eût pu continuer glorieusement le rôle de son père; de même que ses seuls défauts eussent suffi à précipiter la chute de ce puis-

sant empire; mais la combinaison des extrêmes dans ce cerveau incomplet a établi une sorte d'équilibre qui a enrayé l'élan, en ouvrant la liquidation de l'Espagne. Philippe ne demandait qu'à conserver, il ne s'apercevait pas que conserver seulement, c'était commencer à perdre, et quand il s'en aperçut, il eut recours à des moyens ruineux pour sa puissance.

Tout est anormal dans la conduite de ce roi; il fait la guerre au pape Paul, et il poursuit l'hérésie l'épée dans une main et la torche des auto-da-fé dans l'autre. A chaque pas, on se heurte à des contradictions flagrantes dans ce caractère, qui sont les plus évidents symptômes d'une décomposition générale. Philippe enfin est un de ces hommes funestes, destinés à marquer les époques de transition violente. Ils poussent à la décadence et à la dissolution d'un état social sous des apparences de force : un voile dissimule leur faiblesse; ils semblent tenir d'une main vigoureuse des rênes flottantes, et quand ils ont rempli jusqu'au bout leur tâche dissolvante, tout s'écroule autour d'eux soudainement. La pourriture est partout; les rouages moraux et sociaux, qui paraissent marcher encore, se brisent; ils ont tout ruiné, tout déplacé; un souffle suffit à renverser l'édifice.

Tel a été le rôle fatal que Philippe a joué en Espagne et dans les pays où s'étendait sa domination; tel a été le thème difficile que Prescott s'est imposé en écrivant l'histoire multiple de ce souverain et de ce règne. Le caractère du successeur de Charles-Quint est plein de profondeurs qui prennent des proportions d'abîme; c'est à s'égarer dans ce dédale où se rencontrent tant de passions diverses. Il a fallu à l'éminent historien dont nous essayons de caractériser ici la

méthode, plutôt que nous n'analysons chacun de ses livres en particulier, une fermeté d'esprit et une sûreté de coup d'œil extraordinaires pour ne point faiblir à cette rude tâche. Tout l'y portait : l'immensité du sujet, le personnage principal, les questions ardentes soulevées dans la lutte entre la liberté et le despotisme, l'absolutisme religieux et l'affranchissement de la conscience; toutes questions que les préoccupations philosophiques et politiques de l'historien l'ont entraîné à vouloir approfondir.

Le caractère de Philippe, tel que les découvertes historiques dont Prescott peut revendiquer une si large part l'ont fait connaître, ne permettait plus un simple récit. Il n'était pas possible à un écrivain naturellement porté à l'examen et à la critique, de demeurer froid et neutre devant des actes qui n'ont pas leurs pareils peut-être dans l'histoire. Il fallait prévoir qu'un souffle de passion traverserait, en l'animant, le livre sur Philippe II. Il ne nous semble pas qu'on puisse en faire un reproche à Prescott. Non seulement il a obéi, en cette circonstance, aux errements de l'école à laquelle il appartient, et à sa méthode personnelle, mais il a fait acte de justice et d'érudition. Le petit-fils de Jeanne la Folle méritait un pilori dans l'histoire : pour le lui dresser, il fallait un historien du caractère, de l'allure, de la religion, de l'indépendance politique et du talent de Prescott. Toutefois reconnaissons une chose et étonnons-nous-en peut-être, c'est que les arrêts prononcés par Prescott contre la politique de Philippe sont moins violents qu'on n'aurait pu le supposer. Le protestant s'est effacé devant l'historien, alors même qu'on devait craindre le contraire. Je doute qu'il y ait eu un parti pris absolu d'impartialité de la part de Prescott; mais il a été conduit à ce résultat par les deux

traits qui font la faiblesse et la force de son ouvrage : la faiblesse est dans la composition du livre, la force dans l'abondance et la richesse des matériaux. La passion et la curiosité des découvertes l'ont dominé souvent à ce point, qu'on ne saurait dire si l'*Histoire du règne de Philippe II* est écrite par un fervent catholique ou par un ennemi déclaré de l'inquisition et des auto-da-fé; par moments, au contraire, les préoccupations du philosophe sont si vives, que l'histoire proprement dite est singulièrement négligée. Il en résulte des lacunes regrettables et un défaut d'unité et d'enchaînement dans les faits, mais non point dans l'idée préconçue. Cette idée se révèle tout entière dans la partie de l'ouvrage consacrée à la lutte de Philippe avec les Pays-Bas, lutte terrible, qui marque le déclin de la puissance espagnole. Prescott y arrive graduellement, sans négliger rien de ce qui peut éclairer le lecteur sur le sombre caractère de Philippe et le préparer aux grandes péripéties de ce drame dont l'auteur principal demeurait caché au fond de son palais de Madrid, y attirant comme dans un piége sournois, d'où ils ne revinrent pas tous, les héros de cette lutte qu'il n'osa pas affronter de sa personne. Prescott arrive graduellement, ai-je dit, à ce point culminant de la politique de Philippe, mais il y arrive avec une certaine hâte; on sent que c'est là le but de son ambition et qu'il se complaît à raconter ce crépuscule de l'empire de Charles-Quint.

Ce n'est pas que Prescott soit un ennemi de l'Espagne de ces grands siècles. Aucune rivalité d'histoire nationale, aucune haine de caste ne l'anime: au contraire, il s'est voué avec l'ardeur d'un chroniqueur chevaleresque et d'un savant à l'étude de l'histoire espagnole; tout au plus la passion religieuse et l'amour de la liberté peuvent-elles faire supposer

chez lui cette satisfaction de voir sombrer un trône qui abritait le fanatisme et s'appuyait sur le despotisme. Ainsi s'explique comment Prescott a passé par dessus le règne de Charles-Quint, après avoir raconté celui de Ferdinand et d'Isabelle, pour arriver à Philippe. Quelques-uns des critiques de Prescott, notamment M. Prosper Mérimée [1] et après lui M. de Rémusat [2], lui ont reproché en des termes identiques cette lacune. Ni l'un ni l'autre des deux ingénieux écrivains ne semble avoir compris la pensée de Prescott et son but, lorsqu'il s'est décidé à aborder par les deux extrémités cette trilogie de règnes, dont l'intermédiaire est à coup sûr le plus complétement glorieux. MM. Mérimée et de Rémusat, à dix-huit mois de distance, ont imaginé de dire que Prescott avait reculé devant une comparaison avec le célèbre ouvrage de Robertson. Au moins M. Mérimée a-t-il eu le soin d'ajouter que Prescott « a cédé à un sentiment de modestie exagéré. » C'était assez pour ne point admettre aussi facilement une telle raison, d'autant plus que M. Mérimée reconnaît que Robertson est loin d'avoir fait « toutes les recherches historiques qu'il aurait pu faire. » Et certes ce n'est pas un écrivain et un érudit de la trempe de Prescott qui aurait pu redouter d'entrer en lice avec Robertson, qui, de l'aveu encore de M. Mérimée, « écrivit à une époque où l'usage des gens de lettres était de composer une histoire avec des livres imprimés. On polissait, ajoute-t-il, l'œuvre rude et grossière d'un ancien, on réformait ses jugements, on en prononçait de nouveaux, rarement après une enquête nouvelle. » Prescott, qui procédait autrement, ne

[1] *Revue des Deux Mondes.*
[2] *Journal des Débats* des 17 et 19 août 1860.

pouvait pas redouter beaucoup son prédécesseur. Il professait pour l'œuvre de Robertson une admiration sincère; mais ce livre, très beau dans la forme, n'a pas une supériorité écrasante en tant que richesses historiques. Les découvertes modernes, dont M. Mignet notamment a tiré un si éclatant parti, pouvaient permettre à Prescott, aussi bien qu'à notre élégant et savant historien français, d'aborder vaillamment le règne de Charles-Quint. Ce ne fut donc pas timidité ou modestie exagérée de la part de Prescott, s'il ajourna l'entreprise; il n'a obéi non plus à aucun de ces caprices auxquels les historiens sont également sujets. L'historien peut, en effet, montrer de la passion pour une époque ou pour un personnage, et de l'entraînement pour une idée qui le charme et le séduit. Ces considérations le peuvent faire passer par dessus l'enchaînement des temps ; et les lacunes qu'il laisse parfois dans son œuvre, sauf à les combler quand Dieu et l'âge lui laissent assez d'années pour achever son travail, ne sont que le résultat de ces entraînements ou l'effet d'un calcul. Ainsi en fut-il pour Prescott. Sa vocation d'historien s'est révélée par deux caractères qui se sont confondus quelquefois : l'un, tout chevaleresque et tout poétique en quelque sorte, qui lui a inspiré *l'Histoire de Ferdinand et d'Isabelle;* l'autre, plus particulièrement philosophique, avec des tendances de polémiste, et auquel on doit *l'Histoire du règne de Philippe II.* Dans le premier de ces livres, c'est l'enfant du Nouveau Monde, qui cherche ses origines dans un règne magnifique, l'aurore de la puissance et de la grandeur de l'Espagne; dans le second, c'est le protestant et le libéral qui combat les excès du catholicisme et la tyrannie d'un roi sur les consciences; c'est le crépuscule de cette monarchie élevée si haut un moment.

La véritable pensée de Prescott a été là, son intention est systématiquement indiquée : il a voulu évidemment expliquer l'origine et le déclin de ce puissant empire, en marquant d'abord de son empreinte les deux extrémités de cette grande épopée. Prescott fût revenu plus tard à écrire l'histoire de Charles-Quint, cela ne paraît pas douteux. Au besoin, on pourrait trouver la preuve de ce retour prémédité dans le soin avec lequel il publia une édition de Robertson en Amérique et dans les pages, toutes très belles, qu'il a consacrées au père de Philippe II comme lien indispensable avec le règne de celui-ci. Prescott n'a pu échapper à l'obligation de représenter Charles-Quint planant au-dessus de Philippe. Le grand empereur avait travaillé à modeler ce fils à son image; son abdication, prématurée peut-être, prouve tous les projets qu'il avait fondés sur lui : mais il y a des sentiments que l'éducation et l'exemple même ne peuvent jamais faire pénétrer dans certaines âmes : le courage, la résolution, la spontanéité, le sens politique, toutes choses qui ne s'acquièrent pas et sans lesquelles le chef d'un grand empire ne saurait pas même le conserver. Tant que Charles-Quint a vécu, il a été inséparable de Philippe; mais après avoir mêlé, au point quelquefois de gêner l'action et l'économie de son livre, ces deux règnes et ces deux personnages. Prescott devait fatalement un jour les séparer.

La mort a interrompu non seulement cette œuvre future de Prescott, et probablement bien d'autres travaux regrettables; mais son dernier ouvrage lui-même, l'*Histoire du règne de Philippe II*, s'est trouvé arrêté au quatrième veuvage du roi, c'est à dire en 1580. Philippe était au pouvoir depuis vingt-cinq ans, et il restait à Prescott à raconter encore treize années de ce règne, un exemple dans l'histoire

de l'humanité, un exemple à la façon de ceux que les Spartiates mettaient sous les yeux de leurs enfants pour les dégoûter de l'ivresse. On ne saurait être trop sévère pour Philippe, et cependant Prescott est resté dans une mesure que n'a pas toujours montrée peut-être son émule M. Motley. Par exemple, le récit de la mort de don Carlos, dégagé de tout l'attirail romanesque dont on l'avait entouré, laisse, grâce aux soins de Prescott, la mémoire de Philippe exempte d'un crime de plus. Mais on ne prête qu'aux riches, dit un proverbe; et si Philippe II, selon l'expression de M. de Rémusat, sort de l'examen de ces tristes questions historiques, « un peu moins criminel et plus malheureux, son malheur est juste et la vérité ne l'absout pas; l'assassin de Florence de Montigny a tout mérité, » excepté cependant d'être calomnié, ajouterai-je. Prescott a mis un soin scrupuleux à établir la vérité sur ce point, et il est désormais avéré que Philippe n'a pas été le meurtrier de cet énergumène dont l'amour incestueux n'a pas souillé non plus la mémoire d'Elisabeth, que le roi pleura sincèrement à sa mort, déclarant que c'était le plus rude coup qu'il eût ressenti dans sa vie. Grâce au zèle scrupuleux, à la perspicacité et au sens critique de Prescott, cette fable disparaît enfin du domaine de l'histoire qu'elle avait envahi. Combien d'autres l'éminent historien n'a-t-il pas mises à néant!

Prescott a succombé à une attaque d'apoplexie, le 28 février 1859, à l'âge de soixante-trois ans, après une carrière noblement remplie, comme on a pu en juger. Il est mort comme un soldat sur le champ de bataille, la plume à la main, laissant derrière lui, des monuments de son infatigable dévouement à la science, je pourrais dire de son héroïque dévouement, car ses luttes contre les cruelles infir-

mités dont il était atteint témoignaient d'une ardeur et d'une puissance de volonté dont peu d'hommes certes seraient capables. Il a fallu que Prescott fût providentiellement doué par la nature d'un sens tout particulier pour avoir pu, malgré de telles infirmités, pénétrer aussi sûrement et d'un pas aussi ferme au milieu des ténèbres qu'il a a si magnifiquement éclairées. Son œuvre est grandiose, sévère, élevée; l'esprit de parti pourra y chercher des points d'attaque, mais la critique impartiale ne saurait manquer de reconnaître les services éminents qu'il a rendus à la science. Sa place est marquée et au haut bout, dans la phalange des historiens illustres de ce siècle; elle est en tout cas à la tête de cette riche école américaine qui, à côté de défauts très saillants, possède des qualités rares, ce qui a fait dire à M. de Rémusat, dont l'opinion est précieuse pour nous, que « les écrivains américains jugent les affaires de l'Europe avec une liberté et une sagacité tranquille qui en font aisément des historiens excellents. »

Sa mort a été un grand malheur pour la science, non pas seulement parce qu'il a laissé inachevée une œuvre immense; mais plus on pénètre dans le cœur des ouvrages de Prescott, plus on sent l'étendue de cette perte.

Prescott possède tous les titres à devenir un écrivain populaire pour les lecteurs français, comme il l'est pour les lecteurs de sa langue natale. La publication de ses œuvres complètes est donc à la fois une entreprise louable sous le rapport littéraire et digne d'intérêt à tous les points de vue. Les traducteurs et les éditeurs belges qui se sont voués à cette entreprise ont droit à tous nos remerciments, les uns pour le zèle qu'ils mettent à transporter dans notre langue avec une scrupuleuse exactitude la couleur et la vigueur de

style de l'écrivain original, les autres pour les soins donnés à la belle édition qu'ils offrent au public. L'*Histoire du règne de Philippe II* est le premier des ouvrages de Prescott dont les éditeurs belges ont entrepris la publication ; ils ne pouvaient mieux débuter. Prescott jouit nécessairement d'une grande popularité en Belgique. Comme celui de M. Motley, son livre touche par ses côtés culminants aux émouvantes périodes de l'histoire de nos voisins. Grandes et petites, toutes les villes de la Belgique ont pris part à la longue opposition et à la sanglante lutte contre Philippe, comme elles avaient profité de la gloire de Charles-Quint. L'histoire de la Belgique a donc les liens les plus intimes avec celle de l'Espagne des grands siècles. Prescott est aussi bien un historien de la Belgique qu'un historien de l'Espagne. Les questions qu'il soulève, les passions qu'il remue dans sa populaire *Histoire de Philippe II* excitent, aujourd'hui même, au delà de la frontière, des émotions qui nous sont inconnues. Prescott, devant le jugement du lecteur français, reste un brillant et savant historien; aux yeux du lecteur belge, il est l'avocat d'une cause toujours vivace en ce pays, et qui a ses fervents partisans et ses ardents détracteurs. Prescott a touché profondément les uns et les autres, en démasquant Philippe et en défendant contre lui la liberté politique et la liberté de conscience. Admiré et critiqué par ceux-ci, admiré et exalté par ceux-là, sa popularité, dans le pays qui fut le théâtre même de la ruine de la monarchie espagnole, devait être immense. La gloire de Prescott, nous l'espérons, franchira la frontière du Nord comme elle a franchi d'un bond les frontières de l'Atlantique.

XAVIER EYMA.

FIN.



TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

